

6. Le revenu des forêts qui s'étendront sur plusieurs départemens ; sera évalué séparément dans chaque département.

7. Lorsqu'un terrain sera exploré en rouspère , on évaluera , pendant les dix années qui suivront le commencement du rouspère , son revenu au double de la somme à laquelle il étoit évalué l'année précédente.

8. Il sera fait note , en chaque rôle , de l'année où doit finir ce doublement d'évaluation. Après ces dix années, ces terrains seront cotés comme les autres propriétés.

XVII.

9. *Les rôles concernant les cens, négocians, rouspères, et autres qui se sont retardés du censurer, seront ornés de 10.*

L'Assemblée nationale, après avoir entendu le rapport

& non le 21) ; d'où M. Aymen
conclut que les *crises* arrivent dans
pas les jours d'une maladie indiffé-
remment. Cette conclusion paroît
d'abord nécessaire & évidente ; elle
peut pourtant donner lieu à quelques
considérations particulières, qui me
paroissent mériter l'attention de l'au-
teur.

ne les amène et ne les termine ; dont
je viens de dire quelque chose, ne
peut & ne doit être vidée que par l'ob-
servation.

LXXIV. Or si, comme je l'ai re-
marqué ci-dessus, le *Chiracisme* ou la
médecine *active* est le système géné-
ralement reçu aujourd'hui, sur-tout
en France, il y a aussi des praticiens
L iij

14612a/A

RECHERCHES

SUR

LE POULS

PAR RAPPORT AUX CRISES.

TOME II.

Thomas

RECHERCHES

DE

LE POUVOIR

PAR RAPPORT AUX LOIS

TOME II

RECHERCHES

S U R

LE POULS

PAR RAPPORT AUX CRISES,

PAR M. THÉOPHILE DE BORDEU,
Docteur en Médecine, des Facultés de Paris
& de Montpellier;

Contenant les Décisions de plusieurs savans Médecins sur
la doctrine du Pouls; avec des Réflexions & quelques
Dissertations qui n'ont point encore vu le jour: on y a
joint une Dissertation nouvelle sur les Sueurs critiques
& leurs Pouls.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret Arte.

HORAT. de Arte Poët.

T O M E II.



A P A R I S,

Chez P. FR. DIDOT jeune, Libraire de la Faculté de
Médecine de Paris, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.






TABLE DES CHAPITRES

Du second Volume.

CHAP. I. **O**BSERVATIONS déta-
chées , qui confirment ce qui a été
proposé dans le premier volume sur
les différentes espèces de pouls supé-
rieur , inférieur , capital, pectoral ,
&c. pag. 1.

CHAP. II. Du temps & du jour de la
maladie , dans lesquels on doit at-
tendre les excrétions annoncées par
les changemens critiques du pouls ,

33

CHAP. III. Des changemens qui ar-
rivent au pouls après l'action des
émétiques , des délayans , des pur-
gatifs , de la saignée & de l'opium ,

57

CHAP. IV. Des précautions qu'il faut
prendre pour l'application des règles

proposées dans cet Ouvrage : des exceptions à ces règles : du pouls des vieillards , & de celui des enfans : de la manière de tâter le pouls : Remarques sur les causes générales des changemens critiques du pouls ,

128

RECHERCHES SUR LES CRISES.

165

JUGEMENS divers sur la Doctrine du Pouls ,

301

N^o. I. Jugement de M. le Premier Médecin du Roi ,

303

N^o. II. — de M. le Premier Médecin de l'Impératrice Reine de Hongrie ,

305

N^o. III. — de M. de Haller ,

307

N^o. IV. — de M. le Camus, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris ,

308

N^o. V. — de M. Vandermonde, Docteur de Paris ,

313

N^o. VI. — de M. Lavirotte, Docteur de Montpellier & de Paris ,

316

N^o. VII. — de M. Michel, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier ,

320

DES CHAPITRES. vij

- N^o. VIII. — de M. *Betbeder*, Pro-
fesseur en Médecine à Bordeaux, 323
- N^o. IX. — d'un Anonyme, 325
- N^o. X. — du Commentateur & du
Traducteur de l'Ouvrage du Docteur
Cox, (je crois M. *Dabadie*). 330
- N^o. XI. — de M. *Menuret*, Docteur
de la Faculté de Montpellier, &
Médecin du Roi à Montelimar, 332
- N^o. XII. — de Messieurs les Profes-
seurs *Lamure* & *Venel*, & autres
Docteurs de Montpellier, 334
- N^o. XIII. — de M. *Fouquet*, Méde-
cin de Montpellier, 336
- N^o. XIV. — de M. *Vigarous*, Doc-
teur de Montpellier, 339
- N^o. XV. — de M. *Parade*, Docteur
de Montpellier, & Médecin à Péri-
gueux, 343
- N^o. XVI. — de M. *Robert*, Docteur-
Régent de la Faculté de Médecine
de Paris. 345
- N^o. XVII. — de M. *Strack*, Mé-
decin de S. A. M. l'Electeur de
Mayence, 348
- N^o. XVIII. — de M. *Robin*, Doc-

viii TABLE DES CHAPITRES:

<i>teur de Montpellier , Médecin à Touffy ,</i>	353
N ^o . XIX. — <i>de M. Gardane , Docteur de Paris & de Montpellier ,</i>	355
N ^o . XX. — <i>de M. Dupuy , Médecin de Paris ,</i>	358
N ^o . XXI. — <i>de l'Auteur du Traité de l'Abus de la Saignée ,</i>	360
N ^o . XXII. — <i>de M. de Picamillh , Docteur de Montpellier , & Méde- cin de l'Isle de Rhé ,</i>	362
N ^o . XXIII. — <i>de M. Berthier ,</i>	364
N ^o . XXIV. — <i>de M. de la Place ,</i>	369
N ^o . XXV. — <i>de M. Fréron ,</i>	373
N ^o . XXVI. — <i>de M. Clerc , ancien Médecin des Armées du Roi , & de l'Hetman des Cosaques ,</i>	377
N ^o . XXVII. — <i>de M. Langhans , Médecin à Berne ,</i>	378
N ^o . XXVII & dernier. <i>Autres Ju- gemens ,</i>	381

Fin de la Table du second & dernier
Volume.



RECHERCHES SUR LE POULS.

CHAPITRE PREMIER.

*Observations détachées, qui confirment
ce qui a été proposé dans le premier
volume sur les différentes espèces de
Pouls supérieur, inférieur, capital,
pectoral, &c.*

Les Maladies par causes externes.

L'HISTOIRE des plaies & des autres maladies par causes externes, peut fournir de grandes lumières sur l'usage des parties ; il est fâcheux
Tome II, A

qu'aucun des médecins qui ont suivi les armées n'ait tourné ses vues de ce côté-là ; ce seroit une anatomie bien précieuse que celle qui seroit appuyée par des observations faites sur le corps vivant, blessé en différentes parties.

Il survient quelquefois des saignemens de nez à la suite des coups & des contusions à la tête : le pouls se trouve très-*rebondissant* & très-*décisivement nasal* dans plusieurs cas de cette espèce.

Le saignement de nez ne vient quelquefois que vers le troisième ou quatrième jour, le pouls ayant été *convulsif* & *serré* pendant les premiers jours : il a paru que de tous les pouls le plus *convulsif* ou le plus *serré* a été celui des plaies & des contusions à la dure-mère.

Plaie & contusion considérable au cartilage thiroïde ; le pouls est évidemment *supérieur* & *rebondissant*, avec un peu de mollesse pendant le temps de la suppuration ; c'est à-dire, qu'il est fort approchant du pouls qui annonce les évacuations de la gorge,

On l'a trouvé à peu près de la mê-

me espèce dans plusieurs parotides qui suppureroient considérablement à la fin des maladies aiguës ; mais il y a ordinairement , dans ces cas , un degré *d'irritation* qui rend le pouls plus ou moins *compliqué* ; ce à quoi il est important de faire attention.

Les plaies à la poitrine , sur-tout lorsqu'elles communiquent dans l'intérieur du poumon , sont souvent accompagnées , pendant le temps de la suppuration , du pouls *pectoral* plus ou moins *compliqué* avec celui *d'irritation*.

Un cancer ayant rongé les côtes & le poumon , & causé un crachement de sang & de pus , le pouls étoit fort approchant du *pectoral*.

Il a été trouvé presque dans le même état dans des cancers suppurés aux mamelles , lorsque la douleur ne causoit pas trop *d'irritation* , & que l'ulcère suppurait abondamment.

Une nourrice forte & très-bien constituée , dans laquelle le lait *mon-
toit* avec violence , jusqu'à s'évacuer abondamment par le mamelon , avoit le pouls approchant du *pectoral* lors-

4 RECHERCHES

que le lait remontoit : cette femme sentoît alors un trémouffement extraordinaire , qui des parties intérieures du ventre alloit aboutir aux mamelles : voilà l'image d'une crise bien naturelle , ou d'une sorte de *perturbation critique* dans le *département* des mamelles.

Plaie au bas-ventre : les intestins grêles sont ouverts , la suppuration étant bien établie ; le pouls est *irrégulier* , *inégal* , *inférieur* , en un mot , fort approchant de l'*intestinal* ; il a été *convulsif* pendant les premiers jours.

Il étoit à peu près dans le même état , dans un abcès de la substance du foie , après que l'ouverture en eut été faite , & que la plaie fut en pleine suppuration.

La même remarque a été faite dans un sujet dont les entrailles avoient été meurtries par une roue de charrrette qui avoit passé sur le ventre , & dont tous les viscères tombèrent en suppuration & en putréfaction.

Un malade attaqué de la colique , s'étant livré à un charlatan. , qui lui marcha sur le ventre & qui lui pétrit

SUR LE POULS. 5

les entrailles pour le guérir de le colique , eut quelques jours après un dépôt inflammatoire aux entrailles ; il avoit le pouls *inferieur* , *redoublé* , *ferré* , *intermittent* , & il rendoit du pus & du sang avec des matières bilieuses très-fétides.

Un soldat , dont une balle avoit percé le ventre au côté droit de l'ombilic , avoit une fistule dans l'endroit de la plaie ; il sortoit par cette fistule cinq ou six pouces d'intestin grêle : cet intestin étoit ordinairement affaîssé , blanchâtre , & sans mouvement ; mais deux ou trois heures après que le soldat avoit mangé , cette portion d'intestin rougissoit , se gonfloit , entroit en mouvement , & faisoit plusieurs tours , comme une portion de serpent encore vivante (1) ; il sortoit ensuite par l'extrémité de cet intestin , des portions d'alimens à moitié digérés ; son pouls étoit pendant l'évacuation , *irrégulier* , assez fort.

Plusieurs personnes auxquelles on a fait l'opération de la taille , ont les

(1) *Erigebatur*. Voyez Recherches sur les Glandes , au sujet des *érections* de ces organes.

premiers jours le pouls *convulsif* & *d'irritation* ; il se *développe* ensuite , il est *inférieur*. On a vu des sujets qui avoient le pouls *irrégulier* , & avec *l'irrégularité* qui annonce les urines ; c'est-à-dire , que les pulsations *alloient en diminuant d'une plus forte à de plus petites jusqu'à être presque insensibles*. Ce pouls a été observé dans quelques-uns de ceux dont les plaies suppu- roient beaucoup , & qui rendoient beaucoup d'urines.

Fleurs-blanches.

Cette évacuation est en partie *cri- tique* , en partie *symptomatique* , & plus ou moins , suivant la différence des tempéramens ; le pouls de ces fortes d'évacuations n'est donc pas toujours bien *critique* ; il n'a pas toujours le même caractère.

Une dame se plaignoit de la poi- trine deux mois après ses couches ; je lui tâtai le pouls , & je lui dis que je croyois qu'elle auroit ses règles le mois prochain , ce qui n'étoit pas ar- rivé depuis les couches : le pouls étoit

irrégulier, assez fort, il y avoit des *rebondissemens marqués* ; il étoit enfin, à peu de chose près, tel qu'il se trouve lorsqu'il annonce les règles ; il y avoit quelques pulsations qui indiquoient l'*irritation* ; ce que j'attribuois à l'état de la poitrine.

Le temps auquel on attendoit les règles étant arrivé, la dame m'apprit qu'elle ne les avoit point ; je persistai dans mon avis, ayant trouvé le pouls dans le même état pendant trois mois consécutifs ; enfin la dame m'avoua qu'elle n'avoit point de perte rouge, mais qu'elle avoit une perte blanche habituelle, qui augmentoit dans le temps où l'on attendoit la perte rouge.

Il ne faut pourtant pas penser que le pouls des pertes blanches soit toujours aussi bien marqué que dans cette observation qui est isolée ; il est certain qu'on l'a souvent trouvé *petit, irrégulier, avec des rebondissemens légers & fréquens* ; mais il faut être bien circonspect sur des pronostics de cette nature, jusqu'à ce que la marque caractéristique du pouls des pertes

blanches soit exactement déterminée.

Tumeur cancéreuse à la matrice.

Le pouls dans une tumeur à la matrice, jointe à de vives douleurs comme périodiques, & à un écoulement de matières purulentes, a été pendant plus de trois mois, 1^o très-convulsif, dans les accès de douleur; 2^o dilaté, inégal, irrégulier, lorsque les matières purulentes couloient abondamment; jamais ce pouls n'a été supérieur qu'un seul jour qu'il fut rebondissant, & il y eut le surlendemain un léger saignement de nez; il ne paroissoit, pour ainsi dire, point févreux; il a toujours été inégal jusqu'à la fin de la maladie, qui s'est terminée par l'hydropisie.

Pulmonies au dernier degré.

Le pouls a toujours paru convulsif dans ces sortes de maladies; lorsqu'il se relâchoit & que les crachats étoient abondans, il étoit légèrement pectoral; & plus ou moins redoublé lors-

qu'il y avoit du sang dans les crachats : mais lorsque le dévoiement se joignoit aux autres symptômes , le pouls devenoit *inégal* , *irrégulier* , & quelquefois *intermittent*.

Hydropisie du ventre.

Le pouls est toujours *inférieur* dans ces maladies , à moins qu'il n'y ait un saignement de nez ; le pouls est alors *rebondissant* , & évidemment *pectoral* lorsque la toux paroît , sur-tout s'il y a des crachats un peu cuits : il devient *irrégulier* , & quelquefois *intermittent* lorsque le ventre coule ; au reste , le pouls conserve presque toujours *un fond de convulsion* dans cette maladie ; il se *rappetisse* singulièrement , & se *durcit* ordinairement quelques jours avant l'agonie.

Un malade qui ne vouloit pas me déclarer sa maladie, m'ayant demandé de lui tâter le pouls , je le trouvai *petit* , *concentré* , *irrégulier* , *foible* , *intermittent* ; sur quoi je prononçai qu'il y avoit une disposition au dévoiement , & que ce dévoiement ne pa-

roissoit pas critique, parce que le p^{ou}ls avoit un fond de *convulsion* considérable, qui sembloit indiquer quelque embarras local dans les entrailles : le malade me dit alors qu'il étoit hydropique, qu'il avoit pris il y avoit huit jours une drogue d'un charlatan, après laquelle il avoit eu un dévoiement qui duroit encore, & qui avoit été si abondant, que le ventre étoit totalement désempli ; je trouvais une tumeur douloureuse vers la région du foie, le ventre se remplit de nouveau, & le malade mourut quelque temps après.

*Maladies convulsives du bas-ventre ;
Colique des Peintres.*

C'est en suivant de près les maladies convulsives, qu'on parviendra à déterminer les différens caractères du p^{ou}ls qui leur est propre ; il n'est pas rare de trouver de ces espèces de convulsions d'entrailles dans lesquelles le p^{ou}ls est plus ou moins *ventral* ; ce qu'on trouve aussi dans les différentes tumeurs du bas-ventre.

Cet état du pouls se manifeste principalement dans les coliques des peintres. Il a toujours paru plus ou moins serré, *vif, inégal*, & quelquefois *intermittent* dans les premiers temps de cette maladie; le pouls se *développe* ensuite légèrement, il reste souvent *inégal & intermittent*, & alors les évacuations sont très-abondantes à la suite des médicamens, qui jusque-là n'avoient presque point eu d'effet notable.

On a vu dans ces maladies le pouls devenir *supérieur, rebondissant*, bien *pectoral*, & il y avoit alors du saignement de nez, ou des marques du transport des humeurs vers la tête, des toux & des crachats plus ou moins épais; ces maladies semblent suivre la marche de toutes les autres, & avoir leurs différens temps; chose qu'il est bon de remarquer, & qui concilieroit peut-être les idées des praticiens qui traitent ces maladies, les uns par des purgatifs des plus violens, les autres par des calmans, & même des saignées.

Du Ver solitaire , & des Vers dans les enfans.

La présence des vers dans les intestins , rend le poulx *irrégulier , vif , ferratil , tremblotant , inégal.*

Il a paru avoir tous ces caractères dans les sujets qui avoient le ver solitaire , avec ceci de singulier , que ces modifications du poulx étoient beaucoup plus sensibles dans les temps qui précédoient l'excrétion ou la sortie d'une portion de ce ver.

On a vu des sujets dans lesquels ces avant-coureurs de l'excrétion étoient accompagnés de lassitude , d'un découragement singulier , de sueurs , de dévoiement , de suffocation , de tremblemens , en un mot , de presque tous les symptômes propres aux maladies de la tête , de la poitrine & des extrémités.

Cette observation fournit un appui bien remarquable à ceux qui pensent que toutes les maladies viennent des entrailles ; & que l'irritation de ces parties se fait sentir dans les dif-

férentes régions , suivant son degré , ou selon l'endroit où elle se trouve.

Du Scorbut.

Eugalenus prétendoit que la *petitesse*, la *fréquence*, & sur-tout l'*inégalité* du pouls , étoient des signes certains du scorbut. M. Lind , qui a pris à tâche de critiquer Eugalenus , ne l'a pas épargné à l'égard du pouls. Mais ce qu'il y a de certain , c'est que les caractères du pouls décrits par Eugalenus , dénotent une affection des entrailles , & que d'ailleurs les viscères sont souvent les premiers atteints de la corruption scorbutique. Il reste à décider jusqu'à quel point la *petitesse*, la *fréquence* & l'*inégalité*, indiquées par Eugalenus , sont différentes des mêmes modifications qui accompagnent les dispositions non scorbutiques des viscères , & s'il ne faut pas distinguer dans le scorbut un premier temps , pendant lequel il s'exerceroit principalement sur les entrailles , &c. Au reste , le pouls des scorbutiques décidés , prend les mo-

difications particulières à chaque évacuation ; mais il est toujours *compliqué* avec un état *d'irritation*, ce qui le rend fort approchant de la description d'Eugalenus ; cette seule remarque fait présumer que ce médecin n'a pas imaginé tout ce qu'il a dit.

*Rhumatismes aux extrémités :
la Goutte.*

Le pouls des rhumatismes est ordinairement fort différent vers le milieu & la fin de la maladie, suivant que les parties affectées sont au dessus ou au dessous du diaphragme ; dans celle-ci, savoir, dans les douleurs aux reins, aux cuisses, aux genoux, aux pieds, le pouls est *inférieur*, c'est-à-dire, *inégal*, *obscur*, peu *rebondissant* ; au lieu que lorsque le rhumatisme est à la tête, au cou, aux épaules, & même au poignet, le pouls est *supérieur*, à moins qu'il n'y ait quelque *complication* particulière, & que la douleur rhumatismale ne soit un symptôme de l'affection de quelque viscère.

On a souvent trouvé le pouls *pectoral* à la suite des rhumatismes , surtout de ceux des parties supérieures ; aussi sont-ils souvent suivis d'excrétions comme purulentes , par la voie des crachats ; au lieu que les rhumatismes des parties situées au dessous du diaphragme , finissent souvent par des évacuations du ventre.

Le pouls est toujours *inégal* , *dur* , *profond* , dans les attaques de goutte bien décidée , sur-tout lorsque les pieds s'enflent : le pouls est différent , si la goutte est à la main ; il n'est pourtant jamais bien *supérieur* que dans les cas où , comme on dit , la goutte remonte : en général la nature du pouls de la goutte indique que les viscères du bas-ventre sont plus ou moins affectés dans cette maladie : il y a des attaques de goutte dans lesquelles le pouls passe par plusieurs états qui annoncent les excrétions des différens viscères , avec lesquelles l'attaque finit.

Un gouteux naturellement fort & vigoureux , n'avoit jamais d'attaque de goutte au pied , qui ne finît par un enchifrenement & par une sorte d'ex-

tion de voix , suivie d'une abondante expectoration de matières muqueuses ; le pouls étoit *inégal* , *dur* , *profond* , *assez lent* & *inférieur* pendant les commencemens de l'attaque ; il se *développoit* ensuite , il devenoit *supérieur* , & il étoit exactement *pectoral* pendant l'évacuation des crachats.

Plaies considérables & Amputation des extrémités inférieures.

Les dépôts critiques ou autrement qui se forment sur les extrémités inférieures , sont ordinairement accompagnés du pouls *inférieur* , c'est-à-dire , *inégal* , *concentré* ; il est *intermittent* lorsqu'il y a un dévoiement critique.

Une vieille femme sujette à une forte d'affection catarrheuse , jointe à une disposition à l'asthme , avoit le pouls *dur* , *dilaté* & *rebondissant* ou *redoublé* comme dans le pouls *pectoral* ; ce pouls étoit donc évidemment *supérieur* : il changea tout d'un coup , & il survint un dépôt considérable à la jambe droite , qui fut très-enflée pendant long-temps , & qui suppura abon-

damment ; la poitrine fut dégagée , le pouls resta pendant la durée de la suppuration de la jambe, fort différent de ce qu'il étoit pendant que la poitrine étoit prise ; il fut *inégal , profond , assez dur , inférieur*.

Le pouls étoit , pendant le temps qu'on faisoit l'amputation de la cuisse à un homme qui s'étoit fracturé la rotule , le tibia & le femur , en tombant d'un lieu fort élevé, *serré , petit , convulsif , étranglé , assez égal , fréquent & intermittent* ; il ne s'étoit pas relevé , pendant deux jours qui suivirent l'opération , & le malade mourut au quatrième , ayant toujours le pouls dans le même état.

Le pouls se *releva* dès le deuxième jour dans un autre homme auquel on avoit amputé la cuisse ; il se *développa* trois jours après , c'est-à-dire , vers le cinquième ; mais il resta toujours *inférieur , inégal , assez dur* , ce qui dura pendant tout le cours de la suppuration & de la cicatrisation , qui fut de plus de cent vingt jours : le pouls devint *intermittent* à la suite de quelques indigestions qui finirent par le dévoie-

ment qui cessa bientôt , après quoi la plaie reprit son train de guérison.

On a trouvé des différences entre les pouls des deux côtés dans des gens auxquels on avoit fait l'amputation de la cuisse ; ces différences n'ont pas paru régulières , c'est-à-dire , les mêmes sur tous les sujets ; ainsi elles exigent des observations ultérieures.

L'action des Bains , du Kermès minéral , des Lavemens , du Mercure & des Vésicatoires sur le Pouls.

Le bain, soit froid, soit chaud, cause une forte d'accès de fièvre ; le pouls est souvent *vif & resserré* dans le bain, il se *dilate* ensuite & se *développe* ordinairement , sans prendre les caractères propres à aucune excrétion.

On a quelquefois observé le pouls se *développer* singulièrement dans les bains chauds, & acquérir les inégalités des pulsations qui annoncent la fièvre, c'est-à-dire , que parmi les pulsations *dilatées* & ordinaires, il y en avoit une ou deux *sensiblement plus élevées* que les autres , avec la mollesse

de l'artère : ces bains étoient suivis de sueurs très-abondantes.

Ce seroit là vraisemblablement un des moyens propres à juger de l'action des bains. On fait qu'il y a des corps vivans qui perdent de leur poids dans le bain , d'autres qui ne perdent rien , & d'autres qui semblent y acquérir du poids ; il y a apparence que le pouls doit être différent dans ces différentes occasions , & il faut attendre , à cet égard , des lumières de la part des observateurs attentifs.

L'action des bains n'est pas aussi aisée à expliquer, que le semble promettre une théorie trop légère & trop spécieuse.

On a vu le kermès minéral & les eaux minérales balsamiques élever sensiblement le pouls , & le rendre très-*pectoral* ; de copieuses évacuations par les crachats succédoient à ces révolutions.

Il est certain que la plupart des remèdes altérans changent le pouls à la longue ; ils le *développent* ou l'*assouplissent* ou l'*adoucissent* , suivant leur nature , & sur-tout suivant les disposi-

tions particulières du sujet qui les prend ; ce qu'il est bien important de remarquer , pour déterminer dans les maladies & dans leurs suites , ce qui appartient à l'art ou à la nature.

Il seroit à souhaiter qu'on parvînt à juger par l'état du pouls , de la nature du médicament convenable dans les différentes maladies : il faudroit pour cela une suite d'observations bien circonstanciées.

On annonce ici aux observateurs attentifs , que l'histoire des révolutions causées dans le pouls par l'action des lavemens , ne mérite pas moins leur attention , que celle des effets des autres remèdes : il y a des choses fort importantes à remarquer dans l'action des lavemens ; on leur a vu accélérer des redoublemens , en arrêter d'autres , &c. Il seroit peut-être possible , en examinant & en suivant de près cette matière , d'épargner aux malades la boisson de beaucoup de médicamens désagréables , & de mettre en même temps des bornes à l'espèce de passion que bien des gens ont pour les lavemens ; passion

qui est portée dans ces temps-ci à un point singulier, & qui est peu d'accord avec la modération & la circonspection des anciens médecins, au sujet des lavemens.

Il est fort ordinaire que le mercure rende le pouls *supérieur & rebondissant*, avec plus ou moins *d'irritation*, lorsqu'il procure une salivation bien abondante : peut-être même la salivation accompagnée de cette espèce de pouls qui lui est propre, & qui est dans l'ordre de la nature ; est-elle toujours, sinon nécessaire, du moins utile ; au lieu que celle dans laquelle le pouls ne prend pas le caractère propre à cette excrétion, ou qui demeure *non critique, convulsif ou inférieur*, est peut-être contre nature, symptomatique, inutile, nuisible, *colliquative*.

Les vésicatoires augmentent ordinairement le mouvement du pouls ; ils augmentent la fièvre ; les pulsations sont souvent plus *développées* après l'application de ce remède irritant, sur-tout lorsque la plaie qu'il fait, est en train de suppuration.

On a vu les vésicatoires *développer* beaucoup plus le pouls du côté du corps sur lequel ils avoient été appliqués, ou sur lequel ils avoient beaucoup plus mordu, quoiqu'on les eût appliqués des deux côtés.

Il a quelquefois paru de la différence dans l'état du pouls dû à l'effet des vésicatoires, suivant qu'ils avoient été appliqués aux bras, à la nuque, aux cuisses, ou aux gras des jambes.

Ces différences ont fait naître des réflexions sur l'application des vésicatoires, & fait entrevoir qu'il n'est pas toujours indifférent de les appliquer aux mollets, ou aux bras, ou au cou : peut-être même y a-t-il des cas dans lesquels il faudroit se contenter d'appliquer un seul vésicatoire, & d'autres dans lesquels il en faudroit deux, soit aux deux bras, soit aux deux jambes.

Des règles fondées sur l'observation au sujet de l'application des vésicatoires éclairciroient bien des questions sur la pratique & sur la théorie ; rien ne paroît tant appuyer la théorie des différens départemens des orga-

nes (1), des liaisons diverses des parties internes & externes, & la séparation ou la division naturelle du corps en diverses régions ou en divers côtés, que les changemens produits par ce remède, si on les examine de bien près; rien n'est plus difficile à expliquer par les théories les plus répandues, que ces différens effets auxquels on ne fait pas communément assez d'attention.

Des Fièvres d'accès.

Ces maladies rentrent naturellement dans la classe des maladies compliquées, décrites au Chapitre XXVII du premier volume. Il ne seroit pas difficile de prouver que la plupart des fièvres intermittentes paroissent composées de deux maladies, d'une aiguë & d'une chronique, qu'il est bon de ne pas perdre de vue.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces sortes de fièvres ont leurs excré-
tions critiques, comme les fièvres

(1) Voy. Recherches sur les Glandes.

continues ; cette vérité a été démontrée par un auteur digne de foi (1).

Le pouls a quelque chose de particulier dans ces fièvres ; il reste plus ou moins *compliqué* , & ordinairement il tient beaucoup du *ventral* , jusqu'à ce que la maladie soit entièrement jugée ; on a vu plusieurs fièvres tierces dans lesquelles le pouls , sur-tout celui du côté droit , étoit *hépatique* , ou approchant de celui dont il est question dans le Chapitre XVI ; aussi y avoit il des jaunisses plus ou moins décidées , & des évacuations de bile plus ou moins considérables.

Le quinquina suspend cette maladie , mais ne la juge pas toujours complètement ; c'est encore une vérité qu'on doit à Albertinus , & qu'il est bon de faire connoître à ceux qui n'ont d'autre vue , dans les fièvres intermittentes , que de *couper* les accès & d'arrêter la fièvre.

(1) Albertinus, Actes de l'Académie de Boulogne , année 1731. Voyez aussi les Observations de M. Nihell sur le Pouls.

Il est fort ordinaire de trouver à la fin des accès de toute sorte de fièvres intermittentes , des révolutions du pouls qui indiquent quelque évacuation : mais le pouls n'est jamais si *développé*, si *souple*, si *plein*, si *critique* en un mot, que lorsque les accès tirent à leur fin , c'est-à-dire, lorsque la maladie a passé par tous ses temps.

L'usage du quinquina sagement administré, ne s'oppose pas toujours à ces crises ; au contraire , il sert quelquefois d'une sorte de cordial fort convenable pour animer le pouls , & pour préparer les évacuations.

Il en est une que ce remède prépare très-efficacement ; c'est l'expectoration : tout le monde fait que le quinquina porte à la poitrine ; & il est certain qu'étant donné à petite dose , il rend souvent le pouls évidemment *pectoral* , & prépare l'évacuation des crachats.

Des Convalescences.

La convalescence est une sorte de maladie ; on peut la comparer au tra-

vail d'une grande cicatrice dans le corps, lorsque tous les accidens de la plaie sont calmés : le défaut de forces, la pâleur du visage, la fraîcheur de la peau, & la fièvre, ou un état *fiévreux* du pouls, accompagnent cette révolution.

Le pouls prend toujours les modifications propres aux différentes ex-crétions qui arrivent dans ce temps-là : il a beaucoup de rapport avec le pouls des suppurations, & souvent avec le pouls *intestinal* ou *ventral*.

On a vu des malades qui, étant jugés d'une fluxion de poitrine, se trouvoient à merveille, jusqu'à ce que la quantité du sang étant augmentée à un certain point, il survenoit des crachemens de sang ; cette observation a été réitérée sur trois différens sujets, dont l'un cracha du sang à trois différentes reprises, & qui fut forcé de prendre un train de vie fort différent de celui qu'il suivoit avant sa maladie.

Il n'est pas rare de voir de jeunes personnes grandir très-promptement dans des convalescences, & acquérir

beaucoup d'embonpoint ; ces maladies tiennent aux révolutions de l'âge, que le peuple appelle *croissances*.

On a vu une jeune femme qui engraisa prodigieusement pendant le temps d'une fièvre continue ; elle avoit encore la fièvre & elle engraisoit ; elle est restée dans cet embonpoint.

On a vu des maladies , dont la crise étoit un amas évident & sensible de suc muqueux dans quelqu'une des extrémités , qui avoit grossi dans toutes ses dimensions , sans nulle sorte de bouffissure ou d'enflure.

Le pouls avoit dans tous ces cas-là une marche particulière , & fort différente de celle qu'il a dans les maladies qui se terminent par les évacuations ordinaires.

Du Pouls dans quelques agonies.

Le pouls n'est pas de la même nature dans toutes les agonies : il y en a dans lesquelles il passe très-promp-
tement d'un état à l'autre ; il est *capital* , *pectoral* & *ventral* presque en

même temps ; les excrétions que ces pouls précèdent arrivent même quelquefois ; mais il y a tant de foiblesse & un dérangement si considérable , que la nature ne sauroit prendre le dessus ; il n'est pas rare de trouver dans toutes ces espèces de pouls une sorte de *mollesse* , ou de *vide* dans l'artère , qui annonce un affaïssement mortel : Hippocrate avoit observé que le pouls *qui frappe légèrement & languissamment , est un signe de mort prochaine.*

On a trop craint , depuis Galien ; le pouls *intermittent* , ainsi que M. Nihell l'a très-bien prouvé ; mais les *intermittences* sont presque toujours mortelles lorsqu'elles sont jointes à une *foiblesse* , une *inégalité* , une *petitesse* , & sur-tout à un *certain vide* qu'on ne sauroit exprimer , & que la pratique apprend à connoître.

Il y a un milieu à prendre entre l'opinion des anciens & celle de Solano au sujet du pouls *intermittent* ; ce n'est pas précisément aux pulsations qui manquent ou qui font l'*intermittence* , qu'il faut avoir égard

pour juger un pouls mortel ; mais il faut faire beaucoup d'attention à la force , à l'*aisance* & à la *liberté* des pulsations qui se font sentir.

Du Pouls dans l'état de grossesse.

Le pouls est ordinairement *fréquent* , *assez égal* , *fort* & comme *fiévreux* dans les grossesses : il est au commencement, c'est-à-dire dans les deux ou trois premiers mois , *embarrassé* , *variable* ; ces premiers temps sont souvent accompagnés , comme personne ne l'ignore , de crachemens fréquens , de vomissemens , & de plusieurs sortes de désordres dans les entrailles : aussi le pouls tient-il principalement de celui d'*irritation* & du *stomacal*.

Il se *développe* à proportion que la grossesse avance , il devient plus ou moins *rebondissant* ou *nasal* ; mais il ne se soutient pas toujours dans cet état , de manière à être suivi du saignement de nez.

Le pouls devient ensuite *irrégulier* , *dur* , *brusque* ; & vers les derniers mois

il tient ordinairement du pouls *de la matrice* ; c'est-à-dire qu'il est *irrégulier, plein, dur*, & de temps en temps avec des *rebondissemens*.

Le pouls qui précède de peu de temps l'accouchement, devient, comme dans toute autre évacuation forcée, plus ou moins *convulsif, serré, fréquent, intermittent*.

Une chose importante à remarquer, c'est qu'il arrive souvent que le pouls des femmes grosses devient, vers le temps du mois qui répond à celui auquel elles avoient leurs règles, *irrégulier*, & plus ou moins *rebondissant* ; c'est-à-dire qu'il paroît annoncer les règles tous les mois : mais il se soutient peu dans cet état qui est ordinairement passager, sans quoi il pourroit toujours faire craindre une fausse-couche ; cette crainte seroit encore doublement fondée au commencement du mois de la grossesse, qui répond à celui auquel les règles étoient ordinairement plus abondantes ; car l'observation démontre que la plupart des femmes *voient* plus abondamment de deux en deux mois.

En général, toutes les maladies, toutes les incommodités, méritent dans les femmes une attention scrupuleuse de la part du médecin, dans le temps des règles; il est à craindre, par exemple, que les crachemens de sang habituels n'augmentent, ou ne se montrent dans ces temps-là : l'effort qui détermine les règles, influe sur tout le corps, de manière à faire craindre quelque changement extraordinaire dans toutes les parties affoiblies.

Il faut en dire autant de la révolution qui se passe dans les derniers jours de l'écoulement des règles : cette fin d'excrétion a sur-tout paru plus à craindre dans les femmes d'un certain âge, & qui sont à la veille de perdre entièrement leurs règles, que dans celles qui sont encore jeunes : celles-ci sont souvent plus éprouvées chaque mois du premier effort de l'apparition, que de celui qui succède à la cessation.

L'histoire de ces variations du pouls dans les femmes grosses, présentée ici en général, pourroit conduire,

Biv

étant mieux circonstanciée , à faire juger du bon ou du mauvais état des grossesses , & à indiquer à temps les précautions convenables pour prévenir bien des accidens.

Au reste , toutes les observations comprises dans ce chapitre , ne sont données que comme incomplètes & détachées ; elles appuient ce qui a été proposé dans les chapitres précédens ; mais elles ont besoin d'être réitérées , suivies , évaluées , mises à leur place , pour la perfection de l'histoire du poulx.



CHAPITRE II.

Du temps & du jour de la maladie , dans lesquels on doit attendre les excrétions annoncées par les changemens critiques du Pouls.

IL est important de savoir connoître & annoncer l'espèce d'évacuation critique que la nature prépare dans une maladie ; il ne l'est guère moins de pouvoir conjecturer dans quel temps on doit attendre ces excrétions.

Il étoit naturel d'essayer si les variations du pouls qui annoncent les évacuations critiques , n'annoncent pas de même le temps de ces évacuations. Solano avoit déjà commencé de traiter cette matière , comme on le verra à la fin de ce chapitre.

Voyons donc si chaque espèce de pouls *critique* n'a point de différences particulières qui puissent faire juger assez solidement du temps , plus ou

moins éloigné, des crises qu'il dénote, & prenons d'abord pour exemple le pouls *pectoral*.

Il y a certainement divers degrés ou diverses nuances dans le pouls *pectoral*, puisqu'il se trouve *simple*, *composé* ou *compliqué*. Quelques remarques sur le pouls *pectoral simple*, amèneront naturellement ce qu'il faut penser de ce pouls *composé* ou *compliqué*, par rapport à la question proposée.

Le pouls *pectoral simple* peut être *constant*, *continuel*, *bien soutenu*, ou au contraire ne se montrer que par intervalles ; s'il est *continuel*, *bien constant dans son développement*, & qu'il se soutienne ainsi un jour entier, les crachats arriveront vers le quatrième jour de la maladie, à compter de celui dans lequel le pouls *pectoral* a paru bien *déterminé* & bien *continuel*.

Voilà une vérité confirmée par l'observation : mais il faut bien prendre garde aux conditions exigées dans le degré favorable du pouls *pectoral*, qui doit être sûrement suivi de crachats vers le quatrième jour.

Le pouls *pētoral* doit être premièrement *continuel*, c'est-à-dire, que toutes ses pulsations, ou tout au moins la plus grande partie doivent être *redoublées*, ou avoir le caractère qui rend le pouls *pētoral*; ce pouls doit être encore *constant dans son développement*, & *se soutenir au moins un jour entier*; car s'il vient à changer ou à *s'affoiblir*, c'est une preuve qu'il y a quelque embarras qui s'oppose à la marche de l'évacuation: elle n'arrivera point, ou ne sera point complète au quatrième jour; ce dont on trouvera la confirmation à la suite de ce chapitre.

Si le pouls *pētoral* n'est pas bien *constant*, bien *continuel*, & qu'il soit pourtant *simple*, ou qu'il y ait quelques pulsations *pētorales* qui se montrent par intervalles, & que dans ces intervalles le pouls reste *développé*, on pourra juger par la plus ou moins grande longueur de ces intervalles, du retardement qu'ils doivent apporter à l'expectoration.

Quelques pulsations *pētorales* presque isolées, c'est-à-dire, séparées par

des intervalles considérables, n'annoncent les crachats, tout au plus que pour le dernier période de la maladie : il s'en faut beaucoup que d'après ces pulsations ainsi isolées, on puisse compter sur une crise parfaite, parce que ce n'est pas là une cause assez déterminée pour produire certainement son effet, & qu'il arrive ordinairement que d'aussi foibles essais d'effort critique, se trouvent *croisés* par d'autres révolutions, toujours fréquentes dans un mécanisme critique peu décidé.

Mais deux, trois ou quatre pulsations *pectorales*, & davantage, qui sont immédiatement jointes les unes autres, & séparées ensuite par des intervalles à peu près égaux, annoncent en général l'expectoration assez sûrement, & on peut compter qu'elle arrivera vers le septième jour, à compter de celui auquel elles ont commencé à se montrer : au reste, plus les pulsations *pectorales* sont fréquentes, & plus les intervalles qui les séparent sont petits, plus l'expectoration est prête à se décider.

Il résulte donc de ce que nous venons d'établir, deux vérités, qui sont comme deux points fixes auxquels on peut rapporter tous les cas possibles au sujet du pouls *pectoral simple*. Premièrement, *si le pouls pectoral simple est continu, bien développé, bien soutenu, & qu'il dure dans cet état plus d'un jour, l'expectoration arrivera vers le quatrième jour, à compter de celui auquel le pouls a été décidé pectoral & bien continu.*

En second lieu, *si le pouls pectoral simple n'est pas continu, & qu'il ait duré plus d'un jour, il faut attendre les crachats vers le septième jour, à compter de celui auquel les premières pulsations pectorales se sont montrées, sur-tout s'il n'y a pas eu de jour d'interruption, c'est-à-dire, des redoublemens pendant lesquels les pulsations pectorales n'aient point paru; car alors les jours dans lesquels ces redoublemens se sont montrés, ne doivent point entrer dans le nombre des jours qu'il faut compter pour la révolution critique des maladies,*

comme on le verra dans la suite de ce chapitre.

Il est rare que le pouls *pẽtoral simple* se présente d'abord dans un état de perfection, & par conséquent qu'on puisse compter sur une crise au quatrième jour ; & il arrive communément que dans les premiers temps qu'il se manifeste , il est souvent séparé par des intervalles plus ou moins considérables : c'est ce qui fait que pour l'ordinaire il ne faut attendre l'expectoration que vers le septième jour, à compter de celui auquel le pouls s'est montré *pẽtoral*.

Mais pourquoi le pouls *pẽtoral* doit-il avoir duré plus d'un jour, ou tout au moins un jour entier, afin que l'évacuation des crachats puisse être annoncée sûrement pour le septième jour à peu près, ou bien pour le quatrième, lorsque le pouls *pẽtoral* est *continuel* dès le premier jour ?

Le pouls étant bien *développé*, ou bien critique, il est, ainsi qu'on l'a remarqué au Ch. III du Tome I, *indifférent* ou *indéterminé* pour toute espèce

d'évacuation particulière ; s'il survient alors quelques pulsations *pectorales* passagères , elles indiquent sans doute qu'une partie de la crise va se porter du côté de la poitrine ; mais il peut arriver , & il arrive souvent , qu'une autre évacuation qui se décide pendant que le pouls est encore plus *indéterminé* que *déterminé* , c'est-à-dire , qu'il y a plus de pulsations simplement *développées* qu'il n'y en a de *pectorales* ; il arrive qu'une autre évacuation qui se décide l'emporte sur celle de la poitrine , du moins pour un temps ; & dans ce cas le pouls change assez promptement , & devient , par exemple , *intestinal*.

Si le pouls est resté *pectoral* pendant l'espace d'un jour entier , c'est-à-dire , pendant l'espace de vingt-quatre heures , ou environ , cela indique que le redoublement de ce jour-là a fixé la crise du côté de la poitrine.

Ce n'est pourtant pas à dire que le pouls qui a paru *pectoral* assez *décidé* , & même *continuel* pendant deux ou plusieurs jours , ne puisse être

changé par une autre sorte de pouls *critique* : mais cette dernière modification du pouls ne fait alors que retarder les crachats sans les supprimer entièrement , parce qu'un , deux , & à plus forte raison plusieurs redoublemens critiques qui ont porté à la poitrine , y ont fait une impression , ou pour mieux dire , établi une détermination qui , pour être favorablement terminée , doit être suivie de l'expectoration ; d'ailleurs le cas dont il est ici question , rentre dans la classe des pouls *compliqués & composés* , sur lesquels il nous reste quelques observations à faire.

Il y a plusieurs combinaisons remarquables dans le pouls *pectoral composé* ; prenons pour exemple le pouls *pectoral combiné* , ou *composé* avec l'*intestinal* : le pouls *pectoral* se montre d'abord seul , & dure pendant deux ou plusieurs jours , de manière que le pouls *intestinal* lui succède ensuite ; ou bien ce dernier précède le premier. Il arrive aussi que le pouls *pectoral* & l'*intestinal* se trouvent ensemble , & dans le même redoublement , *mêlés*

l'un avec l'autre , pendant tout le temps du redoublement , ou distingués en ce que l'un se montre au commencement , & l'autre à la fin du redoublement.

Ces combinaisons se rencontrent fréquemment dans la pratique : il est certain que chacune de ces deux espèces de pouls sera suivie de son effet , c'est-à-dire , qu'il y aura de l'expectation & une excrétion intestinale ; mais dans quel ordre & dans quel temps ? C'est ce qu'il s'agit d'éclaircir.

Si les deux pouls *excréteurs* sont mêlés l'un avec l'autre pendant tout le cours des redoublemens , & qu'ils paroissent à peu près également décidés , c'est une marque que la crise se fera à peu près en même temps par deux endroits ; il faut donc attendre ces deux espèces d'évacuations , ou pour le quatrième jour , ou pour le septième , selon que les deux pouls ont paru dans les commencemens plus ou moins évidens , & soutenus plus ou moins constamment.

Mais comme il est assez rare que

deux pouls *excréteurs* aient autant de force l'un que l'autre , il arrive que l'un l'emporte sur l'autre , au moins pour un temps ; & l'excrétion qu'annonce le pouls plus *fort* & plus *constant* que l'autre , arrive avant celle qui est annoncée par le moins *fort* & le moins *constant* ; bien entendu que cet ordre ne soit point troublé par quelque révolution extraordinaire : c'est ainsi que » de deux douleurs survenues en même temps , & non en même lieu , la plus forte fait éva- » nourir la plus foible (1). »

Or, ce degré supérieur de *force* dans un pouls qui fait cesser pour un temps considérable l'effet de l'autre , se trouve le plus souvent dans celui qui s'est montré le premier , sur-tout s'il a été seul pendant un jour ou environ ; cependant celui qui lui succède devient quelquefois plus *fort* , & empêche ou retarde au moins la crise du premier ; c'est un effet que produisent ordinairement les purgatifs placés dans le temps où le pouls est tout à-la-fois *pec-*

(1) Hipp. aphor. 46, sect. 2.

toral & intestinal ; ces remèdes déterminent alors la crise par les intestins ; mais celle de la poitrine n'en est presque jamais que différée ; il est même fort commun d'observer , que lorsque les forces se trouvent trop affoiblies par le trop grand effet ou l'*inopportunité* des purgatifs, la crise par les crachats a de la peine à s'établir en son temps ; elle se fait lentement , difficilement , ou qui pis est , la poitrine tombe dans un état de suppuration.

C'est ici le lieu de rappeler un aphorisme d'Hippocrate déjà cité :
 » Si, avant que la maladie soit déclarée, on a senti de la douleur en quelque partie , c'est-là même que la maladie se fixera (1). »

Mercurialis remarque aussi , que la partie qui a été la première affectée dans les maladies , est la dernière à se dégager. C'est ainsi que , comme nous l'avons déjà dit , il n'est pas rare d'observer que le pouls qui a paru d'abord *pectoral* , & qui même s'est soutenu

(1) Aphor. 33 , sect. 2.

tel pendant deux ou trois jours , mais avec des intervalles considérables, devient tout d'un coup *intestinal* ; l'évacuation du ventre qui avoit commencé dès les premiers temps de la maladie , devient abondante , & les crachats n'arrivent qu'après cette évacuation.

Il est bon de remarquer qu'en ces cas-là ; les jours pendant lesquels l'évacuation du ventre s'est faite , semblent ne devoir point être comptés par rapport au temps pour lequel le pouls *pectoral* annonce l'évacuation des crachats : c'est une sorte d'intermittence dans la crise de la poitrine ; la nature , croisée par le mécanisme compliqué de la maladie, a abandonné celle-ci , la laissant suspendue pour quelque temps , mais néanmoins sans presque rien prendre sur le fond d'impression & de détermination qui doit la ramener lorsque l'autre sera épuisée.

¶ On trouvera quelquefois le pouls *pectoral* & l'*intestinal* tellement disposés , que l'un se présentera au commencement , & l'autre à la fin de cha-

que redoublement ; & les évacuations qu'ils indiquent , suivent à peu près le même ordre jusqu'à la fin de la maladie : cette espèce de *combinaison* paroît même plus avantageuse que celle dans laquelle les deux pouls se succèdent à plusieurs reprises , & à des distances peu considérables dans le même redoublement.

On trouve aussi des combinaisons dans lesquelles le pouls *pectoral* est d'abord suivi de quelques expectorations , & bientôt après survient le pouls *intestinal* , également suivi de son excrétion propre ; c'est dans cette espèce de fréquentes alternatives , qu'on voit la plus grande partie des mouvemens critiques se passer pendant la durée de la maladie.

Si cette variation subsiste continuellement , & sur-tout si elle a commencé à se manifester dès le second temps de cette maladie , elle doit être regardée comme suspecte ; car l'effort critique ne s'établit favorablement qu'à proportion qu'il se tourne , pour ainsi dire , à un objet fixe ; il n'est pas même rare d'observer que

lorsque cet effort s'est ainsi fait bien complètement , la crise devient ensuite presque générale ; ce qui fait la plus favorable de toutes les terminaisons.

On observe , en général , dans les maladies compliquées , que le mécanisme critique est , dans les commencemens de ces maladies , sujet à d'assez fréquentes interruptions , ou pour ainsi dire , à des essais infructueux ; c'est ainsi que par un effort naturel , ou par l'effet d'une méthode convenable de traitement , l'établissement de la maladie commence à s'ébranler , & que le mouvement critique parvient peu à peu à devenir dominant ; aussi voit-on ces maladies avoir une terminaison favorable lorsque ces mouvemens critiques sont prudemment ménagés , & qu'à plus forte raison ils ne sont point troublés par des méthodes contraires de traitement.

Quant au temps pour lequel le pouls *pectoral compliqué* avec celui d'*irritation* annonce les crachats , on ne peut pas se flatter de le déterminer exac-

tement , au moins par les observations faites jusqu'ici ; il est bien vrai qu'en général ces excrétions ont lieu dans les derniers temps des maladies , mais il y en a dans lesquelles les crachats paroissent dès les premiers jours ; elles sont moitié critiques , moitié symptomatiques , ce qu'il n'est point facile de décider : tout dépend , dans ces cas , de la disposition ancienne qui entretient la *complication* : deux ou trois pulsations *pectorales* , jointes à une quantité indéterminée de pulsations *non critiques* , précèdent les crachats , quelquefois d'un jour , quelquefois de plusieurs ; la marche des excrétions est aussi irrégulière dans les maladies *compliquées* , que tous les autres symptômes ; si dès les premiers jours critiques , ou vers le deuxième temps de la maladie , auxquels le pouls paroît *pectoral* , il ne fait totalement disparoître le pouls d'*irritation* , la maladie n'a qu'une marche incertaine & fort suspecte.

C'est ici le cas de craindre des supurations , qui arrivent ordinairement vers la fin du deuxième temps des ma-

ladies, lorsqu'une évacuation critique, qui devoit se décider, ne se décide point : c'est donc principalement vers la fin de ce deuxième temps qu'on doit craindre une suppuration, à moins que la maladie ne soit entée sur une ancienne mauvaise disposition très-aisée à tourner à la suppuration.

Il faut remarquer qu'on s'est borné dans ce chapitre, & dans tout le cours de cet ouvrage, à partager les maladies en trois temps ; celui d'*irritation*, celui de *coction*, & celui d'*évacuation* (1). Les excréations critiques n'arrivent ordinairement que vers les derniers temps, & l'espèce de pouls qui les annonce, les précède de quatre, de sept ou de douze jours, à peu près.

Voilà pourquoi on s'est toujours contenté d'avancer, en pronostiquant quelque évacuation, qu'elle arriveroit à *peu près vers tel ou tel jour*, sans déterminer précisément ce jour, comme faisoient les anciens.

(1) Consultez à cet égard le C. XXV, T. I.
C'est

C'est le parti qui a paru le plus propre à concilier , autant qu'il étoit possible , les anciens & les modernes , ou plutôt les partisans des crises & des jours critiques , & ceux qui n'ont fait aucune attention , ni aux crises , ni aux jours auxquels elles arrivent (1).

Les anciens , fort attachés aux jours critiques , ont donné , par un préjugé fondé sur la philosophie de Pithagore , une vertu particulière & intrinsèque à de certains jours plutôt qu'à d'autres : c'est un excès , c'est un système qui étant adopté trop généralement , ne peut conduire qu'à des erreurs même grossières.

Mais on ne peut nier qu'il n'y ait des périodes , des temps , des jours & des momens respectables , très-nécessaires à remarquer dans le cours des maladies : ce ne sont pas les jours par eux-mêmes , & comme pairs ou impairs , qui ont une vertu particulière ; ce sont les maladies qui ont des périodes.

(1) Voyez Encyclopédie , vol. IV , au mot CRISE.

des ou des états un peu plus , ou un peu moins longs dans les différens sujets. Il n'est pas douteux que les temps d'*irritation*, de *coction* & d'*excrétion*, ne soient à peu près aussi manifestes dans la plupart des maladies aiguës , & vraisemblablement des maladies chroniques, que dans la petite-vérole : ces temps peuvent avoir , & ont souvent à peu près la même durée dans les différens sujets ; mais il y en a beaucoup où ils sont ou plus courts ou plus longs , sans qu'il faille les négliger pour cela.

Le point capital est de saisir dans une maladie les signes qui annoncent le plus constamment ces révolutions ou ces états , l'*irritation* , la *coction* & l'*excrétion* ; c'est ce que les changemens du pouls paroissent annoncer , comme on peut le conclure des observations rapportées dans cet ouvrage ; de manière qu'on doit suivre , favoriser & attendre les crises , suivant les fonds du système des anciens , sans pourtant s'attacher à les attendre pour un jour fixe & déterminé : il est vrai qu'il y en a dont la décision &

la durée peuvent être déterminées à quelques heures près ; mais il y en a aussi qui sont avancées, retardées, ou alongées de quelques heures & de quelques jours. Encore une fois, un observateur sage & instruit sera toujours forcé de se relâcher sur les temps ou les jours fixés par les anciens ; mais il trouvera toujours dans une maladie, des périodes ou des temps très-bien marqués, qui ont été trop négligés par les ennemis des crises & des jours critiques.

Il faut remarquer en second lieu, qu'on n'a jamais rien déterminé dans le cours de cet ouvrage, au sujet de la quantité des excrétions annoncées par leurs signes particuliers ; c'est-à-dire, qu'on n'a pas trouvé de méthode fixe pour décider si une évacuation critique doit être abondante, ou peu considérable.

La *force* du pouls, l'âge & le tempérament du malade, ainsi que la manière dont une maladie aura été traitée, peuvent servir en général à déterminer la quantité des excrétions annoncées par les changemens criti-

ques du poulx ; mais il faut attendre à cet égard, des observations ultérieures, & faites avec le soin nécessaire.

On ne doit point oublier qu'Hippocrate a prononcé sur cette matière, que *des excrétions peu abondantes ne sont pas bien critiques* ; c'est ce qu'il est sur-tout important de faire remarquer à ceux qui ont toujours en vue de *diminuer la quantité de la matière morbifique, de la rendre plus fluide, plus mobile*. Ces lois trop généralisées méritent beaucoup de restrictions, qu'il ne faut pas attendre de la part de ceux qui les ont reçues comme des axiomes dans les écoles ; mais seulement de ceux qui se sont convaincus par l'expérience, de l'indifférence, de l'inutilité, du danger même des remèdes aqueux, évacuans, délayans, fondans, regardés comme propres à *épuiser les foyers, à évacuer les matières par tous les couloirs*.

Nous l'avons déjà fait remarquer au Chapitre XXIX du Tome I, ces sortes de remèdes, ces méthodes mises en œuvre, ne tiennent point ce

qu'elles promettent ; elles trompent. Enfin , tout ce qui vient d'être détaillé au sujet du pouls *pectoral* , & du temps pour lequel il annonce l'expectoration , peut être appliqué à toutes les autres espèces de pouls excréteurs.

On doit seulement observer, 1^o que le saignement de nez étant aussi souvent symptomatique que critique , arrive aussi quelquefois pendant le temps d'*irritation* d'une maladie , par conséquent sans suivre un ordre bien déterminé : un seul redoublement produit souvent à l'égard du saignement de nez , ce qu'il ne fait point à l'égard d'une excrétion critique ; c'est-à-dire, qu'il le retarde ou qu'il l'accélère prodigieusement.

2^o Plus l'évacuation naturelle d'un organe se fait à de longues distances , plus il faut reculer le temps pour lequel elle arrivera depuis qu'elle est désignée par le pouls : ceci regarde les règles des femmes ; elles sont souvent annoncées par le pouls , des mois entiers avant qu'elles arrivent. Il faut en dire autant des hémorroïdes.

3^o D'ailleurs, la force du pouls & celle de la fièvre accélèrent les évacuations ; elles sont aussi plus promptes dans la jeunesse que dans un âge plus avancé, & dans les tempéramens sanguins que dans d'autres.

4^o Enfin, il ne faut jamais perdre de vue les effets que les remèdes peuvent produire sur la marche des évacuations : en général, la saignée, les lavages & les purgatifs retardent souvent les crises : il en est de même des lavemens, sur-tout par rapport aux évacuations du ventre : on a souvent observé que le pouls étant *intestinal* bien décidé, les lavemens donnés en ce temps-là, ont épuisé peu à peu la matière des évacuations ; ce qu'il est bon de remarquer, afin qu'on n'en tire pas une preuve contre ce que nous avons établi sur les pouls critiques, ordinairement suivis de l'évacuation qu'ils annoncent.

Ces observations & autres semblables, ne peuvent être bien évaluées & mises à leur place, que lorsqu'on aura perfectionné la matière qui fait l'objet de ce chapitre, & qui n'est

ici qu'ébauchée , & présentée à ceux qui se livreront à ce genre de recherches.

Solano jugeoit qu'une hémorragie étoit plus ou moins prochaine , suivant que les *rebondissemens* étoient plus ou moins fréquens ; il attendoit de même une diarrhée critique dans plus ou moins de temps , suivant la distance des *intermittences* entre elles ; il suivoit la même règle au sujet du pouls *inciduus* , ou de la sueur. Ces règles ne sont pas entièrement conformes à l'observation.

Quant à la quantité des évacuations critiques, la force du *rebondissement*, celle sur-tout du second coup, comparée avec le premier, annonçoit à Solano une abondante hémorragie : la longueur du temps qui s'écoule dans l'intermission, marquoit, selon lui, la quantité de matière qui doit s'évacuer par la diarrhée : & la quantité de la sueur étoit en raison composée du nombre & de la force des pulsations élevées. Tout cela exige des examens ultérieurs.

Il faut nécessairement consulter

l'ouvrage de cet auteur sur toutes ces propositions , afin d'avoir une idée exacte de son système. M. Nihell , qui semble n'être pas à cet égard de son avis , *laisse juger aux personnes prudentes & exemptes de préjugé , ce qu'on doit accorder sur ce sujet à Solano*. Nous attendrons de même le jugement des observateurs sur cette matière , & sur les différences du système de Solano , que nous ne croyons pas devoir adopter , avec ce qui a été exposé dans ce chapitre , & qui paroît exactement conforme à l'observation.



CHAPITRE III.

Des changemens qui arrivent au pouls après l'action des émétiques, des délayans, des purgatifs, de la saignée, & de l'opium.

LORSQUE le pouls, qui a été *convulsif & non critique* pendant les premiers temps d'une maladie, devient *développé ou critique*, c'est toujours, ou presque toujours un fort bon signe : on l'a déjà dit au Chapitre XXIII du Tome I, c'est un grand bien que le pouls se *développe*.

Rien ne démontre mieux l'heureux accord de l'art & de la nature, ainsi que l'utilité & la nécessité des remèdes, que les changemens favorables dont ils sont suivis. Ces heureux changemens se font aisément remarquer par eux-mêmes ; il seroit donc inutile d'en faire un détail, qui ne pourroit aboutir qu'à prouver les bons effets des remèdes dans les maladies :

ces bons effets ne sont pas révoqués en doute dans ce siècle ; ils sont généralement connus ou avoués de tout le monde.

Il y a de certains effets des remèdes qui sont moins connus, ou auxquels on fait moins d'attention ; il fera principalement question dans ce chapitre de cette sorte de changemens.

Les uns sont mauvais , les autres sont *indifférens* (1) : ils sont mauvais, lorsque la maladie empire évidemment après ces effets des remèdes :

(1) Il faut bien prendre garde, au sujet de cette dénomination , qu'il n'est ici question que du pouls : cette remarque est importante eu égard à tout ce qui est dit dans ce chapitre au sujet des différens remèdes ; on n'y examine précisément que les effets qu'ils produisent ou qu'ils ne produisent pas sur le pouls : ce seroit aller directement contre les intentions de l'auteur , que de trop généraliser ses propositions. Ainsi, ceux qui prétendroient en général , que l'auteur avance ici qu'il y a des remèdes *indifférens* , lui feroient dire plus qu'il ne dit ; il avance seulement qu'il y a des remèdes *indifférens par rapport aux états critiques du pouls*.

ils sont *indifférens*, lorsque la maladie va le même train, & qu'elle suit sa marche ordinaire.

Or, que les remèdes produisent quelquefois de mauvais effets, la chose ne sauroit être mise en doute ; mais que les effets des remèdes, & par conséquent les remèdes eux-mêmes, puissent être *indifférens*, c'est ce qui n'est pas moins certain, pour être sujet à beaucoup de contradictions puisées sur-tout dans les idées systématiques.

On ose l'avancer ici, la classe des remèdes *indifférens* est au moins aussi nombreuse que celle des bons & des mauvais : c'est dans cette classe qu'il faut mettre la plupart des remèdes *nationaux*, ceux qui sont en usage pour un temps, & dont la *mode passe* ; la plupart des petites préparations, ou des formules particulières, les poudres, les sels que chaque siècle voit naître & périr.

Il est impossible, si l'on n'admet cette *indifférence* de certains remèdes, de mettre d'accord les praticiens des différens pays & des différens siè-

cles ; il n'y a point de médecine , si elle n'est , & si elle ne doit être la même , au fond , dans tous les temps & dans tous les lieux ; & elle ne sauroit être *universelle* , si beaucoup de remèdes qui sont en vogue pour un temps , & dans un pays , ne sont *indifférens*.

Les Arabes augmentèrent prodigieusement la liste des remèdes *indifférens* qui étoient en usage parmi les anciens : les Chimistes , plus féconds encore que les Arabes , & sur-tout plus hardis & plus entreprenans , n'ont cessé d'abuser de la crédulité de leurs partisans , & de multiplier cette sorte de remèdes.

Nous sommes bornés ici à ce qui regarde particulièrement l'effet des remèdes sur le pouls : il est évident qu'il y en a beaucoup qui n'y font presque aucun changement , ils doivent donc être regardés comme *indifférens* par rapport à cet objet : les remèdes sont au contraire utiles ou nuisibles à la marche & aux changemens du pouls , suivant les effets qu'ils produisent dans ses mouvemens *critiques* ou *non critiques*.

Or, il s'agit de tout ce qui a été exposé jusqu'ici, qu'un remède produit un bon effet sur le pouls lorsqu'il le *développe*, qu'il le rend *excréteur*, ou que, de *non critique* ou *compliqué* qu'il étoit, l'effet du remède le rend *simple* & *critique* : cet effet est mauvais au contraire, & nuisible à la marche du pouls, s'il le rend *convulsif* & *non critique*, de *critique* & *développé* qu'il étoit ; ou bien lorsque, d'un pouls *simple* ou *excréteur*, l'action d'un remède en fait un pouls *compliqué* ou *non excréteur*.

Un remède est donc *indifférent* par rapport au pouls, lorsqu'il ne change rien à l'état actuel du pouls, & que celui-ci reste tel qu'il étoit avant l'application du remède, *non critique*, *développé* ou *excréteur*.

On voit bien que nous mettons ici à part les effets que les remèdes peuvent produire sur la *fréquence*, la *force*, la *dureté*, la *plénitude*, la *mollesse* ou la *foiblesse* du pouls : l'examen de ces caractères vagues & indéterminés du pouls, n'entre pas

dans l'objet de cet ouvrage (1).

Nous passons aussi sous silence les effets qui peuvent être produits dans le pouls par les remèdes *spécifiques* ; il y en a peut-être qui, arrêtant tout d'un coup ou abrégeant de beaucoup la marche d'une maladie, font passer brusquement le pouls d'un état à un autre , & le rendent , par exemple , *naturel* & dans un état *sain* , de *convulsif* ou *non critique* qu'il étoit ; sans le faire passer dans tous les degrés où il passe ordinairement dans une maladie traitée , comme on dit , par les remèdes généraux : c'est ce que nous ne discutons pas ici.

Mais il faut bien se garder, en jugeant de l'effet d'un remède sur le pouls , de mettre sur le compte de ce remède des changemens qui dépendent nécessairement de la marche & de la nature de la maladie. Le pouls doit être , & est ordinairement *non critique* & *non développé* , dans les premiers temps d'une maladie ; il se *développe* ensuite , & souvent de lui-

(1) Voyez Chapitre II , Tome I.

même , sans que ce *développement* dépende des remèdes qui l'ont précédé : c'est ainsi que la *dilatation* du pouls , qui survient pendant la chaleur d'un accès de fièvre , dépend autant & davantage de la cessation du spasme qui occasionnoit le frisson & le *resserrement* du pouls , que des secours employés contre le frisson lorsqu'il subsistoit.

Lorsque Baillou parle » d'un pouls » qui étoit terrible au commencement d'une maladie , & qui revint » dans son état naturel par l'usage des » purgatifs (1) ; » lorsqu'on entend tous les jours répéter à peu près de semblables succès des différens remèdes , on ne peut pas toujours décider bien clairement , que ces heureux succès soient dus aux remèdes plutôt qu'à la marche naturelle de la maladie. Il ne faut jamais perdre de vue ces sortes de réflexions dans l'évaluation des remèdes ; elles sont pourtant bien négligées aujourd'hui.

Au reste , ce n'est pas précisément

(1) Epid. liv. 2.

eu égard aux changemens immédiats & prochains , qu'il faut juger des succès d'un remède sur le pouls : un auteur moderne a dit fort judicieusement que , » quelles que soient , le » premier ou le second jour après l'usage des remèdes , la foiblesse , » la fatigue , & même la souffrance des malades , ces symptômes passagers n'allarment que ceux qui ne connoissent point l'histoire des maladies (1) ».

Il faut appliquer cette réflexion aux changemens du pouls ; c'est-à-dire , qu'il faut en général s'attendre à le trouver *géné*, *déconcerté* , plus ou moins *changé* , pendant l'effet d'un remède un peu efficace ; il n'en est point de cette espèce qui n'occasionne une révolution souvent assez comparable au travail d'une digestion laborieuse , ou à un léger accès de fièvre.

Ce n'est vraisemblablement qu'à la faveur d'une pareille révolution plus ou moins prompte , que l'action des

(1) Fizes , Traité des Fièvres.

remèdes peut accélérer ou abrégér la marche & les progrès d'une maladie : il est aisé de comprendre que le pouls doit se ressentir de cette *secousse* extraordinaire ; il devient, dans l'opération d'un remède , plus ou moins *serré* , *convulsif* , *intermittent* , *irrégulier* ; mais il ne faut pas juger de son état précisément par les modifications qu'on y trouve pendant cette révolution forcée , qui dure tout au plus vingt-quatre heures ou environ , & après laquelle le pouls reprend une marche fixe & décidée.

On peut avec ces précautions appliquer à l'observation des changemens du pouls , ce que les auteurs ont remarqué au sujet des différens remèdes.

L'Émétique.

» J'ai été souvent surpris , dit Sydenham , du soulagement que les
 » émétiques procurent dans les mala-
 » dies , dont le cours est toujours plus
 » favorable après l'émétique , qu'il
 » ne l'auroit été sans cela ; c'est ce

» qui fait que ces médicamens con-
 » viennent souvent dans les commen-
 » cemens des maladies. »

Cette remarque est devenue une espèce d'axiome en médecine ; on peut assurer que rien n'illustre autant la médecine moderne, que les prompts & favorables effets qu'on retire souvent des vomitifs , que les anciens ne manioient pas aussi bien que les modernes.

La présence du pouls *stomacal* favorise l'effet de l'émétique, & peut servir d'indication certaine pour le placer : si le pouls se *développe* sensiblement après l'effet de l'émétique , c'est une preuve qu'il a été placé fort à propos : si le pouls se *concentre* , s'il devient plus *convulsif* & plus *serré* , c'est une preuve que le pouls n'étoit pas *excréteur* lors de l'application du remède.

L'émétique réussit quelquefois très-bien lorsque le pouls se trouve *complié* , c'est-à-dire , qu'il est *excréteur* ou *critique* dans quelques pulsations , & non *critique* dans d'autres ; le vomissement même forcé *dénoue* , pour

ainfi dire , quelquefois , certains états d'irritation , & donne au pouls toute fa liberté.

Il faut remarquer par rapport à ce *vomiſſement forcé* , qu'il n'eſt pas toujours aifé de le procurer , même avec une doſe conſidérable d'émétique , ſur-tout dans les maladies compliquées : les praticiens ſavent que cette oppoſition de l'eſtomac à l'action de l'émétique eſt d'un mauvais augure : d'ailleurs l'émétique qui a fait vomir la première fois dans une maladie , peut ſouvent ne pas produire cet effet dans le cours de cette même maladie ; ce qui prouve ſenſiblement qu'il eſt néceſſaire, pour l'effet heureux & complet d'un remède , que la nature ſe prête à ſon action.

L'effet de l'émétique ſur le pouls & ſur l'état de la maladie, eſt quelquefois fort ſingulier & très-remarquable : il ſuſpend , pour ainſi dire , tous les ſymptômes de la maladie & ſa marche ; elle paroît terminée , & elle n'eſt que calmée ou aſſoupie ; le pouls devient alors à peu près dans l'état naturel , à peine eſt-il *fiévreux* & un

peu *ferré* ; bientôt après il reprend des forces , & tous les symptômes de la maladie se présentent de nouveau.

De manière qu'il est vrai de dire que l'émétique a apporté un calme trop prompt ; qu'il a , pour ainsi parler , fait une sorte de bien trop remarquable en arrêtant la maladie dans ses progrès : s'il y a des maladies qui sont totalement emportées & qui ne reparoissent plus après ce calme , il y en a beaucoup qui se réveillent ensuite avec des symptômes très-vifs : il semble que cette suspension des symptômes occasionnée par l'émétique, fasse dans la marche de la maladie un temps particulier, qui ne doit pas entrer dans le compte de ses jours : c'est ce qui mérite beaucoup l'attention des observateurs.

Les Délayers.

» Il est dangereux de trop rafraî-
» chir les malades (1). Il est à crain-
» dre qu'on n'éteigne la chaleur de

(1) Hipp. Aphor. 51, sect. 2.

» la fièvre par des rafraîchissans (1). Il
 » est à propos de prendre garde , dans
 » l'usage même des altérans , de ne pas
 » les fourrer en foule & soudaine-
 » ment dans les corps des malades.
 » (2) L'usage des remèdes rafraîchif-
 » sans , ou au moins des remèdes tem-
 » pérans & humectans , doit être pro-
 » portionné à la force , à la dureté ,
 » à la contraction du pouls , à la vi-
 » vacité de la fièvre (3).

C'est peut-être en vain qu'on ajou-
 teroit ici les réflexions d'un grand
 nombre d'auteurs sur l'abus des dé-
 layans ; le préjugé généralement reçu
 aujourd'hui , veut que les fébricitans
boivent beaucoup : on ne cesse de leur
 représenter qu'ils *doivent boire* , & se
laver ; ce sont les premiers axiomes
 de la médecine vulgaire.

(1) J. Langius , lett. 40 , liv. 1.

(2) Hecquet , Commentaire de l'Aphor.
 51 , sect. 2.

(3) ¹⁰Quesnay , Traité des Fièvres , T. 2.
 Voy. sur-tout *Institutiones ex novo Medicinæ
 conspectu* , où il y a des réflexions impor-
 tantes sur cette matière & sur la validité des
 remèdes. Voyez encore le mot CHALEUR ,
 Dict. Encyclop. vol. IV.

Il faut laisser ce préjugé s'user insensiblement de lui même , comme cela est arrivé à tant d'autres , au sujet de plusieurs remèdes non moins *indifférens* que *la grande quantité de boisson*.

Ce n'est pas un léger reproche à faire à la théorie la plus généralement répandue , que de pouvoir lui attribuer toutes les inconsiderations ou les inconséquences dans lesquelles on tombe au sujet de la nécessité de la boisson dans les maladies : la théorie de l'inflammation, née à Montpellier, des disputes de Vieussens & de Chirac ; cette théorie trop étendue , trop accréditée , trop maniée dans les cabinets & dans les écoles , a pris de trop profondes racines, sur-tout dans les têtes ordinaires : l'histoire de la *résolution* des inflammations, ainsi que celle de ce qu'on nomme *relâchement des parties* , ne sont pas encore assez connues (1).

Ce qu'il y a de très-singulier , c'est

(1) Voyez Thes. des Eaux d'Aquit. Thes. XXVII , &c.

qu'en suivant pas à pas les théoriciens qui sont le plus portés à recommander une *ample boisson*, on peut leur prouver que rien ne paroît aussi opposé à l'usage d'une *ample boisson*, que les principaux fondemens de leur propre système.

Ils ont accoutumé de regarder la fièvre continue comme une *disposition entretenue par la matière qui passe sans cesse des premières voies dans le sang* ; s'ils se propoisoient d'assurer ce passage, de le rendre plus continuel, comment s'y prendroient-ils autrement qu'en faisant *beaucoup boire* ?

Ils ne manquent pas de recommander l'usage de la saignée, afin que les délayans puissent *aborder plus aisément dans le sang, y trouver plus de place, y former des courans considérables* : c'est à dire, suivant leurs principes, qu'ils ôtent du sang peut-être très-pur, pour mettre à la place des liqueurs aqueuses chargées des impuretés qu'elles ont trouvées dans l'estomac.

S'ils disoient que la *matière morbifique* que les aqueux emportent dans le sang, est *dissoute* dans une trop gran-

de quantité d'eau pour pouvoir être nuisible , on leur répondroit que la partie aqueuse des boissons passe très-vîte par les urines , qui sont claires & abondantes à proportion de la boisson, & que ce qu'ils appellent la *matière morbifique* reste dans le sang.

Quoi qu'il en soit , il arrive souvent que le pouls des malades qui ont *beaucoup bu* , est très-géné dans ses mouvemens , sur-tout lorsque la boisson remplit & tire l'estomac & les intestins : mais à tout prendre , les observations faites jusqu'ici nous font regarder l'usage de la boisson un peu plus ou un peu moins ample , comme un remède à peu près *indifférent* à l'égard de la marche critique du pouls ; nous mettons cette matière au rang de celles qui exigent des examens ultérieurs.

Au reste, il faut bien distinguer dans les effets des délayans & des aqueux , ceux qui produisent en *lavant* , comme on dit, le *sang*, & en agissant comme altérans, d'avec ceux qu'ils produisent comme évacuans : une grande quantité d'eau bue précipitamment
purge

purge quelquefois, & produit par-là des changemens remarquables ; elle fait aussi quelquefois suer très-abondamment, & dans ces cas elle change notablement le pouls.

Les Purgatifs.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des disputes en médecine, au sujet de l'application des purgatifs dans les maladies aiguës : on fait à combien de commentaires a donné lieu l'aphorisme d'Hippocrate, » il faut purger » les humeurs cuites & non les humeurs crues, pas même au commencement, à moins qu'elles ne se gonflent, mais elles se gonflent rarement (1). » Il faut saisir le moment de la *turgescence* des humeurs.

La manière dont Hippocrate s'explique dans un autre endroit, prouve sensiblement que les médecins de son temps n'étoient pas d'accord sur ce qui regarde les purgatifs : on en doit conclure que les partisans d'Hip-

(1) Aphor. 22, sect. 1

pocrate ont eu tort de regarder toutes les opinions de ce grand homme comme des décisions dont il n'étoit pas possible d'appeler. Il est à présumer au contraire , que la plupart des lois qu'Hippocrate propofoit étoient contredites par d'autres médecins , dont les opinions ou les ouvrages ne font pas parvenus jufqu'à nous.

» Tous ceux qui , ayant une fièvre
» continue , ont été purgés *aux jours*
» *pairs* , ceux-là n'ont jamais été trop
» purgés ; mais ceux qui ont été pur-
» gés aux jours impairs *avec des mé-*
» *dicamens efficaces* , ont été trop pur-
» gés , & il y en a beaucoup qui font
» morts à la fuite de ces remèdes : c'est
» pourquoi les anciens médecins ont
» commis beaucoup de fautes à cet
» égard , parce qu'ils ne connoiffoient
» point ce qu'on vient de rapporter.
» Les humeurs font plus en mouve-
» ment aux jours impairs qu'aux jours
» pairs , & fi on augmente ce mou-
» vement par des purgatifs , les mala-
» des périffent (1). »

(1) Liv, 4 des Maladies.

Il suit de cette remarque , 1^o que les médecins antérieurs à Hippocrate , & qu'il appelle *anciens* , appliquoient les purgatifs dans tous les jours d'une maladie indifféremment ; 2^o que la méthode d'Hippocrate étoit de les placer aux *jours pairs* ; 3^o que les purgatifs dont il s'agit dans le passage d'Hippocrate , sont des *purgatifs efficaces*. On verra dans la suite l'usage qu'il est possible de faire de ces réflexions.

La crainte des mauvais effets des purgatifs , a de tout temps fait tant d'impression sur l'esprit de plusieurs médecins , qu'ils n'ont cessé d'en condamner l'usage. Asclépiade les défendoit comme étant *fort ennemis de l'estomac* : Hofmann n'auroit pas manqué de trouver parmi les anciens & les modernes des autorités à citer , lorsqu'il disoit , que » les abus qui se sont glissés dans la médecine au sujet des » purgatifs , sont très-considérables » dans ce siècle ; que bien des gens » croient que ce n'est que par les purgatifs réitérés qu'on peut venir à » bout des maladies , tandis qu'il

» arrive que par l'usage fréquent qu'on
» en fait , les forces des malades sont
» épuisées , les maladies sont alon-
» gées , d'où il résulte mille incon-
» véniens (1). »

Les exemples des superpurgations ont toujours frappé les médecins les moins passionnés pour une opinion particulière , & les moins suspects ; c'est ainsi que Baillou avance » qu'il a sou-
» vent observé & vérifié plus de cent
» fois , que des purgatifs ordinaires ,
» administrés *dans de certains temps*
» des maladies, causoient des super-
» purgations (2). »

Il y a pourtant toujours eu des médecins très-partisans des purgatifs , appliqués même dans tous les temps des maladies ; Chirac doit être mis , parmi nous , des premiers dans cette classe ; la manière dont il s'explique à cet égard mérite attention : » La ré-
» solution & la séparation des hu-
» meurs n'arrivent qu'après le septième , le quatorzième & le vingt-

(1) Fred. Hofmann M. M. Ch. VII, liv. 1.

(2) Baillou , Consult. 84.

» unième ; mais on peut toujours pur-
 » ger en attendant. . . . Les purgatifs
 » n'agissent jamais, pour vider abso-
 » lument , qu'après sept , quatorze ou
 » vingt-un jours , quoiqu'il soit dan-
 » gereux de ne pas purger les malades
 » avant ce temps (1). »

Il faut juger de tous les autres auteurs sur ce qu'on vient de rapporter de ceux qui ont été cités : tous les médecins peuvent être partagés en trois classes par rapport à ce qui regarde l'usage des purgatifs.

Les uns, comme Asclépiade, se passent de purgatifs autant qu'ils le peuvent , & n'en appliquent presque jamais : les autres au contraire , tels que Chirac, les emploient le plus souvent qu'il leur est possible , & , comme dit un praticien moderne (2) , *au moins de deux jours l'un* ; ils n'ont aucun égard ni au temps , ni au jour de la maladie : d'autres enfin , qui ont , en suivant Hippocrate , pris un milieu entre ces deux opinions , appliquent les pur-

(1) Traité des Fièvres malignes.

(2) Fizes , Traité des Fièvres.

gatifs dans certain temps ou dans certains jours des maladies , par préférence à d'autres états & à d'autres jours dans lesquels ils pensent que les purgatifs seroient nuisibles.

Un ouvrage qui termineroit ces disputes , seroit un ouvrage bien précieux en médecine ; il est au dessus des forces d'un particulier ; nous nous bornerons ici à quelques réflexions qui auront un rapport immédiat à l'Histoire du Pouls ; elles regarderont uniquement l'opinion d'Hippocrate & celle de Chirac.

De tous les signes qui dénotent le *gonflement* , l'abondance ou la *turgescence* des matières, dont Hippocrate parle dans l'aphorisme ci-dessus cité , le pouls paroît être le moins suspect & le plus clair : si le pouls est *intestinal* , c'est un signe évident que la nature fait des efforts pour évacuer les matières contenues dans les premières voies : c'est alors qu'on peut purger en toute assurance , & que les purgatifs réussissent , ainsi que l'observation journalière le démontre.

Mais plus le pouls est *intestinal* , &

plus il est à craindre qu'il n'arrive des superpurgations , sur-tout si on emploie des purgatifs un peu forts ; c'est encore un fait appuyé sur l'observation.

Il suivroit de ces deux remarques , qu'il ne faudroit jamais purger que lorsque le pouls est *intestinal* : cependant la pratique fait voir que les purgatifs , même les plus forts , conviennent dans des cas où le pouls reste , pour ainsi dire , *oppressé* & dans un état non *critique* , par la présence des matières dans les premières voies : c'est le cas des maladies dont il est question dans le Chapitre XXVIII du premier volume , & qui , quoique *humorales* , paroissent tout d'un coup être *nerveuses* ; c'est encore le cas de certaines indispositions chroniques , comme les bouffissures à la suite des fièvres d'accès , &c.

La preuve que le purgatif a alors bien réussi , c'est qu'après son effet , le pouls reste *intestinal* plus ou moins sensiblement , & sans *irritation* ; ce qui démontre qu'il ne lui manquoit , pour prendre cette modification à la-

quelle il avoit de la pente, qu'à y être déterminé par l'action d'un purgatif : c'est un des cas où la médecine active brille le plus.

Il faut alors bien distinguer l'espèce & le degré d'*irritation*, ainsi que la cause de l'état non *critique* du pouls ; si cet état provient d'un degré considérable de *spasme* & de *sensibilité*, on a tout à craindre & peu à espérer de l'application d'un purgatif ; on doit s'attendre à une sorte de superpurgation plus nuisible encore que celle dont il est ci-dessus question : on doit craindre l'inflammation des entrailles & ses suites : si le pouls n'est qu'*oppressé*, qu'il ait du *corps*, de la *lenteur*, une *dilatation* médiocre, c'est un signe qu'il ne se *développe* point dans ce cas-là, à cause d'une *inertie*, d'une *insensibilité* des entrailles que les purgatifs réveillent avec succès.

Les purgatifs agissent alors à peu près comme l'émétique, moins par l'évacuation qu'ils occasionnent, que par les fortes secousses qu'ils excitent dans les entrailles : or il est bon de dire à l'égard des émétiques, que la

loi d'Hippocrate qui défend de purger lorsqu'il n'y a pas des signes de *turgescence* ou d'abondance de matières , n'est pas faite pour eux. Ce remède , souvent moins décisif ou de moindre conséquence que les purgatifs , sur-tout lorsque le pouls est *supérieur* , peut être placé presque dans tous les états & dans tous les temps de la maladie.

Dumoulin disoit après soixante ans de pratique , » qu'il s'étoit rarement » repenti d'avoir donné l'émétique , » & qu'il s'étoit souvent repenti de » ne l'avoir pas donné. »

Si la présence du pouls *intestinal simple* , & celle du pouls non *critique* sans *irritation* , permettent l'application des purgatifs , il faut bien se garder d'y avoir recours lorsque le pouls est dans d'autres états ; s'il est simplement *développé* , & dans un état de *foiblesse* , sans annoncer aucune excrétion particulière , il est à craindre que l'action d'un purgatif ne le rende *compliqué* , qu'il n'éteigne ses forces , & qu'il n'empêche les efforts salutaires qu'il paroît faire pour se relever : si le

pouls est *décidé* pour quelque évacuation *critique* autre que celle des entrailles, qu'il soit, par exemple, *guttural* ou *pectoral*, il est certain qu'il y a tout à craindre de l'effet d'un purgatif, à moins qu'il ne reste dans le pouls une *irritation* ou une *complication* occasionnée par la présence des matières dans les premières voies : or cette *irritation* peut quelquefois donner au pouls une disposition au *rebondissement* symptomatique, qui cède avec succès à l'action du purgatif, ce qui n'arrive pas si le *rebondissement* est critique ; mais l'émétique réussit toujours mieux en ce cas-là que les purgatifs.

On ne peut s'empêcher d'être surpris de la conformité des idées des médecins qu'Hippocrate appelle *anciens*, avec celle des modernes : les premiers purgeoient comme les derniers dans tous les jours des maladies ; on peut donc dire qu'à cet égard la médecine a fait peu de progrès : mais pourquoi Hippocrate avoit-il abandonné l'idée de ses prédécesseurs sur les purgatifs ? & pourquoi les mo-

dernes ont-ils abandonné le sentiment d'Hippocrate , qui étoit de purger *seulement les jours pairs* ?

Nous avons remarqué ci-dessus , que les purgatifs dont Hippocrate parloit , en reprochant à ses prédécesseurs de les appliquer dans tous les jours des maladies , étoient des *purgatifs efficaces* : or , l'espèce de purgatifs employés par les modernes dans les maladies aiguës , n'auroit certainement pas mérité cette dénomination , à juger de la force des purgatifs suivant ce que devoit en penser Hippocrate , lui qui ne connoissoit pas nos purgatifs *minoratifs* , qui sont de l'usage le plus commun : ces *minoratifs* auroient vraisemblablement été regardés par Hippocrate comme étant assez *indifférens* , & ils le sont souvent en effet ; d'où il suit que les modernes qui appliquent les *minoratifs* dans tous les jours d'une maladie , ne sont pas pour cela directement opposés à Hippocrate , qui prétendoit que les purgatifs *efficaces* ne doivent être employés que *dans les jours pairs*.

La manière dont Chirac s'explique dans l'endroit ci-dessus cité , n'éclaircit pas assez cette question pour qu'il faille la regarder comme une question décidée. *La résolution des humeurs*, dit-il, *n'arrive qu'après le septième*, mais on peut toujours purger en attendant. On peut purger, c'est-à-dire qu'on peut appliquer des minoratifs ou des remèdes *indifférens* ; mais ce n'est pas là ce qui s'appelle *purger*, sur-tout dans l'esprit d'Hippocrate. Il est vrai que Chirac ajoute qu'il est *dangereux de ne pas purger avant le sept & le vingt-un* : voilà la grande question ; elle n'est certainement pas décidée contre Hippocrate & en faveur de Chirac, quand même on donneroit à la décision de ce dernier toute l'authenticité possible ; en effet, il resteroit à décider si, en *purgeant avant le sept & le vingt-un*, il ne faut pas choisir les jours pairs, suivant l'avis d'Hippocrate ; c'est-à-dire, en un mot, s'il n'est pas nécessaire de choisir de certains temps par préférence à d'autres dans l'application des purgatifs, au lieu de se faire une

loi de purger au moins de deux jours l'un.

Écoutons encore Chirac sur une matière qui ne peut paroître de peu de considération aux vrais amateurs de l'art. Le *septième jour*, dit Chirac, *est un jour respectable, & qui demande une suspension des grands remèdes* : un des plus grands remèdes est sans doute la purgation, il ne faut pas y avoir recours au septième jour, suivant Chirac ; ce médecin semble donc forcé de se rapprocher d'Hippocrate, qui disoit qu'il *ne faut pas purger aux jours impairs*. On ne peut aussi soupçonner que les superpurgations observées par Baillou à la suite des purgatifs appliqués dans de *certaines temps* des maladies, étoient arrivées dans les jours notés par Hippocrate, & respectés par Chirac, plus que par ceux qui se sont donnés pour être ses disciples.

Que faut-il donc penser, après ces réflexions, de ceux qui ne cessent de vanter l'usage des potions purgatives continuées depuis le premier jour d'une maladie jusqu'au dernier ? est-il surprenant que cette pratique ait fait

tomber Asclépiade & ses partisans dans un excès tout opposé , & mérité aux purgatifs les reproches qui leur sont faits par Hofmann & par tant d'autres médecins ?

Il est évident qu'en se réglant uniquement sur les signes tirés du pouls , il seroit nécessaire , comme on l'a vu ci-dessus , de choisir dans les maladies aiguës , les temps auxquels on peut appliquer des purgatifs : les indications prises de la marche du pouls rapprocheroient donc beaucoup de l'opinion d'Hippocrate , & devroient éloigner à proportion de celle des médecins qui donnent des purgatifs dans tous les jours & dans tous les états des maladies.

Il faudroit au moins convenir qu'en suivant cette dernière méthode , on hasarderoit bien des purgatifs. S'ils n'étoient pas nuisibles à la marche du pouls , ils lui seroient au moins assez *indifférens* , étant pris dans la classe des *minoratifs* & des apozèmes , devenus si communs & donnés avec si peu de scrupule & de choix dans ces tems-ci ; on les donne en effet continuelle-

ment, soit dans les maladies purement nerveuses & rebelles à toute crise, soit dans les maladies humorales dans lesquelles la nature marque ordinairement, si on ne la dérange point, le moment favorable à la purgation. Tenir le ventre libre, faire couler la bile, avoir des évacuations, c'est tout ce que quelques praticiens se proposent; heureusement ils emploient des médicamens peu efficaces.

La Saignée.

L'histoire de Pierre Brissot, médecin de la faculté de Paris au commencement du seizième siècle, nous donnera occasion de placer ici quelques réflexions au sujet de la saignée.

La pratique reçue à Paris au temps de Brissot, au sujet de la saignée, étoit de la faire, dans la pleurésie, du côté opposé à celui de la douleur, suivant la doctrine des Arabes : Brissot fit voir que cette doctrine étoit opposée à Hippocrate & à Galien; il essaya le contraire avec succès.

Brissot, rebuté vraisemblablement par les contradictions qu'il dut essuyer à Paris , en combattant des opinions adoptées par ses maîtres , devint plein de l'envie de voyager même jusqu'au Nouveau Monde ; il s'arrêta en Portugal , où il ne manqua point de proposer sa doctrine.

Denis , médecin du roi de Portugal , & qu'on doit mettre au rang des hommes qui ne se font fait connoître que par des critiques malheureuses ; ce Denis , qui vouloit s'ériger en maître souverain de l'art , soutint contre Brissot la doctrine des Arabes ; il en appela à l'académie de Salamanque , qui se décida en faveur de Brissot.

Les partisans de ce dernier , qui mourut pendant la dispute , se multipliant prodigieusement , Denis dressa contre eux toutes sortes de batteries ; ils furent publiquement taxés d'ignorance & de témérité ; on les peignoit comme des novateurs & des perturbateurs du repos public : la dispute fut portée au tribunal de l'empereur , qui ne prit point de parti dans cette

affaire ; cependant il parut dans toute l'Europe des livres en faveur de Brissot , dont les sectateurs demeurèrent vainqueurs pour quelque temps.

» Qui n'admireroit, dit Bayle, d'un
 » côté l'entêtement qui se remarque
 » dans l'homme pour la commune
 » traditive, quelque mal fondée qu'elle
 » soit ; & de l'autre , la facilité qu'a
 » le public pour se déclarer pour ou
 » contre certains remèdes ? Il est or-
 » dinairement entraîné par la cabale
 » qui fait le mieux crier (1). »

L'histoire de la médecine ancienne & moderne fournit beaucoup d'exemples à peu près semblables à celui de Brissot, & précisément à l'égard de la saignée : elle pourroit souvent donner lieu à des réflexions pareilles à celle de Bayle.

Les siècles passés ont vu des médecins non moins courageux que Brissot , fronder les opinions les plus généralement reçues au sujet de la saignée : les uns, toujours en colère contre la saignée , ne cessoient de la con-

(1) Dictionn. art. BRISSOT.

damner ; ils paroïssent même vouloir la bannir absolument de la médecine : d'autres en faisoient le remède à tous les maux ; ils comptoient leurs triomphes par le nombre de saignées qu'ils avoient ordonnées.

Le public ne manquoit pas de prendre parti dans toutes ces querelles de médecine ; tantôt il étoit décidé contre la saignée ; tantôt il prodiguoit toutes sortes d'éloges aux sectateurs les plus outrés de ce remède : il applaudissoit à ceux qui savoient en imposer de meilleure grace : quelques jolies épigrammes tenoient lieu de tout , & servoient même à consoler ceux qui étoient la victime des entreprises les plus hasardées : on voyoit les villes partagées entre le médecin *ami de la saignée* , & le médecin *ennemi de la saignée*.

Il étoit à présumer que la découverte de la circulation du sang finiroit toutes ces querelles : cela n'arriva point ; on ne fit que changer , pour ainsi dire , les termes de la dispute. Autrefois il s'agissoit de savoir ce qu'Hippocrate & Galien avoient pen-

fé , & les expériences venoient au secours de la décision qu'on trouvoit dans les ouvrages de ces auteurs.

Depuis la découverte de la circulation , la théorie fut mise à la place des opinions d'Hippocrate & de Galien ; on ne parloit que de démonstrations , & il n'étoit question que des lois d'hydraulique , qui ne peuvent presque pas être appliquées au corps humain.

En un mot , la saignée a toujours donné lieu à des disputes & à des discussions surprenantes ; il est même bon de remarquer que tout ce qu'on a dit sur la dérivation & la révulsion dans ce dernier siècle , peut précisément être regardé comme des suites de la dispute de Brissot , & de ses argumens contre les Arabes.

Mais il faut avouer , à l'honneur de la médecine & de ceux qui l'ont cultivée avec soin , qu'il y a toujours eu des médecins judicieux qui , sans donner dans aucune sorte de secte , ont rejeté les idées outrées des amateurs de la saignée & de ses ennemis : il y a toujours eu , & il y aura toujours des praticiens de cette espèce.

On peut de même avancer qu'il y aura dans la suite des génies hardis & singuliers, qui prenant bien leur temps & profitant des circonstances pour s'opposer aux opinions les plus reçues, s'illustreront ; les uns, en remettant en vogue l'usage des saignées ; les autres, en combattant cet usage de toutes leurs forces. Tous les siècles ont vu de ces sortes de réformateurs utiles à quelques égards, & fort nuisibles à d'autres. Le seul moyen d'éviter des excès ridicules, sera toujours de bien évaluer les preuves sur lesquelles sont fondées la nécessité & l'utilité de la saignée.

Les malades livrés à eux-mêmes dans les maladies aiguës, ont quelquefois des hémorragies : c'est un fait connu & démontré dans les Epidémies d'Hippocrate ; c'est-là vraisemblablement ce qui a donné lieu de tenter d'abord de faire des saignées, c'est le point duquel des modernes même sont partis pour en établir les lois (1).

(1) Voy. Freind. Com. sur les Epidem. & tous ceux qui l'ont copié.

Mais il faut bien prendre garde, en partant de ces principes, de rien négliger de ce qui peut éclaircir la théorie de la saignée : prenons pour exemple une observation d'Hippocrate, déjà citée au Chapitre VIII. » La fille » de Larisse, qui avoit une fièvre ardente, fut parfaitement jugée au sixième jour par une abondante hémorragie du nez, & resta sans fièvre. Méthon fut jugé à la santé le cinquième jour, par un flux de sang de la narine gauche. »

Conclure de-là que la fille de Larisse & Méthon avoient trop de sang, qu'ils avoient besoin d'être saignés, que la saignée auroit tenu lieu de ces hémorragies, c'est tirer des conclusions trop générales, & qui ne sont pas même la suite nécessaire de l'observation.

Voici ce qu'il en faut conclure : *la fille de Larisse fut parfaitement jugée au sixième jour par une abondante hémorragie du nez ; par conséquent la fille de Larisse étoit, au sixième jour, dans un état à avoir besoin d'une abondante hémorragie du nez : de même*

Méthon fut jugé à la santé le cinquième jour par un flux de sang de la narine gauche ; par conséquent Méthon étoit, au cinquième jour, dans un état à avoir besoin d'un flux de sang de la narine gauche.

L'état des malades qui sont à la veille ou au moment d'avoir une hémorragie, mérite d'avoir une attention particulière : considérer cet état comme une simple pléthore , ou comme une preuve d'une trop grande quantité de sang dans les vaisseaux , ce seroit vouloir aller de front contre des observations journalières.

En effet , il est difficile d'imaginer , par exemple , qu'un malade qui a été saigné plusieurs fois , & auquel il survient une hémorragie , ait plus de sang au moment qui précède cette hémorragie , qu'il n'en avoit avant les saignées , temps auquel il n'y avoit point d'hémorragie.

Ce qui se passe dans les femmes est encore plus sensible : il y en a qui ont des hémorragies naturelles & abondantes , dans des cas où l'on ne peut certainement pas accuser la pléthore :

on voit des femmes qui ont des saignemens de nez ou des crachemens de sang presque tous les mois, à la fin de leurs règles ; il est certain que l'évacuation des règles a sensiblement diminué la quantité du sang, le saignement de nez ou le crachement de sang ont donc une autre cause que l'abondance de sang : l'histoire des hémorroïdes fournit aussi des preuves à la même vérité.

Il est à présumer que les règles des femmes dépendent principalement d'un mouvement ou d'une action particulière de la matrice (1), & les hémorroïdes d'une disposition particulière des vaisseaux du bas-ventre. Or, en appliquant ce qui se passe par rapport à ces viscères, à ce qui doit se passer dans les hémorragies des différentes parties, il faudra convenir que l'état qui précède une hémorragie est une disposition particulière, tant des vaisseaux en général, qu'en particulier de ceux de la partie par laquelle l'hémorragie se prépare : cet état se dispose peu à peu : il a fallu

(1) Voy. Recherches sur les Glandes.

dans la fille de Larisse & dans Méthon , cinq ou six jours de maladie pour opérer cette préparation.

On ne peut pas plus assurer que la diminution du sang par des saignées auroit tenu lieu de la révolution qui a dû se passer pour procurer l'hémorragie , qu'on ne peut dire que les saignées empêchent les règles , ou en tiennent lieu.

Le temps d'une maladie dans lequel se fait une hémorragie, doit aussi être examiné bien scrupuleusement ; dans la fille de Larisse & dans Méthon , l'hémorragie arriva *du cinquième au sixième jour* : il resteroit à savoir si des saignées placées en d'autres temps, auroient fait tomber la fièvre comme le firent ces hémorragies.

Il faut encore faire attention , dans l'histoire d'une hémorragie , à la partie par laquelle elle se fait suivant les lois ordinaires de la nature : les règles ne peuvent jamais être regardées comme étant bien parfaites & bien naturelles , que lorsqu'elles se font par la matrice ; elles vident ou elles soulagent principalement les vaisseaux

vaisseaux de cette partie, & remédient par-là à tous les dérangemens des autres parties, auxquels l'état de la matrice donne lieu : de même l'écoulement des hémorroïdes n'est salutaire, qu'autant qu'en procurant la liberté requise aux vaisseaux du bas-ventre, tous les organes qui ont du rapport avec ces vaisseaux, se ressentent de cette liberté.

La fille de Larisse & Méthon, avoient principalement les vaisseaux de l'intérieur des narines engorgés *du cinq au six* de leur fièvre, & par l'effet de la révolution qui se fit ces jours-là ; c'est pourquoi l'évacuation de ces vaisseaux a bien fait à leur maladie : ce qu'il n'est pas assuré qu'eût produit une évacuation de sang par d'autres vaisseaux, en suivant *strictement* la marche tenue par la nature.

Ceux qui voudroient la suivre avec le scrupule & la sagesse convenables dans l'application des saignées, ne devroient donc jamais manquer de considérer avec attention l'état d'une maladie propre à disposer l'engorgement des vaisseaux qui exigeroit une

saignée, le temps de cette maladie auquel cette évacuation devroit avoir lieu, & la partie dans laquelle il faudroit la faire.

C'est en suivant le fond de ces principes que Galien s'opposa à une saignée qu'on vouloit faire, & qu'il pronostiqua hardiment une hémorragie du nez, qui parut en effet, & qui termina la maladie. L'histoire des modifications critiques du pouls, qui manquoit en partie à Galien, lui auroit sans doute beaucoup servi pour assurer son pronostic.

Il est à propos de remarquer au sujet de ces hémorragies naturelles, qu'il semble qu'on les craigne un peu trop; qu'elles soient ou critiques ou symptomatiques, il est certain que les saignées par lesquelles on prétend y remédier ou les arrêter, ne les arrêtent pas toujours; d'ailleurs, si elles sont critiques, c'est un mal que de les arrêter; & si elles sont symptomatiques, on risque d'occasionner un état de foiblesse, duquel le malade ne se relève point; on contribue par-là à la diminution ou au ralentissement

de l'effort critique occasionné par l'évacuation du sang ; ce qui fait que la maladie n'est jugée qu'imparfaitement : cette réflexion est une suite nécessaire de la remarque qui a été faite à la suite de l'Observation CXVII.

Le saignement de nez, dans le courant d'une fièvre continue, est souvent pris pour une indication d'une ou de plusieurs saignées du pied ; cependant ces saignées ne l'arrêtent pas toujours ; & s'il arrive qu'on les multiplie, on *affaïsse* le pouls, on diminue la *force* de ses pulsations ; mais souvent on ne change rien à l'espèce de ses battemens ; c'est-à-dire, que le *rebondissement* propre au pouls *nasal* se rencontre souvent après plusieurs saignées du pied ; & quoiqu'alors le saignement de nez ait diminué, ou qu'il ait cessé, l'artère n'en a pas moins de *tendance* à faire remonter le sang vers les parties supérieures : or cette *tendance* étoit précisément ce à quoi il falloit remédier ; c'est ce que les saignées n'opèrent point.

Hippocrate dit dans ses Epidémies, que » ceux qui, ayant des fièvres ai-

» guës, ont eu un flux abondant & co-
 » pieux de sang par le nez, sont tous
 » échappés, & qu'il n'en est mort au-
 » cun dans cette constitution. » Cette
 seule réflexion devoit rassurer ceux
 qui craignent les hémorragies jus-
 qu'à un certain point.

On peut conclure de toutes ces
 remarques sur les hémorragies, que
 ceux qui les prendroient pour une
 preuve de la nécessité des saignées,
 ne seroient en droit d'avoir recours
 à ce remède qu'en prenant bien des
 précautions, dont l'examen n'est pas
 de ce lieu.

La principale qu'il y auroit à pren-
 dre, seroit de déterminer si une hé-
 morragie doit être critique ou sym-
 ptomatique ; c'est à quoi l'histoire du
 pouls pourroit être fort utile : la pré-
 sence du pouls *nasal* bien décidé dans
 une fièvre, accompagnée de sym-
 ptômes qui sembleroient indiquer la
 saignée, serviroit au moins à mettre
 en problème, s'il ne seroit pas plus
 prudent, dans ce cas-là, d'attendre
 une hémorragie annoncée, par ses si-
 gnes propres, à l'exemple de Ga-

lien , que de tâcher d'y suppléer par une saignée , qui ne pourroit pas être faite dans les mêmes circonstances , & par la même partie par laquelle l'hémorragie se préparoit : on pourroit faire le même raisonnement sur les autres hémorragies.

Les embarras & les engorgemens des vaisseaux artériels ou veineux , trouvés à l'ouverture des cadavres , servent encore de fondement à l'opinion de la nécessité des saignées , même réitérées. Il faut convenir qu'il n'y a rien qui paroisse plus concluant ou plus séduisant , que les preuves tirées de ces observations sur les cadavres : on y trouve les vaisseaux très-pleins de sang ; il est donc naturel d'imaginer que cette plénitude de vaisseaux auroit dû être emportée par des saignées : telle fut la théorie de Chirac , théorie simple , à la portée de tout le monde , & à laquelle on ne sauroit refuser d'être fort spécieuse.

Il est vrai que , comme on l'a déjà opposé aux sectateurs de Chirac , ces engorgemens de vaisseaux sont plutôt

l'effet que la cause du mal, & qu'ils font toujours la suite de quelques étranglemens, ou de quelques embarras particuliers, qui est la vraie cause à combattre.

Mais quand cela seroit, il n'est pas moins certain que l'engorgement des vaisseaux formant une maladie locale, qui doit avoir ses effets particuliers, il faut toujours tâcher de la détruire; sans compter qu'il est naturel d'imaginer que le relâchement occasionné par l'évacuation du sang peut influencer heureusement sur la cause de l'engorgement: c'est ainsi que dans le flux hémorroïdal, dans les règles & dans les autres hémorragies naturelles, l'évacuation des vaisseaux engorgés ne laisse point que d'être très-favorable, quoique cet engorgement soit la suite d'un embarras particulier dans quelque viscère, & qu'il ne soit pas, à proprement parler, la véritable cause à combattre.

Pourquoi ne pas regarder la plupart des engorgemens veineux qui se trouvent dans les cadavres, comme des espèces d'hémorragies *internes*

ou *manquées*, & comme des suites des efforts qu'a faits la nature pour préparer une évacuation de sang, à laquelle l'art auroit dû pourvoir?

Il faut l'avouer de bonne foi, si on se livre uniquement au raisonnement, les partisans de Chirac ne seront jamais sans réponse : mais il s'en faut bien que l'observation soit en ceci d'accord avec leurs raisonnemens ; ils ont beau promettre des succès merveilleux de la part des saignées, l'évènement ne répond point à ce qu'ils avancent.

Ce n'est pas à dire que ceux qui suivent une autre route, & qui n'ont presque pas recours à la saignée, soient toujours plus heureux, sur-tout dans les maladies compliquées & malignes : ce seroit se flatter beaucoup trop, que de présumer que la privation seule des saignées doive guérir ces maladies cruelles ; telles sont celles dont il est question dans le Chapitre XXX, *Tome I.*

On peut même dire en général, que les partisans des saignées comptent trop sur leur effet & sur leur nécessité ;

& que réciproquement ceux qui n'ont que rarement recours aux saignées , en craignent beaucoup trop les suites. Il n'est pas vrai qu'il périclisse autant de malades par l'usage des saignées , qu'on pourroit le conclure des principes des ennemis de la saignée ; il est encore moins vrai que ceux qui ne font presque point de saignées , voient périr autant de malades que le semblent croire les partisans des saignées.

Ces erreurs qui peuvent être démontrées par des faits sans réplique , & par ce qui se pratique journellement , même en France , dans les hôpitaux de Paris & dans ceux de Montpellier , viennent de la difficulté qu'il y a de bien distinguer les saignées *utiles* & *nécessaires* , d'avec les saignées *nuisibles* & *indifférentes*.

Cette distinction , nous ne nous flattons pas de la donner ; nous nous bornons ici à avancer, qu'eu égard aux modifications du pouls , les saignées faites pendant l'*irritation* ou pendant les premiers temps des fièvres sont rarement nuisibles , à condition que les

forces du pouls les permettent , & que la quantité de saignées ne soit pas portée à un certain point.

Il n'en est pas de même des saignées faites dans le second temps, surtout lorsque la crise se décide : il est certain qu'alors les saignées sont très-dangereuses , ainsi que dans le dernier temps , à moins que l'état critique du pouls ne soit *compliqué* avec une *irritation* considérable.

De manière qu'on peut avancer que le pouls d'*irritation* peut ordinairement supporter les saignées , pourvu que le malade ne soit point à l'entrée d'une crise , & qu'il ne soit pas arrivé aux derniers redoublemens qui, vu la perte des forces , ne peuvent avoir que des suites funestes.

L'état *critique* du pouls n'exige point de saignées , & il n'en souffre même presque point ; elles allongent alors , ou elles déconcertent sensiblement les maladies : or , cet état critique peut être pris, si on n'y regarde pas de bien près , pour une augmentation de fièvre qui exige des saignées ;

elles sont alors suivies de très-mauvais effets.

Il faudroit, pour juger encore mieux de l'état qui exige les saignées dans les maladies, pouvoir exactement distinguer dans le pouls d'*irritation*, le caractère qui indique que les forces de la machine & la marche naturelle de la maladie emporteront sûrement cette irritation; c'est ce que nous n'examinerons point ici, puisque nous avons déjà dit au Ch. XXIII, *Tome I*, que nous n'entrions point dans un examen circonstancié du pouls d'*irritation* ou *non critique*.

Nous dirons seulement qu'il seroit à souhaiter aujourd'hui qu'il fût possible de faire naître quelques doutes & quelques craintes dans ceux qui placent la saignée, sans prendre les mesures & les précautions convenables. Quelque utile que puisse être ce secours dans un état marqué d'*irritation*, quoiqu'il puisse être souvent assez *indifférent*, quoiqu'il remédie à quelques symptômes ou qu'il ne dérange pas toujours la marche des ma-

ladies , il y a des cas où il alonge singulièrement les maladies , pour ne rien dire de plus.

On trouvera dans les observations de ce chapitre , l'histoire de quelques maladies dans lesquelles on auroit dû être plus modéré à l'égard des saignées ; & on peut rappeler ici les observations détaillées dans la première partie du Chap. XXIX, T. I.

L'Opium.

On fait que le sommeil rend le pouls plus *libre* , plus *souple* , plus *égal* & souvent plus *fort* , ou du moins plus *dilaté* qu'il ne l'est pendant la veille ; il y a même des personnes dans lesquelles le sommeil rend le pouls *supérieur* , ou très-disposé à le devenir : on en trouve enfin dans lesquelles le pouls semble disposé à la sueur pendant le sommeil.

L'opium *élève le pouls* , il le *dilate* , il le rend plus *souple* , moins *convulsif* , quelquefois plus *fréquent* : il lui donne une modification à peu près semblable à celle qu'il a dans un

sommeil profond , & qui approche beaucoup du pouls *développé*, du *supérieur*, & de celui de la sueur.

Ces effets de l'opium bien examinés, pourroient servir à terminer bien des disputes au sujet de l'usage & de l'application de l'opium : il suffira de placer ici quelques réflexions , sans entrer dans aucune discussion critique.

L'opium *développe* le pouls , il lui donne une modification propre aux excrétions critiques de la peau , ou à la sueur ; il le rend *supérieur* & tel qu'il se trouve dans le sommeil naturel ; le pouls prendra certainement ces modifications beaucoup plus aisément lorsqu'il y sera disposé par sa modification actuelle , par la nature , & par l'état de la maladie.

D'où il suit, 1^o que comme dans les commencemens des maladies , le pouls n'est rien moins que *dilaté*, & qu'il doit nécessairement rester dans cet état de *constriction* pendant l'espace de quelques redoublemens , ce seroit tenter une chose difficile & trop précocce , que de s'efforcer à le

développer brusquement : ainsi l'opium ne convient pas en général dans les commencemens des maladies, soit simples, soit compliquées, à moins qu'elles ne soient purement spasmodiques.

C'est ainsi qu'on l'a quelquefois donné avec quelques succès, dans les fièvres intermittentes au commencement du frisson, sur-tout lorsque ces fièvres étoient plus *nerveuses* qu'*humorales* : cette observation est donnée pour nouvelle dans un ouvrage qui vient de paroître, & elle ne l'est point (1).

2^o Mais comme, dans le progrès ou dans le deuxième temps de la maladie, le pouls livré à lui-même se *développe* ou tend à se *développer*, à moins que quelque constriction spasmodique, qu'il faut distinguer des symptômes essentiels de la maladie, ne s'y oppose, on peut alors tenter d'importer par le secours de l'opium ces contractions qui gênent la mar-

(1) Mém. des Corresp. de l'Académie des Sciences, tom. 2.

che naturelle de la maladie ; car alors la seule présence du sommeil éloignant l'effet de la trop grande *sensibilité* des nerfs , la maladie se *juge* & la crise se travaille, précisément par la seule suspension de cette *sensibilité*.

3^o Les maladies compliquées & malignes dans lesquelles tous les organes sont plus ou moins affoiblis & engorgés , & peu disposés à une révolution critique , heureuse & prompte , ces maladies sont peu en état de supporter l'effet de l'opium : celui qu'il produiroit sur le cerveau en procurant le sommeil , ne pourroit qu'être nuisible , puisque les fonctions de ce viscère ne sont que trop engourdies dans la plupart des maladies malignes ; celui qu'il produiroit sur le poulx ne seroit pas plus favorable , puisque celui-ci se trouve dans une *constriction* presque *indélébile* ou *indissoluble* : or cette *constriction* deviendrait d'autant plus opiniâtre , qu'on diminueroit davantage l'état de *sensibilité* de laquelle seule dépendent les ressources qu'il peut y avoir dans les maladies exactement malignes , comme on l'a fait

voir au Chapitre XXX du premier volume.

4^o Comme toutes les espèces de pouls critiques se trouvent souvent *compliquées* avec le pouls d'*irritation*, même dans les derniers temps des maladies, il y a des cas dans lesquels la *sensibilité* des nerfs, & par conséquent l'*irritation* du pouls, étant suspendues par l'effet de l'opium, la crise s'opère bien plus heureusement : c'est pour cette raison que l'opium peut être bien associé avec les remèdes propres aux crises désignées par le pouls : il n'en faut pas même excepter les purgatifs.

Au reste, la plus ou moins grande sensibilité des malades peut rendre l'opium plus ou moins utile ; & comme cette sensibilité est souvent de nature à ne rien déranger dans le cours ordinaire de la maladie, il arrive que l'opium qui remédie à cette sensibilité (qui n'est tout au plus qu'une incommodité légère), ne doit pas être regardé comme exactement nécessaire en pareil cas ; ainsi ce remède n'est pas moins sujet que tous les autres,

à être regardé comme *indifférent* dans bien des cas , quoiqu'il ait procuré du sommeil, parce que ce sommeil n'a presque rien changé au fonds de la maladie ; c'est ce qu'il est important de bien considérer en évaluant l'usage qu'on peut faire de l'opium.

Comme il est question, dans la plupart des observations contenues dans cet ouvrage , des effets produits par les remèdes dans la marche des maladies , nous nous contenterons de rapporter quelques exemples de leurs effets peu favorables à la suite de la saignée & des purgatifs.

OBSERVATION I.

Une femme âgée de près de quarante ans accoucha d'un enfant mort , à la fin du huitième mois. Elle fit deux jours avant sa couche un effort violent pour éviter une chute. Elle sentit une vive douleur du côté droit de la matrice , pour laquelle on lui fit une saignée du bras. Elle étoit au quatrième jour de sa couche , & tout paroïssoit bien se passer ; il se fit ce-

pendant ce jour-là une éruption miliaire sur les jambes, mais sans autre fâcheux accident. La malade étoit dans cet état lorsqu'elle entendit son mari, en rentrant le soir chez lui, faire un cri si effroyable, qu'elle crut qu'on l'assaffinoit : elle eut dès ce moment un frisson & un tremblement considérable qui suspendit toutes les évacuations, & fit tout d'un coup affaïsser les mamelles ; le pouls devint *serré, convulsif, dur*, & la tête se prit en même temps : quatre heures après, le pouls parut se *développer* un peu, étant pourtant encore *inégal, vide, peu constant*, mais avec une roideur notable des parois de l'artère. Je proposai de soutenir les forces par une potion légèrement cordiale & des boissons un peu sudorifiques, bien persuadé qu'il n'y avoit pas de plus pressante indication que celle d'aider ce *développement*.

Un médecin de grande réputation, effrayé au contraire de l'inflammation & de l'engorgement, dont il prétendoit que tous les viscères étoient menacés, fut d'avis de faire une saignée

du pied ; ce qui fut exécuté sur le champ. Le sang vint avec assez de force. Bientôt après la saignée , le pouls devint plus *foible* , plus *petit* , plus *vide* , l'artère demeurant toujours *roide & tendue* : l'embarras de la tête ne fut point diminué ; & la malade mourut six heures après la saignée ; c'étoit le cinquième jour de sa couche & le septième de sa chute.

Il faut bien se garder de conclure de cet exemple qu'il est toujours dangereux de saigner les femmes en couche ; mais comme, dans le cas dont il s'agit ici , le pouls se trouvoit tel qu'il se trouve dans plusieurs agonisans , on ne peut pas être surpris du fâcheux effet de la saignée , ou du moins de son inutilité.

On pourroit encore citer plusieurs exemples de saignées faites dans des cas de petite vérole , avec un pareil état du pouls , & suivies d'événemens aussi funestes.

Il est fort ordinaire de voir le pouls prendre des *forces* nouvelles sur la fin des maladies , & il ne faut pas regarder ce dernier *effort* comme exigeant

des saignées ; elles ne font alors qu'accélérer la mort.

Cette *augmentation* apparente des forces du pouls , & son affaïssement total après les saignées , sont sur-tout très-fréquens dans les fièvres dans lesquelles la tête est prise , & qui passent souvent pour des fièvres malignes. On fait une saignée qui paroît apporter quelque soulagement, parce qu'elle affoiblit ; on se décide bientôt à en faire d'autres , & le malade tombe tout d'un coup dans un affaïssement mortel.

Il est même bon de remarquer que tous ces accidens arrivent quelquefois dès les premiers jours des fièvres *cérébrales* malignes ; quoique ces fièvres ne soient décidées que depuis peu de temps , elles sont pourtant arrivées à leur fin dès ces premiers jours, parce que , comme on l'a dit au Chapitre XXX du premier volume , elles ont parcouru leurs premiers temps insensiblement.

OBSERVATION II.

Le pouls est *petit*, *convulsif*, mais *foible* pendant les cinq premiers jours d'une fièvre continue dans un vieillard ; le pouls se *relève* & se *développe* vers la fin du cinquième jour, il devient un peu *pectoral* : jusqu'alors on n'avoit point osé faire de saignée, à cause de la *foiblesse* du pouls ; on crut que c'étoit-là le moment favorable, & on en fit une du bras, qui diminua sensiblement la *force* & le *développement* du pouls ; dès le lendemain qui étoit le sixième, il se fit un engorgement à la poitrine, & le malade mourut le septième ; cette saignée fut placée précisément au moment auquel un pouls non *critique*, autant & plus par la *foiblesse* que par l'*irritation*, commençoit à devenir *critique*.

OBSERVATION III.

Neuf saignées faites du premier jour jusqu'au septième dans une fièvre continue accompagnée de délire,

dans un jeune homme bien constitué : le pouls étoit assez *développé* vers le neuvième , & il paroiffoit tendre à être *pectoral* & *nasal* , il y eut en effet un peu de saignement de nez & quelque légère toux ce jour-là ; on fit le lendemain une saignée du pied , après laquelle le pouls se *concentra* beaucoup ; huit heures après le malade fut pris d'un tremblement général , qui dura jusqu'au lendemain onzième ; le malade mourut à la fin de ce jour - là. On avoit toujours mis en usage des apozèmes aiguifés avec le tartre stibié.

Cette saignée du pied a été placée, comme la précédente , au moment que la crise alloit se décider. La saignée fut déterminée à cause de l'augmentation de la fièvre & du saignement de nez , & en vue d'empêcher un dépôt à la tête , auquel on ne croyoit pas que les premières saignées & des évacuations presque continuelles par des purgatifs eussent pu pourvoir.

OBSERVATION IV.

Six saignées faites en quatre jours dans une fièvre assez vive, avec point de côté & crachement de sang ; le pouls étoit *petit*, *serré*, peu *fréquent* ; il paroît se *développer* au cinquième jour ; la fièvre augmente : on fait une septième saignée qu'on croit d'autant mieux placée, que le sang se trouve encore fort couenneux ; le pouls redevient plus *petit*, plus *serré* & plus *convulsif* qu'il ne l'avoit été au commencement de la maladie ; la poitrine s'embarassa, & le malade mourut le lendemain septième jour : les potions huileuses avec le kermès ne produisirent aucun effet remarquable.

Sydenham prétendoit que le sang couenneux fournissoit des indications certaines pour la continuation des saignées ; il disoit même que dans les pleurésies il étoit plus sûr d'emporter la matière des crachats par une suite de saignées, que de laisser ces matières se mûrir par la coction, & se disposer à l'expectoration.

Mais Sydenham n'a pas pris garde que dans la plupart des maladies aiguës de la poitrine , la matière des crachats abonde, & tend toujours, par le degré de fièvre, à se fixer dans la partie la plus affectée : or il n'arrive que trop souvent que des saignées faites en pareil cas , sans de justes indications , diminuent mal à propos les forces qui auroient été nécessaires pour disposer cette matière à l'expectoration.

Elle reste alors adhérente dans les vaisseaux & dans le tissu cellulaire du poumon , où elle forme des engorgemens bientôt suivis d'un état de gangrène , ou qui donnent occasion à des suppurations lentes ; au lieu que l'expectoration bien établie auroit emporté toutes ces matières muqueuses , que la seule chaleur de la fièvre & les mouvemens redoublés des vaisseaux peuvent rendre fluides , & propres à passer dans les vaisseaux excrétoires.

OBSERVATION V.

Un vieillard dans lequel le pouls

a été très-*foible* pendant les premiers temps d'une maladie qui n'avoit pas un caractère bien déterminé, prend au septième jour un purgatif assez fort, mais qui eut peu d'effet : le poulx s'étoit *relevé* ce jour-là, il se *développoit*, quoique *toujours foible* : il devint, après l'effet du purgatif, *vif & concentré* ; le ventre fut gonflé & tendu, quoique sans douleur : le malade mourut le neuvième.

Chirac, d'après les anciens, disoit, comme nous l'avons remarqué au commencement de ce chapitre, qu'il ne falloit pas faire de grands remèdes au septième jour : le *développement* commençoit à se faire dans le poulx de ce vieillard. Ce *développement* indique que la nature travaille à la crise, mais il n'annonce pas l'espèce d'évacuation qui se prépare ; il est donc toujours plus sage d'entretenir le *développement*, que de prétendre décider la crise par quelque couloir particulier ; cette précaution est encore plus nécessaire dans les cas où les forces manquent, comme dans celui dont il est question ; il y en a où la nature reprend

reprend ses droits , & le pouls son *développement* après l'effet d'un remède ; mais ce remède est alors au moins précoce ou *indifférent*.

On trouve des cas dans lesquels un purgatif bien efficace , appliqué lorsque le pouls est *développé* , décide la crise par les évacuations du ventre ; il faut pour cela que la maladie soit bien humorale , & que le malade ait beaucoup de forces.

OBSERVATION VI.

Mal de gorge dans un jeune homme vigoureux ; le pouls se *développe*, il devient *pectoral* après plusieurs saignées , l'émétique & des apozèmes : les crachats étoient épais & abondans ; on donna le treizième de la maladie un purgatif qui produisit de copieuses évacuations peu bilieuses ; le malade se sentant fort affoibli , on lui fit manger furtivement un œuf avec du pain ; il eut le soir un frisson violent , le pouls devint très-*convulsif* , la poitrine s'engagea , la tête se prit , & le malade mourut à la fin du quatorzième.

Il se joignit ici une indigestion à l'effet d'un purgatif placé dans le temps où l'expectoration se décidait avec peine ; ce qui dérangerait absolument le mouvement critique.

OBSERVATION VII.

Disposition inflammatoire au ventre dans un jeune homme foible , & qui avoit long-temps souffert la faim ; le pouls est *petit* , un peu *irrégulier* , *dur* , pendant dix jours ; on fit trois saignées du bras , & on employa des délayans , des huileux , & des fomentations. Vers le onzième , le pouls paroît se *développer* ; le malade touffe , la langue s'humecte , la peau s'affouplit , la carnation du visage devient plus naturelle ; le ventre est moins tendu & beaucoup moins douloureux : un purgatif composé de casse & de manne , donné le douzième , *concentre* le pouls , tend de nouveau le ventre & fait cesser la toux ; le pouls se *relève* vers le treizième & le quatorzième , & paroît *intestinal*. Il survient un dévoiement pendant lequel

le pouls redevient très-*petit* : le malade s'affoiblit beaucoup par ce dévoiement & meurt le dix-huitième jour.

C'est ici une sorte de superpurgation occasionnée moins par la force du purgatif, que parce qu'il fut mal placé. Ceux qui, pour purger, prennent toujours leurs indications de la cessation de l'irritation, & de l'humidité de la langue, ne considèrent point que ces symptômes sont la preuve que la nature prend le dessus, & que ce qu'on appelle la matière *morbifique* est moins à craindre, qu'il ne l'est d'augmenter l'irritation par des purgatifs, sur-tout lorsqu'il paroît par la toux, comme dans ce cas-ci, que le *développement* du pouls ayant duré un certain temps, on peut se flatter que le pouls deviendra *pectoral*, & que la crise se fera par les crachats. *Il faut éviter que la maladie n'augmente & ne revienne ; si la fièvre devient plus considérable, les vaisseaux tombent dans un engorgement mortel.* Ces propositions & d'autres de cette espèce peuvent occasionner bien des bévues étant trop généralisées.

OBSERVATION VIII.

On a observé dans plusieurs fièvres malignes ou cérébrales qui alloient jusqu'au trente ou trente-cinquième jour, que le pouls qui étoit *petit*, *convulsif* pendant les premiers jours, devenoit *naçal* vers le sixième & le neuvième, sans cesser d'être *convulsif*; il survenoit des saignemens de nez plus ou moins abondans; les saignées du bras & du pied, des apozèmes aiguifés par de l'émétique & d'autres purgatifs, ne paroissoient produire dans le pouls aucun changement bien remarquable jusque vers le vingtième ou le vingt-cinquième; alors le pouls paroissoit se *développer*, & devenoit *supérieur naçal* ou *pectoral*. Il y avoit des saignemens de nez ou de la toux, avec quelques crachats qui venoient difficilement: des purgatifs qu'on plaçoit du vingt-cinquième au trentième changeoient d'abord le pouls, & le rendoient *convulsif* & non *critique*, & les malades périssoient du trente au trente-cinquième, par des

Engorgemens qui se formoient à la tête ou à la poitrine.

De toutes les parties, la plus prise dans ces fièvres malignes, c'est ordinairement l'arrière-narine ; l'engorgement dans les vaisseaux des anfractuosités du nez, paroît souvent être une des causes principales des maladies aiguës les plus graves, comme l'engorgement des vaisseaux hémorroïdaux l'est des maladies chroniques. Les crachats qui viennent de la gorge & du nez, les hémorragies de ces parties, sont ordinairement critiques sur la fin de ces maladies aiguës ; les purgatifs les empêchent d'autant plus promptement, que les malades sont très-foibles lorsqu'ils sont parvenus à ce terme, sur-tout si on a fait plusieurs saignées au commencement de la maladie.

OBSERVATION IX.

Fièvre continue avec des redoublemens dans un sujet qui paroît bien constitué ; le pouls a été *vif, dur, fréquent*, peu *régulier* pendant les neuf

premiers jours ; quatre saignées du bras , deux du pied , l'émétique & des purgatifs n'y ont presque rien changé pendant ces neuf jours : au dixième , le pouls se *développe* ; du onzième au douzième , il tend à être *pectoral* ; il survient une toux légère , suivie de quelque excrétion séreuse par les glandes de la gorge & du nez ; le treizième , on donna un purgatif qui produisit d'assez copieuses évacuations : ce jour - là même le pouls redevint *serré & convulsif* , & il demeura pendant trois jours assez constamment dans cet état ; il se releva ensuite , & la toux reparut ainsi que la disposition aux crachats. On fit alors une saignée du bras , & le lendemain dix-huitième on donna un autre purgatif , ce qui remit de nouveau le pouls dans son état *convulsif* , & le rendit plus *foible* qu'il n'avoit été ; aussi les forces furent-elles considérablement abattues , la peau devint aride , le pouls encore plus concentré.

Cependant on continue à faire couler le ventre ; le pouls paroît devenir plus *vif* , sans se *développer* ; on y

apperçut quelques *réduPLICATIONS*, ce qui me fit juger qu'il pourroit devenir *pectoral*: & en effet, vers le vingt-unième, il y eut des crachats tenaces, peu abondans & un peu purulens; la fièvre se soutient sans que le pouls se *développe* davantage; la toux devient plus fréquente, & vers le trentième il commence à y avoir des sueurs nocturnes, le malade étant alors presque dans le marasme, & les crachats demeurant toujours de la même qualité, sans venir ni avec plus de facilité, ni avec plus d'abondance.



CHAPITRE III.

Des précautions qu'il faut prendre pour l'application des règles proposées dans cet ouvrage ; des exceptions à ces règles ; du Pouls des vieillards & de celui des enfans ; de la manière de tâter le Pouls ; remarques sur les causes générales des changemens critiques du Pouls.

C E n'est qu'après s'être formé une idée exacte des différentes modifications du pouls dans les maladies, qu'on peut parvenir à bien connoître son *état naturel* : il est d'ailleurs nécessaire de savoir à quoi s'en tenir sur l'état naturel du pouls, pour distinguer ses différentes modifications dans les maladies : c'est ainsi que les fonctions ordinaires d'une partie sont exactement évaluées par les dérangemens auxquels cette partie est sujette, & réciproquement, qu'on juge des maladies d'une partie, par comparaison avec

ses fonctions naturelles ou ordinaires.

On a remarqué dans le Chapitre I, Tome I, que le *pouls parfait des adultes* est *médiocrement souple, plein, facile, libre, que ses pulsations sont bien distinctes, bien égales, fortes sans être brusques, sensibles sans trop de plénitude & sans trop de mollesse* ; cette définition mérite quelques considérations.

L'expérience journalière fait voir que le pouls de beaucoup d'adultes qui semblent jouir d'une très-bonne santé, n'a pas toutes les qualités énoncées dans cette définition : mais il ne faut pas s'en laisser imposer par ces exemples ; on peut assurer que les adultes qui n'ont point le pouls dans l'état marqué dans la définition ci-dessus, ne sont pas aussi bien constitués qu'ils le paroissent, ni aussi sains qu'ils sont vigoureux : ils ont le pouls *dérangé*, ce *dérangement* suppose nécessairement un *désaccord* dans les fonctions (1).

(1) Voyez Chapitre XXVI, Tome I, au sujet de la santé parfaite.

La *souplesse*, l'*égalité*, la *liberté* & la *force modérée* du pouls, sont nécessairement l'effet de l'harmonie la plus parfaite qui puisse résulter des efforts réciproques & bien proportionnés de toutes les parties ; ces qualités sont essentielles à la perfection ou au complément de la *bonté absolue* du pouls.

Quels que soient ces efforts réciproques des organes, quelle que soit la manière dont ils influent sur les mouvemens du cœur & des artères, il paroît bien certain que puisque les efforts extraordinaires de chaque organe excrétoire occasionnent dans le pouls, chacun leur modification particulière (ce qui est établi par les observations contenues dans cet ouvrage), il doit arriver que les efforts naturels & combinés de tous ces organes produiront un changement pour ainsi dire *mixte* ; ce changement tiendra de toutes les modifications ou de tous les caractères particuliers aux différens efforts des organes, sans qu'il y en ait aucun qui domine sur les autres.

Privé de toute *irritation* ou de toute impression particulière & dominante, le pouls *parfait des adultes* est seulement susceptible de toutes ces impressions particulières ; cette *susceptibilité* suppose une liberté & une *indétermination* qui ne peuvent se trouver que dans l'état de *souplesse* & d'*égalité parfaite*. L'*égalité* qui se trouve quelquefois dans le pouls d'*irritation*, suppose un embarras fixe & constant, un état gêné fort opposé à l'état de *liberté*, caractère essentiel au pouls *parfait*.

Des observations fort aisées à faire démontrent sensiblement ce qui vient d'être dit de l'*indifférence* du pouls *parfait*, & de l'aisance avec laquelle il se *plie* à toutes les modifications particulières à chaque excrétion.

On sent, en suivant de près les modifications du pouls d'un adulte bien constitué, que ce pouls prend aux approches de chaque excrétion, sur-tout de celle du ventre qui est la plus sensible, les modifications propres à cette évacuation ; il paroît même que si ce changement n'arrive point, le pouls

pêche en cela ; il est trop *dur* , comme nous le dirons ci-après.

Semblable à certains égards au pouls simplement *développé* , qui annonce en général des évacuations sans en indiquer aucune en particulier , le pouls *parfait des adultes* est disposé à prendre toutes sortes de modifications propres aux excrétions , sans en avoir aucune.

C'est en ce sens-là seulement qu'on peut dire avec Hérophile , que les mouvemens du pouls ont quelque rapport aux lois de la musique ; mais si on vouloit appliquer au pouls les règles de la musique , comme un moderne l'a entrepris , on ne manqueroit pas d'entrer dans des détails pénibles , qui n'en seroient pas pour cela plus utiles ni mieux fondés.

Il est très-vrai que la marche naturelle du pouls peut être comparée , en général & en passant , aux accords qui résultent du mélange bien proportionné de plusieurs instrumens de musique ; mais ce ne peut jamais être qu'une comparaison , qui n'a d'autre usage que de faire concevoir ce qu'il faut exprimer.

On pourroit de même comparer la marche naturelle du pouls à celle d'un vaisseau, dont tous les mouvemens particuliers sont combinés de manière à donner au vaisseau un mouvement *libre, égal, suivi*; au lieu que si quelqu'un de ces mouvemens vient à dominer sur les autres, ou à manquer, l'équilibration qui résulte de l'ensemble de tous les mouvemens est dérangée. Epicure prétendoit *que si la santé du corps se fait sentir particulièrement en quelques membres, elle n'est pas générale*.

Enfin, il étoit nécessaire, pour avoir un point fixe auquel on puisse rapporter toutes les espèces particulières du pouls, de considérer, comme existant dans la nature, le pouls qui a été appelé *pouls parfait des adultes*.

C'est ainsi que tout médecin doit nécessairement se faire une image de la santé parfaite, ou de l'assemblage complet de toutes les fonctions dans leur état de perfection : cet état de perfection n'existe point dans la nature; c'est pourtant à cet état qu'un

médecin rapporte toutes ses idées sur la santé de différens sujets, en jugeant qu'une santé est plus ou moins parfaite, suivant qu'elle approche plus ou moins du point de perfection, qui n'existe que dans l'imagination.

Il ne faut jamais perdre de vue, en examinant les pouls des différens sujets, les causes ordinaires qui font sur lui des impressions marquées : ces impressions doivent entrer dans le calcul qu'on fait en portant un jugement sur cette matière.

Le travail de la digestion change sensiblement la marche du pouls dans la plupart des sujets ; il ne faut donc pas le juger définitivement pendant cette révolution.

Or, ces changemens produits dans le pouls par le travail de la digestion, ont un rapport très-marqué avec ceux que produit un léger accès de fièvre ; c'est-à-dire que le pouls se *serre* d'abord, & qu'il devient *fréquent & assez égal* : il se développe ensuite *peu-à-peu*, en demeurant un peu dur, & en conservant quelque chose du pouls *flo-*

macal ; enfin , la digestion étant finie & le chyle étant entré dans la masse des humeurs , le pouls devient plus *plein* , plus *fort* , plus *fréquent* , ce qui est suivi de l'état d'*aisance* , de *liberté* & de *douceur*. Mais la marche du pouls de la digestion , qui vient d'être décrite , n'a lieu dans toutes ses circonstances que sur des sujets les mieux constitués : il ne faut donc pas la chercher dans ceux qui ont des maladies ou des incommodités habituelles.

En effet , ces incommodités font toujours quelques impressions sur le pouls , & lui donnent un caractère marqué d'*irritation* ; ce caractère que le mouvement de la digestion ne peut pas détruire , occasionne des *complications* particulières ; c'est pourquoi les pouls de différens sujets paroissent différens pendant le temps de la digestion : il est donc important d'avoir égard à l'espèce particulière d'incommodité à laquelle peut être sujette une personne , du pouls de laquelle on veut juger pendant la digestion.

Il y a même plus, c'est que le *rhythme* particulier que prend le pouls pendant la digestion, sur-tout vers sa fin où le pouls tend naturellement à se *développer* ; ce *rhythme* indique souvent à merveille un embarras d'une partie ou d'un côté du corps , auquel on n'auroit pas pensé en tâtant le pouls avant la digestion.

C'est ainsi qu'il arrive quelquefois que l'action d'un bain chaud , qui doit naturellement *développer* le pouls & le rendre plus *plein* après un certain temps , lui donne une modification particulière , dépendante de l'irritation de quelque organe , qui ne se montroit pas dans le pouls avant qu'il eût été *développé* , ou du moins *élevé* par l'action du bain.

C'est ainsi quelquefois qu'en tâtant le pouls à des malades qui sont dans l'assoupissement , & même dans un état de crise , on sent pourtant le pouls *égal* & *non critique* ; au lieu que si on éveille le malade & qu'on occasionne par-là quelque *agitation* dans le pouls , on y découvre alors la modification critique dominante.

Les expériences journalières fournissent des exemples encore plus singuliers ; mais nous nous attachons ici seulement à l'exposition des phénomènes généraux , sans entrer dans des détails qui , lorsqu'on sera convenu des principes fondamentaux contenus dans cet ouvrage , se déduiront assez facilement de ces principes.

Il y a des sujets sur lesquels les impressions du pouls , qui sont la suite ordinaire de la digestion , ne paroissent pas sensiblement : ces variétés ont toujours quelque raison particulière qu'on découvre assez aisément.

On peut dire en général que ces espèces de pouls , dont la digestion ni les autres fonctions ne dérangent pas la marche , sont des pouls trop *durs* , trop *forts* , qu'ils n'ont pas la *souplesse* , la *mobilité* , la *variabilité* convenables.

Le pouls doit sans doute avoir de la *consistance* , de la *force* , & de la *teneur* dans sa marche ; mais il faut aussi qu'il puisse obéir aux différentes impressions des organes , sans être opiniâtrément fixé à un *rhythme* parti-

culier , qui ne peut procéder que de quelque point constant d'irritation.

C'est à une pareille cause qu'il faut attribuer l'*immutabilité* du pouls de certaines personnes, dans lesquelles la marche même de la fièvre & les évacuations critiques des maladies ne font tout au plus que changer la *fréquence* du pouls : cette *immutabilité* suppose une incommodité ou une maladie réelle, toujours remarquable par ses propres symptômes.

Ainsi les maladies lentes , anciennes , qui ont fait des progrès insensiblement , ont ôté au pouls la *liberté* qui lui est nécessaire pour être susceptible des impressions faites ordinairement par les mouvemens critiques. On voit , par exemple , des personnes cracher & moucher le sang , avoir le dévoiement ou des sueurs , sans que le pouls indique bien précisément ces évacuations : il y a de même des femmes qui ont leurs règles , sans que leur pouls se ressente de cette révolution : mais ces exemples sont assez rares ; tout cela dépend de l'espèce d'*insensibilité* surve-

nue aux parties long-temps affaïssées ou irritées , ou d'un état particulier & contre nature (1). Au reste Solano , dit M. Nihell , ne prétendoit pas » que toutes les crises fussent constamment précédées par les signes du pouls ; car il en avoit observé quelques-unes qui n'ont pas été ainsi annoncées. »

Ces remarques amènent naturellement les réflexions qu'il y a à faire au sujet des différentes espèces de pouls , dans les différens tempéramens. Il y a déjà long-temps qu'on a remarqué que les pouls sont différens dans les différens tempéramens ; ces *rhythmes* particuliers du pouls sont des suites nécessaires de la disposition particulière des différens sujets , & prouvent évidemment que tous les tempéramens sont dus au plus ou moins de ressort , d'action ou de *sensibilité* qu'ont certains organes.

On pourroit réduire toutes les espèces de pouls des différens tempé-

(1) Voyez le Ch. XXIII , Tome I , au sujet du pouls non *critique*.

ramens en classes particulières , tirées de l'histoire du pouls donnée dans cet ouvrage. Les tempéramens sanguins ont évidemment le pouls tendant à la *dilatation* , au *redoublement* , à la *force* & à l'*égalité* qui caractérisent le pouls *supérieur* : les mélancoliques ont presque toujours le pouls *inférieur* , plus ou moins *ferré* , *inégal* , *irrégulier* , *compliqué* : les bilieux & les pituiteux ont beaucoup de rapport aux mélancoliques , par rapport au pouls. On pourroit donc diviser tous les pouls naturels & habituels en *supérieurs* ou *inférieurs* , *simples* , *composés* ou *compliqués* , &c.

C'est-à-dire , que tous les sujets sont disposés de manière que les efforts des parties situées au-dessus du diaphragme , font plus d'effet sur leur pouls que les parties inférieures , ou réciproquement ; ou bien , que tous les sujets sont naturellement soumis à l'*action* ou au *département* d'un organe particulier.

Les femmes fournissent , dans les différentes périodes de leur vie , un exemple frappant de cette *influence*

d'un organe particulier sur le pouls ; il est très-ordinaire d'en trouver de celles qui sont parvenues à peu près à l'âge de perdre leurs règles , dans lesquelles le pouls conserve habituellement , pendant plusieurs mois , & même des années entières , le caractère propre du pouls *de la matrice* , décrit dans le Ch. XII du *Tome I*. Il est évident que dans ces cas , la matrice est dans une sorte d'action continuelle ; au lieu que cette action ne se montroit que par paroxysmes dans l'état de santé parfaite , & dans l'âge moyen.

Les femmes dont il est question , ont presque tous les avant-coureurs de l'évacuation critique , sans qu'elle ait pourtant lieu ; c'est ainsi qu'on trouve quelquefois , dans des incommodités purement nerveuses , les modifications critiques du pouls n'être point suivies de leur effet : on pourroit peut-être appeler ces sortes de crises , crises *manquées* , crises *nerveuses* , crises sans *matière* ; il est même bon d'observer que lorsque les révolutions critiques du pouls se trou-

vent dans ces maladies nerveuses , il faut attendre un relâchement ou un changement notable de la maladie , pour le temps auquel on devroit naturellement attendre des évacuations.

Les filles qui n'ont pas encore eu leurs règles, & qui sont parvenues au temps de les avoir , ont encore souvent & pendant un temps assez considérable le pouls qui annonce la révolution menstruelle ; c'est-à-dire , que l'action ou le travail propre à la matrice se prépare de loin & peu à peu.

L'usage apprendra à distinguer par le pouls le moment où les règles doivent paroître dans les jeunes filles , & celui où il faut s'attendre qu'elles ne reparoîtront plus dans les vieilles femmes.

C'est ici qu'il faut rappeler l'histoire de ces pouls qui sont habituellement plus ou moins *dérangés* , & éloignés des dispositions ordinaires : il s'en trouve qui sont presque toujours *intermittens* , *irréguliers* , *inégaux* ; il y a des personnes qui ont

toujours le pouls , pour ainsi parler , *égaré* , même dans le temps où elles se portent le mieux.

Une chose bien remarquable dans ces mauvais pouls *habituels* , qu'on peut appeler pouls *faux* ou *anormaux* , c'est que , quoiqu'ils soient constamment tels dans l'état de santé , ils changent quelquefois & deviennent *meilleurs* , ou du moins plus *égaux* , mieux *réglés* dans l'état de maladies. Un pouls qui est naturellement & depuis long-temps *intermittent* , ne l'est pas toujours tandis que la fièvre subsiste ; il ne le redevient que lorsque la fièvre disparoît.

Ces *dérangemens* naturels du pouls , ces *intermittences habituelles* , sont l'effet de quelque dérangement organique ; ils indiquent ou ils supposent une indisposition ou une maladie chronique , dont les effets sont suspendus , lorsqu'il s'y joint quelque maladie aiguë.

On peut avoir le pouls *faux* , comme on a la voix fausse : le cœur & les différentes ramifications artérielles peuvent être sujets à des tremble-

mens , des secouffes , des spasmes habituels , tels que ceux qui se trouvent dans les entrailles & dans les différens organes musculaires. On peut avoir les poulx des deux côtés différens , comme les personnes louches ont les yeux différemment tournés.

Quoiqu'il y ait des personnes louches , l'état des yeux dans les maladies n'en est pas moins une règle pour les médecins. Quoiqu'il y ait des voix fausses & dissonnantes, toutes les voix ordinaires n'en sont pas moins réduites en classes particulières. Quoiqu'il y ait des gens qui tremblent naturellement , & dans la meilleure santé , les médecins ne font pas moins d'attention aux mouvemens convulsifs dans les maladies.

Quoi qu'il en soit , les poulx habituellement *irréguliers* ne sont pas critiques ; Solano l'a déjà remarqué : cette remarque n'est pas plus opposée à la doctrine des poulx , que le sont au système de ceux qui font consister la fièvre dans la *fréquence* du poulx , les exemples tirés des personnes qui ont naturellement le poulx très-

très-fréquent, sans cependant avoir la fièvre.

Il faut enfin observer, eu égard à tous les différens tempéramens, que quoique leurs pouls paroissent peu *semblables* dans l'état de santé, ils le deviennent sensiblement dans l'état de maladie; c'est-à-dire, que la marche de la fièvre rend la plupart des pouls à peu près *semblables*, du moins par rapport aux modifications critiques ou symptomatiques dont ils sont susceptibles.

La fièvre phie, pour ainsi dire, toutes les espèces de pouls naturelles à toutes les variations critiques ou symptomatiques; de manière que le pouls qui annonce, par exemple, les crachats critiques dans un sujet pituiteux, est semblable ou de la même espèce que celui qui les annonce dans un tempérament sanguin, ils ne diffèrent, tout au plus, que par le degré de *force*, ce qui n'en change point l'espèce.

Il est donc moins difficile de réduire les pouls des maladies en classes particulières, & de les ranger dans

celles qui ont été exposées dans cet ouvrage , que de faire la même réduction par rapport au pouls , dans l'état de santé.

On sera peut-être surpris que dans tout le cours de cet ouvrage nous n'ayons rien dit des palpitations de cœur : mais , premièrement , il s'agit de ce qui vient d'être exposé dans le chapitre présent , que les palpitations ne sont qu'un symptôme d'une maladie chronique , qui dérange plus ou moins la marche ordinaire du pouls ; elles rentrent par conséquent dans l'histoire de ces maladies , & il faut en dire autant de certaines espèces d'asthmes convulsifs.

En second lieu , tout ce qu'on peut dire sur les palpitations se trouve exactement détaillé dans l'excellent *Traité du Cœur* , mis au jour par M. Senac , premier médecin du roi.

On dira encore qu'il est surprenant qu'il ne soit pas question dans nos Recherches des effets des passions sur le pouls , sur-tout après ce qu'on rapporte d'Erasistrate , qui connut au pouls la passion qu'Antiochus avoit

pour Stratonice, femme de Séleucus, son père ; & de Galien, qui connut de même, en tâtant le pouls, la maladie de Justa, femme de Boèce, consul, qui étoit amoureuse de Pylades.

A quoi nous répondons que les changemens particuliers produits dans le pouls par les effets des passions, regardent précisément les différentes espèces de pouls *convulsifs* : or, il est dit dans le Chapitre XXIII du *Tome I*, que ce pouls *convulsif* n'est ni analysé, ni suivi dans cet ouvrage.

Le pouls des enfans & celui des vieillards méritent des considérations particulières : le premier est, comme personne ne l'ignore, extrêmement *vis*, & si peu *développé*, si peu *formé*, que ces changemens *critiques* échappent au tact, ou n'existent peut-être point dans les maladies, dont la marche n'est pas aussi bien marquée dans les enfans que dans les adultes. Les Chinois ne tâtent presque pas le pouls des enfans.

L'*intermittence* est de toutes les mo-

difications la plus apparente , ou la plus ordinaire dans les enfans : elle est fort fréquente & de bien moindre conséquence que dans les adultes ; elle est souvent non *critique* à cause de l'état *convulsif* qui domine ; elle est quelquefois *critique* lorsqu'il y a dans le poulx un certain degré de *développement* & d'*inégalité* : en général , le poulx des enfans échappe souvent aux règles contenues dans cet ouvrage,

Le poulx des femmes , que les anciens ont remarqué être plus *fréquent* que celui des hommes , tient en cela du poulx des enfans ; il est pour la même raison très-*susceptible* de différens changemens , & plus *variable* que celui des hommes.

Le poulx des vieillards est quelquefois non *critique* , quoiqu'il paroisse *critique* : la vieillesse a *ralenti* & *durci* le poulx ; elle lui a enlevé la *souplesse* nécessaire à ses révolutions *critiques* ; ainsi , il faut beaucoup de circonspection dans l'application des règles proposées au poulx des vieillards.

Ces règles ne trouvent jamais si peu d'exceptions que dans le pouls des adultes , naturellement bien constitués ; mais il ne faut pas désespérer d'affujettir un jour à des règles connues , le pouls des enfans & celui des vieillards. On peut se flatter qu'on viendra à découvrir les raisons de leur *singularité* , au moyen des principes établis tant dans le chapitre présent , que dans tout le cours de ces Recherches ; ces principes acquerront par-là des forces nouvelles.

Il y a donc des précautions générales à prendre pour bien juger de l'état du pouls , & pour saisir exactement tout ce qui regarde ses modifications *critiques* & non *critiques* , exposées jusqu'ici.

L'âge du sujet. Les modifications critiques du pouls paroissent en général moins dans les enfans & les vieillards , que dans les adultes : le pouls des filles qui sont dans l'âge de puberté , & celui des femmes qui sont à la veille de perdre leurs règles , tient toujours quelque chose du caractère propre au pouls de la *matrice* :

il faut faire les mêmes réflexions sur celui des personnes sujettes aux hémorroïdes ; je crois avoir observé que lorsque les enfans ont le pouls bien *formé*, bien *décidé*, & semblable à celui des adultes, ce n'est pas un bon signe pour leur constitution.

Les tempéramens. Les tempéramens sanguins ont en général le pouls plus *fort*, plus disposé à devenir *supérieur* que les autres tempéramens. Cette disposition du pouls à devenir *supérieur*, est encore remarquable dans la jeunesse ; au lieu que le pouls des vieillards, ou celui des adultes, est plus disposé à être *inférieur*.

La digestion des alimens. Elle change la marche naturelle du pouls ; il ne faut pas le juger définitivement pendant la digestion.

Les temps des maladies. Le pouls est plus ou moins *convulsif* & *non critique* dans les commencemens des maladies, & sur-tout à l'entrée des accès ou des redoublemens ; ce n'est point là le moment de juger le pouls ; il faut attendre le fort & l'intervalle des redoublemens.

SUR LE POULS. 151

Les passions vives. Elles rendent en général le pouls *petit, convulsif, non critique*, quelquefois *très-fort, très-pressé*, & même *inégal*.

Les différens mouvemens, la toux, le bâillement, l'exercice à cheval ou en voiture, tout cela occasionne dans le pouls une sorte de *constriction* qui l'empêche de se montrer dans son état naturel, & avec la *liberté* dont il a besoin pour pouvoir être bien jugé : ces causes produisent sur le pouls des effets différens qui regardent les pouls *convulsifs*.

L'action des remèdes. Elle suspend & elle masque pour quelques heures, & même pour des jours entiers, la marche du pouls ; les saignées, les purgatifs réitérés, & les lavemens dérobent quelquefois à la nature, la matière des évacuations annoncées par le pouls : (on ne dit pas que ces évacuations artificielles suppléent aux naturelles).

Les maladies chroniques, & compliquées. Elles *croisent* les efforts critiques du pouls, & le rendent *très-compliqué*, & difficile à caractériser.

Les maladies nerveuses, les maladies convulsives des femmes. Elles rendent le pouls *variable, incertain, égaré, faux* ; c'est-à-dire, que quoiqu'il semble d'abord *critique*, ou *excréteur*, il ne l'est pourtant pas toujours.

Les pouls *habituellement dérangés*. Ils ne sont pas bien *critiques* : j'ai vu des bossus qui avoient le pouls habituellement *pectoral*.

La disposition organique du bras. Elle est telle quelquefois, qu'elle rend l'artère très-profonde, presque insensible ; il y a des personnes qui ont le calibre des vaisseaux très-petit ; on en trouve dont l'artère du poignet paroît bifurquée, d'autres dont l'artère paroît former une sorte de bourlet comme un petit anévrisme.

Les convalescences. Elles rendent quelquefois le pouls peu *régulier*, peu *constant*, sujet à des variations qui semblent annoncer des évacuations critiques qui n'arrivent pas toujours, parce qu'il n'y a point de matière, & que la maladie a épuisé les forces.

Toutes ces choses bien calculées

& bien évaluées, mettent à portée de juger le pouls ; or l'habitude donne à cet égard le moyen de vaincre des obstacles qui paroissent d'abord insurmontables ; ainsi les signes tirés des différens mouvemens du pouls ne sont trompeurs & infidèles , comme bien des auteurs l'ont avancé, que pour ceux qui ne prennent pas les précautions nécessaires pour bien saisir ces signes.

1°. Il faut, en général, pour bien juger de l'état du pouls, le tâter à plusieurs reprises ; il est rare que la présence du médecin n'occasionne d'abord quelque changement dans le pouls, qu'elle ne le rende plus *élevé*, ou plus *ferré* : les praticiens ne perdent jamais de vue le pouls qu'ils appellent le *pouls du médecin*.

2°. Il convient de tâter toujours le pouls du bras droit & celui du bras gauche, parce que les différences qui peuvent s'y trouver, ne servent pas peu à en bien déterminer le caractère : il y a des occasions où le tact du pouls des carotides, ainsi que celui des battemens des artères du bas-

ventre , ou de l'artère du pli du bras , est nécessaire & fort utile.

3° Le bras de la personne à laquelle on tâte le pouls , doit être , ainsi que les doigts , plutôt étendu que plié : c'est le moyen de donner à l'artère toute sa liberté. Le bras doit encore être appuyé sur toute sa longueur & sur le bord qui répond au petit doigt. On peut remarquer ici , qu'il y a des gens qui en tâtant leur propre pouls le rendent *intermittent* , & le changent de différentes manières , en suspendant leur respiration par l'effort de l'attention.

4° Le médecin qui tâte le pouls en sentira beaucoup mieux toutes les modifications , en le tâtant avec deux ou trois doigts , l'indicateur & les suivans adossés l'un à l'autre , & disposés de manière qu'ils soient parallèles par leurs extrémités : ceux qui tâtent le pouls avec un seul doigt ne peuvent pas aussi bien juger des mouvemens de l'artère , sur-tout des vibrations de ses parois.

5° Il est nécessaire de commencer par plonger un peu les doigts & de

presser l'artère pour la bien sentir : il est vrai qu'il faut livrer ensuite l'artère à elle-même, & la suivre ainsi dans toutes les positions dans lesquelles on peut la saisir, en comprimant l'artère, & en relâchant ou lui laissant sa liberté ; il est sur-tout bien important de ne pas la comprimer plus avec un doigt qu'avec l'autre ; il est même utile quelquefois de la suivre dans sa longueur, en montant du poignet vers le haut de l'avant-bras, & en revenant ensuite vers le poignet (1).

6° On se presse souvent trop en tâtant le pouls, il faut au moins sentir cinquante pulsations ou environ : les Chinois sont beaucoup trop lents dans cette opération ; mais il y a des médecins en Europe qui vont un peu trop vite. Les commençans, & ceux qui veulent former leur tact & vérifier les observations contenues dans

(1) C'est sur cette manière de suivre l'artère de haut en bas, qu'est principalement fondée la méthode des Chinois, qui ont partagé le bras en plusieurs touches ; ce qui mérite l'attention des observateurs.

cet ouvrage , ne fauroient aller trop lentement. On a parlé avec admiration de l'adresse de Chariclès , médecin de Tibère , qui jugea de l'état du pouls de l'empereur en lui prenant la main comme pour la baiser , en se levant de table ; il est certain qu'il y a des cas où un connoisseur se décide sans se tromper , après trois ou quatre pulsations.

7^o La position du malade & celle du médecin ne sont point indifférentes , par rapport au *tact* du pouls ; s'ils sont l'un & l'autre dans une position gênée , certainement le pouls ou le jugement qu'on en porte peuvent s'en ressentir : la meilleure position pour un malade auquel on tâte le pouls , est d'être assis ou couché sur le dos , la tête un peu élevée , & non sur le côté , sur-tout sur celui dont on tâte le pouls.

On fait que Sanctorius s'est vanté d'avoir fait un *pulsiloge* , qui exprimait les différens mouvemens du pouls ; mais on n'a d'ailleurs aucune connoissance de ce *pulsiloge* prétendu.

Il seroit vraisemblablement possible

de faire un instrument qui imitât les différentes modifications & les différens battemens du pouls : le bouton ou la fourdine placée dans les montres à répétition , pour battre sur le doigt, imite parfaitement certains *redoublemens* de l'artère, dans les battemens qui indiquent les demi-heures & les quarts.

Le *pulsiloge* dont il est question dans le Chapitre II du *Tome I* , & qui n'est qu'une sorte de pendule , a été imaginé à Montpellier , & n'est pas aussi commode qu'une montre.

Or, ce *pulsiloge* peut être propre à mesurer la *fréquence* du pouls , ou la quantité des pulsations ; & il est à présumer , quoi qu'en puissent dire quelques médecins , qu'il y auroit bien des remarques à faire en examinant le pouls par cette méthode. Eloyer avoit fait un ouvrage fort embrouillé , qui avoit quelque rapport à ce qui regarde la *fréquence* du pouls dans les différens tempéramens.

M. Senac , premier médecin du roi , a fait un grand nombre d'expériences pour déterminer , entre au-

tres choses , la *plus grande* & la *moindre fréquence* que le pouls peut avoir , soit dans l'état de santé , soit dans celui de maladie. On conçoit qu'il seroit possible d'arranger en classes particulières toutes les *fréquences* qui existent entre ces deux points fixes : il faut espérer que M. le premier médecin donnera un jour ses découvertes sur cette importante matière.

» Je fais , dit M. Nihell , combien
 » on va faire de raisonnemens dès
 » qu'on aura vu ce traité , pour don-
 » ner une infinité d'explications diffé-
 » rentes des causes des différentes es-
 » pèces de pouls. . . . On ne peut at-
 » tribuer ces phénomènes qu'aux nerfs ;
 » ils sont les premières puissances mou-
 » vantes du corps , & les différens
 » pouls proviennent d'une influence
 » immédiate des nerfs sur le système
 » vasculaire. »

Chaque partie organique du corps vivant a des nerfs qui ont une *sensibilité* , une espèce ou un degré particulier de *sentiment* : cette *sensibilité* fait la vie des nerfs , elle est la suite

nécessaire de leur constitution, de leur position & de leur modification dans le corps ou dans ses parties, lorsqu'elles ne sont pas entièrement privées des conditions sans lesquelles la vie ne peut ni se montrer ni exister : la *sensibilité* est de différentes espèces, & en général plus ou moins apparente dans les différentes fonctions ; elle se confond plus ou moins avec la *mobilité* ou la *contractilité* : les fonctions dans lesquelles le mouvement ou la *mobilité* se montre évidemment, ont moins de *sensibilité* ou de *sentiment* ; au contraire, il n'y a que peu de mouvement ou de *mobilité* dans les fonctions qui ne s'exercent que par le *sentiment* ou la *sensibilité*.

Hippocrate disoit que toutes les parties d'un animal étoient inanimées : on dit qu'Epicure prétendoit que la mort étoit la cessation de la *sensibilité* ; la vie étoit donc, selon lui, la présence de cette même *sensibilité*. Tous les anciens philosophes & médecins ont pensé à peu près de même ; ils donnoient à chaque organe des *facultés actives*, des goûts particuliers : le

strictum des méthodiques, le mouvement tonique, le mouvement fibrillaire, le stimulus, l'irritation, l'agacement des nerfs, le spasme, la contractilité des modernes, tout cela explique à peu près la même idée; c'est-à-dire l'*activité* des nerfs, l'étendue de cette *activité*, une vertu, une propriété, une disposition particulière que Glisson appeloit *irritabilité*, & qui revient à chaque instant dans tous les ouvrages des praticiens, sur-tout des *Solidistes*, Wepser, Baglivi, Hecquet, &c.

Les mouvemens du pouls dépendent sans doute de la *sensibilité* des nerfs du cœur & des artères : le pouls doit être mis dans la classe des fonctions dans lesquelles le mouvement est évident, & le sentiment moins évident. Chaque organe étant *sensible* à sa manière, & ne pouvant exercer ses fonctions, sur-tout d'une manière un peu forcée, sans faire quelque impression sur le genre artériel & veineux, ainsi que sur tout le genre nerveux, il est évident que chaque organe doit faire sur le pouls une im-

pression particulière : cette impression fera presque insensible , comme dans l'état naturel , lorsque l'organe ne sera pas plus agité qu'à l'ordinaire ; elle fera au contraire très-évidente , comme dans l'état d'un effort critique , lorsque l'organe sera gêné dans ses fonctions , & qu'il fera un effort extraordinaire.

C'est tout ce que nous dirons ici sur cette matière , sans entrer dans beaucoup de questions plus curieuses qu'utiles , qu'on peut proposer au sujet des causes , des différentes modifications critiques & non critiques du pouls : toutes ces questions sont du ressort de la théorie , & cet ouvrage est , comme nous l'avons dit au commencement , uniquement fondé sur la pratique : c'est une histoire , ou un enchaînement de faits observés , dont les causes ne doivent être cherchées que lorsque ces faits seront généralement connus ; il sera sur-tout nécessaire de renoncer à des théories qui rendroient ces faits douteux , & qui s'opposeroient par-là aux progrès de l'observation.

F I N.

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

RECHERCHES

S U R

LES CRISES.



RECHERCHES

S U R

LES CRISES.

§. 1. **G**ALIEN nous apprend que le mot *Crise* est un terme du barreau , que les médecins ont adopté , & qu'il signifie , à proprement parler , un *jugement*. Hippocrate , qui a souvent employé cette expression , lui donne différentes significations. Toute sorte d'excrétions est , selon lui , une *crise* ; il n'en excepte pas même l'accouchement , ni la sortie d'un os d'une plaie. Il appelle *crise* tout changement qui arrive à une maladie. Il dit aussi qu'il y a *crise* dans une maladie , lorsqu'elle augmente ou di-

minue considérablement , lorsqu'elle dégénère en une autre maladie , ou bien qu'elle cesse entièrement. Galien prétend , à peu près dans le même sens, que la *crise* est un changement subit de la maladie en mieux ou en pis ; c'est ce qui a fait que bien des auteurs ont regardé la *crise* comme une sorte de combat entre la nature & la maladie ; combat dans lequel la nature peut vaincre ou succomber : ils ont même avancé que la mort peut à certains égards être regardée comme la *crise* d'une maladie.

II. La doctrine des *crises* étoit une des parties les plus importantes de la médecine des anciens : il y en avoit à la vérité quelques - uns qui la rejetoient , comme vaine & inutile ; mais la plupart ont suivi Hippocrate & Galien , dont nous allons exposer le système , avant de parler du sentiment des médecins qui leur étoient opposés , & de rapporter les différentes opinions des modernes sur cette partie de la médecine pratique.

III. La *crise* , dit Galien , & d'après lui toute son école , est précé-

idée d'un dérangement fingulier des fonctions ; la respiration devient difficile , les yeux deviennent étincellans ; le malade tombe dans le délire , il croit voir des objets lumineux ; il pleure , il se plaint de douleurs au derrière du cou , & d'une impression fâcheuse à l'orifice de l'estomac ; sa lèvre inférieure tremble , tout son corps est vivement secoué : les hypocondres rentrent quelquefois , & les malades se plaignent d'un feu qui les brule dans l'intérieur du corps ; ils sont altérés ; il y en a qui dorment ou qui s'affoupissent ; & à la suite de tous ces changemens, se montrent une sueur ou un saignement du nez , un vomissement , un dévoiement ou des tumeurs. Les efforts & les excrétiens sont proprement la *crise* ; elle n'est , à parler exactement , qu'un redoublement ou un accès extraordinaire , qui termine la maladie d'une façon ou d'autre.

IV. La *crise* se fait ou elle finit par un transport de matière d'une partie à l'autre , ou par une excréation ; ce qui établit deux différentes espèces

de *crises*. Les *crises* diffèrent encore en tant qu'elles sont bonnes ou mauvaises, parfaites ou imparfaites, sûres ou dangereuses.

V. Les bonnes *crises* sont celles qui font au moins espérer que le malade se rétablira; & les mauvaises, celles qui augmentent le danger. Les *crises* parfaites sont celles qui enlèvent, qui évacuent ou qui transportent toute la matière morbifique; & les imparfaites, celles qui ne l'enlèvent qu'en partie. Enfin la *crise sûre* ou *assurée* est celle qui se fait sans danger; & la dangereuse est celle dans laquelle le malade risque beaucoup de succomber dans l'effort de la *crise* même. On pourroit encore ajouter à toutes ces espèces de *crises*, l'*insensible*, appelée *solution* par quelques auteurs, & qui est celle dans laquelle la matière morbifique se dissipe peu à peu.

VI. Chaque espèce de *crise* a des signes particuliers, & qui sont différens, suivant que la *crise* doit se faire par les voies de la sueur, par celles des urines, par les selles, par les

les crachats, ou par hémorragie ; c'est à la faveur de ces signes que le médecin peut juger du lieu que la nature a choisi pour la *crise*.

VII. Les anciens ne se sont pas contentés d'avancer & de soutenir, qu'il y a une *crise* dans la plupart des maladies aiguës, & de donner des règles pour déterminer l'organe ou la partie spéciale dans laquelle ou par laquelle la *crise* doit se faire ; ils ont cru encore pouvoir fixer le temps de la *crise* : c'est ce qui a donné lieu à leur doctrine sur les jours critiques, que nous allons exposer, en nous attachant seulement à ce qu'il y avoit de plus communément adopté parmi la plupart des anciens eux-mêmes ; car il y en avoit qui osoient douter de la vertu des règles les plus reçues. Ce sont ces règles qui furent autrefois les plus reçues, que nous allons rapporter. Les voici :

VIII. Toutes les maladies aiguës se terminent en quarante jours, & souvent plutôt ; il y en a beaucoup qui finissent vers le trentième, & plus encore au vingt, au quatorze ou au

sept. C'est donc dans l'espace de sept , de quatorze , de vingt ou de quarante jours , &c. qu'arrivent toutes les révolutions des maladies aiguës , qui sont celles qui ont une marche marquée par des *crises* & des jours critiques ; ou du moins dans lesquelles ce caractère est plus sensible , plus observable.

IX. Les jours d'une maladie dans lesquels les *crises* se font , sont appelés *critiques* , & tous les autres se nomment non *critiques*. Ceux-ci peuvent pourtant devenir critiques quelquefois , comme Galien en convient lui-même ; mais cet événement est contraire aux règles que la nature suit ordinairement. De ces jours critiques il y en a qui jugent parfaitement & favorablement , & qui sont nommés *principaux* ou *radicaux* par les Arabes , ou bien simplement *critiques* ; tels sont le septième , le quatorzième , le vingtième. Il en est d'autres qui ont été regardés comme tenant le second rang parmi les jours heureux ; ce sont le neuvième , le onzième & le dix-septième. Le troisième , le qua-

trième & le cinquième jugent moins parfaitement : le sixième juge fort souvent , mais il juge mal & imparfaitement ; c'est pourquoi il a été regardé comme un tyran ; au lieu que le septième , qui juge *pleinement* & favorablement , a été comparé à un bon roi. Le huitième & le dixième jugent mal aussi , mais ils jugent rarement. Enfin le douzième , le seizième & le dix-huitième ne jugent presque jamais..... Au reste , tout lecteur entendra parfaitement le sens de ce mot *juger* , que nous venons d'employer , & qui est technique , s'il veut bien se rappeler la signification propre du mot *crise* , que nous avons expliquée au commencement de cet article.

X. On voit par ce précis, quels sont les bons & les mauvais jours dans une maladie aiguë ; les éminemment bons sont le septième , le quatorzième & le vingtième. Galien dit avoir remarqué dans un seul été , plus de quatre cents maladies parfaitement jugées au septième ; & quoiqu'on trouve dans les Epidémies d'Hippo-

crate des exemples de gens morts au septième, ce n'est que par un accident rare & dû à la force de leur tempérament, qui a fait que leur maladie s'est prolongée jusqu'à ce terme, qu'elle ne devoit pas atteindre dans le cours ordinaire. C'est toujours Galien qui parle, & qui veut sauver son septième jour, qu'il a comparé à un bon prince qui pardonne à ses sujets ou qui les retire du danger, comme nous l'avons déjà observé. Le quatorzième est le second dans l'ordre des jours salutaires; il est heureux, & juge très-souvent: il supplée au septième, il a même mérité de lui être préféré par quelques anciens. Quant au vingtième, il est aussi vraiment critique & salutaire; mais il n'est pas en possession paisible de ses droits. Archigène, dont nous parlerons dans la suite de cet article, lui a préféré le vingt-unième.

XI. Tous les jours, excepté les trois dont nous venons de parler, sont plus ou moins dangereux & mauvais; ils jugent quelquefois, comme nous venons de le dire, mais ils

ne valent pas les premiers , en tant que critiques ; ils ne l'ont pas même précisément regardés comme tels : c'est pourquoi on leur a donné des dénominations particulières , & on les a distingués en *indices* , en *intercalaires* & en *vides*.

XII. Les jours *indices* ou *indicateurs* , qui forment le premier ordre après les trois critiques , & qu'on appelle aussi *contemplatifs* , sont ceux qui indiquent ou qui annoncent que la *crise* sera parfaite , & qu'elle se fera dans un des jours *radicaux* : de cet ordre sont le quatrième , le onzième & le dix-septième. Le quatrième , qui est le premier des indices , comme le septième est le premier des critiques , annonce ce septième , qui n'est jamais aussi parfait qu'il doit l'être , s'il n'est indiqué ou annoncé. Ceux qui doivent être jugés au septième , ont une *hypostase blanche dans l'urine* au quatrième , dit Hippocrate dans ses Aphorismes. Ainsi le quatrième est , par sa nature , indice du septième , suivant Galien , pourvu qu'il n'arrive rien d'extraor-

dinaire ; car il peut se faire non-seulement qu'il soit critique lui-même (comme nous l'avons remarqué ci-dessus, & comme il est rapporté dans les Epidémies d'Hippocrate, de Périclès qui guérit par une sueur abondante au quatrième), mais encore qu'il n'indique rien, soit par la nature de la maladie, lorsqu'elle est très-aiguë, soit par les mauvaises manœuvres du médecin, ou par quelque autre cause à laquelle il ne faut pas s'attendre ordinairement. Enfin, le quatrième indique quelquefois que la mort peut arriver avant le septième ; & c'est ce qu'il faut craindre, lorsque les changemens qu'il excite passent les bornes ordinaires. Le onzième est indice du quatorzième ; il est moins régulier, moins exact que le quatrième, & , comme lui, devient quelquefois critique, & même plus souvent : car Galien a observé que tous ses malades furent jugés au onzième dans un certain automne. Le dix-septième est indice du vingtième ; mais il perd apparemment cette prérogative pour la céder au dix-

huitième , si le vingtième cesse d'être critique , ainsi que nous avons dit qu'Archigène l'a prétendu.

XIII. Les jours qu'on nomme *intercalaires* ou *provocateurs* , sont le troisième , le cinquième , le neuvième , le treizième & le dix-neuvième ; ils sont comme les lieutenans des critiques , mais ils ne les valent jamais : s'ils font la *crise* , on doit craindre une rechute ; Hippocrate l'a dit nommément du cinquième , qui fut mortel à quelques malades des épidémies. Le neuvième se trouvant entre le septième & le quatorzième , peut être quelquefois heureux ; Galien le place entre les critiques du second ordre , & cela , parce qu'il répare la *crise* du septième , ou qu'il avance celle du quatorzième. Le treizième & le dix-neuvième sont très-foibles , le dernier plus encore que le premier.

XIV. Les jours *vides* , qu'on nomme ainsi parce qu'ils ne jugent pour l'ordinaire que malheureusement , parce qu'ils n'indiquent rien , & qu'ils ne sauroient suppléer aux critiques ,

font le fixième , le huitième , le dixième , le douzième , le seizième , le dix-huitième , &c. Galien n'épargne pas sa rhétorique contre le fixième ; il fait contre ce jour une déclamation véhémence : d'abord il le compare à un tyran , comme nous l'avons déjà rapporté ; & après lui avoir dit cette injure , il descend de la sublimité du *trope* , pour l'accuser *au propre* de causer des hémorragies mortelles , des jaunisses funestes , des parotides malignes , ce en quoi Actuarius n'a pas manqué de le copier. Le huitième est moins pernicieux que le fixième , mais il n'en approche que trop , ainsi que le dixième. Le douzième est , si on peut s'exprimer ainsi , un jour inutile ; il n'est bon qu'à être compté , non plus que le seizième & le dix-huitième.

XV. Tous les jours , excepté le redoutable fixième , sont , comme on voit , de peu de conséquence , relativement à la figure qu'ils font dans la marche de la nature ; mais ils sont par cela même très-précieux aux médecins , auxquels ils présentent le temps

favorable pour placer leurs remèdes : aussi ces jours-là ont-ils été appelés *médicinaux* ; ce sont pour ainsi dire les jours de l'art , qui n'a presque aucun droit sur tous les autres , puisqu'il ne lui est jamais permis de déranger la nature , qui partage son travail entre les jours critiques & indicateurs , & qui se repose ou prend haleine les jours *vides*.

XVI. Nous n'avons parlé jusqu'ici que des maladies qui ne passent pas le vingtième jour ; mais il y en a qui vont jusqu'au quarantième , jusqu'au soixantième , &c. qui ont aussi dans la partie de leur cours qui s'étend au-delà du vingtième , leurs *crises* & leurs jours critiques : de ce nombre sont le vingt-septième , le trente-quatrième & le quarantième lui-même , &c. On compte ceux-ci de sept en sept , au lieu que depuis le premier jour jusqu'au vingtième , on les compte non-seulement par sept ou par septénaires , mais encore par quatre ou par quaternaires. Le septième , le quatorzième , le vingtième ou le vingt - unième.

me , sont les trois septénaires les plus importans ; le quatrième , le huitième , le douzième , le seizième & le vingtième , sont les quarténaires les plus remarquables , & les seuls auxquels ont faite attention. Quelques anciens ont appelé ces derniers jours *demi-septénaires* ; ils ont aussi divisé les jours , en général , en *pairs* & en *impairs*. Les uns & les autres avoient plus ou moins de vertu , suivant que les maladies étoient sanguines ou bilieuses , les bilieuses ayant leurs mouvemens aux jours impairs , & les sanguines aux jours pairs.

XVII. Il paroît que c'est à ce précis qu'on peut le plus raisonnablement réduire tout ce que les anciens nous ont laissé au sujet de la différence des jours ; il seroit fort inutile de relever les contradictions dans lesquelles ils sont tombés quelquefois , & de les suivre dans toutes les tournures qu'ils ont tâché de donner à leur système. Nous ne nous attacherons ici qu'à parler de quelques-uns de leurs principaux embarras , &

ces considérations pourront devenir intéressantes pour l'histoire des maladies.

XVIII. Les anciens ne sont pas d'accord sur la manière dont on doit fixer le jour, Qu'est-ce qu'un jour en médecine, ou dans une maladie ? Voilà ce que les anciens n'ont pas assez clairement défini. Ils se sont pourtant assez généralement réduits à faire un jour qu'ils appeloient *médical* ou *médicinal*, & qui étoit de vingt-quatre heures, comme le jour naturel. La première heure de ce jour médical étoit la première heure de la maladie, qui, ne commençant pas toujours au commencement d'un jour naturel, pouvoit n'être qu'à son second jour, lorsqu'on comptoit le troisième jour naturel depuis son commencement, &c.

XIX. Mais il ne fut pas aussi aisé de se fixer à l'égard de ce qu'il faut prendre pour le premier jour dans une maladie. En effet, s'il est des cas dans lesquels une maladie s'annonce subitement & évidemment par un frisson bien marqué, il est aussi des

maladies où le malade traîne deux & trois jours , & quelquefois davantage , sans presque s'en appercevoir. On se bernoit dans ces cas à compter les jours de la maladie , du moment auquel les fonctions étoient décisivement lésées ; mais ce moment-là même n'est pas toujours aisé à découvrir. La complication des maladies est encore fort embarrassante pour le compte des jours. Par exemple , une femme grosse fait ses couches ayant actuellement la fièvre ; une autre est faisie de la fièvre trois ou quatre jours après ses couches : où faudra-t-il alors prendre le commencement de la maladie ? Hippocrate s'est contredit sur cette matière , & Galien veut qu'on compte toujours du moment de l'accouchement , ce en quoi il a été suivi par Rhazès , Amatus Lusitanus , &c. Il y en a eu qui prétendoient faire marcher les deux maladies à-la-fois , & les compter chacune à part. D'autres , tels qu'Avicenne , Zacutus Lusitanus , &c. ont distingué l'accouchement contre nature d'avec le naturel , & ils ont pris celui-ci pour un

terme fixe , & pour leur point de partance dans le compte des jours , en regardant l'autre comme un symptôme de la maladie.

XX. Mais tout cela n'éclaircit pas assez la question , parce que les explications particulières ne sont souvent que des ressources que chacun se ménage pour éluder les difficultés. L'histoire des rechutes , & celle des fièvres aiguës entées sur des maladies habituelles ou chroniques , embrouillent encore davantage le compte des jours ; & ce qu'il y a de plus fâcheux pour ce système , c'est qu'une *crise* durant quelquefois trois & quatre jours , on ne fait à quel jour on doit la placer. Il faut l'avouer , toutes ces remarques que les anciens les plus attachés à la doctrine des *crises* avoient faites , & dont ils tâchoient d'éluder la force , rendent leur doctrine obscure , vague , & sujette à des mécomptes qui pourroient être de conséquence , & qui n'ont pas peu contribué à décrier les *crises* & les jours critiques. Il y a plus , c'est que Galien lui-même est forcé de convenir (*ch. vj.*

des jours critiques) qu'on ne sauroit dissimuler, si on est de bonne foi , que la doctrine d'Hippocrate sur les jours critiques ne soit très-souvent sujette à erreur. Si cela est, si on risque de se tromper très-souvent , à quoi bon s'y exposer en admettant des dogmes incertains ? D'ailleurs on trouve des contradictions dans les livres d'Hippocrate , au sujet des jours critiques. (Ces contradictions ont été vivement relevées par Marfilus Cagnatus.) Ce qu'Hippocrate remarque dans ses Epidémies , n'est pas toujours conforme à ses Pronostics & à ses Aphorismes. Galien a senti de quelle conséquence étoient ces contradictions ; il tâche d'éluder l'argument qu'on peut en tirer contre son opinion favorite , en disant que les livres des Epidémies étoient informes , & destinés seulement à l'usage particulier d'Hippocrate. Dulaurens va plus loin , & il veut faire croire qu'Hippocrate n'avoit pas encore acquis , lorsqu'il composoit ses livres des Epidémies, une connoissance complète des jours critiques. Mais à quoi

servent ces subterfuges ? Tout ce qu'on peut supposer de plus raisonnable en faveur d'Hippocrate , s'il est l'auteur de ces ouvrages dans lesquels on trouve des contradictions , c'est que ces contradictions sont dans la nature , & qu'il a dans toutes les occasions peint la nature telle qu'elle s'est présentée à lui ; mais il a toujours eu tort de se presser d'établir des règles générales : ses Epidémies doivent justifier ses Aphorismes , sans quoi ceux-ci manquant de preuves , ils peuvent être regardés comme des assertions sur lesquelles il ne faut pas compter.

XXI. D'ailleurs , Dioclès & Archigène dont nous avons déjà parlé , ne comptoient point les jours comme Hippocrate & Galien ; ils prétendoient que le 21 devoit être mis à la place du 20 , d'où il s'ensuivoit que le 18 devenoit jour indicatif , & que le 25 , le 28 , le 32 & les autres dans cet ordre , étoient critiques. Dioclès & Archigène avoient leurs partisans. Celse , s'il faut compter son suffrage sur cette matière , donne même la

préférence au 21 sur le 20. On en appelloit de part & d'autre à l'expérience & à l'observation ; pourquoi nous déterminerions-nous pour un des partis plutôt que pour l'autre , n'ayant d'autre motif que le témoignage ou l'autorité des parties intéressées elles-mêmes ?

XXII. Nous l'avons déjà dit , les anciens sentoient la force de ces difficultés , ils se les faisoient à eux-mêmes ; & malgré cela , la doctrine des jours critiques leur paroissoit si essentielle , qu'ils n'osoient se résoudre à l'abandonner : ceux qui se donnoient certe sorte de liberté , tels qu'un des Asclépiades , étoient regardés par tous leurs confrères comme très - peu médecins , ou comme téméraires. Cependant Celse loue Asclépiade de cette entreprise , & donne une très-bonne raison du zèle des anciens pour les jours critiques : c'est , dit-il en parlant des premiers médecins qu'il nomme *antiquissimi* , *qu'ils ont été trompés par les dogmes des Pythagoriciens*. Il y a apparence que ces dogmes devinrent à la mo-

de , qu'ils pénétrèrent jusqu'au sanctuaire des sectes des médecins. Ceux-ci furent aussi surpris de découvrir quelques rapports entre les opinions des philosophes & leurs expériences , que charmés de se donner l'air savant : en un mot , ils payèrent le tribut aux systèmes dominans de leur siècle ; ce qui est arrivé tant de fois depuis , & ce que nous concluons sur-tout d'un passage d'Hippocrate , que voici.

XXIII. Il recommande à son fils Thessalus de s'attacher exactement à l'étude de la science des nombres ; *parce que la connoissance des nombres suffit pour lui enseigner , & le circuit ou la marche des fièvres , & leur transmutation , & les crises des maladies , & leur danger ou leur sûreté.* C'est évidemment le pythagoricien qui donne un pareil conseil , & non le médecin. Il n'en faut pas davantage pour prouver qu'avec de pareilles dispositions Hippocrate étoit très-porté à tâcher de plier l'observation à la théorie des nombres. L'esprit de système perce ici manifestement ; on

ne peut le méconnoître dans ce passage , qui découvre admirablement les motifs d'Hippocrate dans toutes les peines qu'il s'est données pour arranger méthodiquement les jours critiques. C'est ainsi que par des traits qui ont échappé à un fameux moderne , on découvre facilement sa manière de philosopher en médecine. Voici un de ces traits , qui paroîtra bien singulier sans doute à quiconque n'aura pas donné dans les illusions de la médecine rationnelle. Après avoir donné pour la cause des fièvres intermittentes la viscosité des humeurs , l'auteur dont nous parlons avance , *qu'il est plus difficile de distinguer la vraie cause des fièvres , que d'en imaginer une au moyen de laquelle on puisse tout expliquer ;* & tout de suite il procède à la création de cette cause , il raisonne , & il propose des vues curatives d'après sa chimère , &c.

XXIV. Quant à Galien , qui auroit dû être moins attaché qu'Hippocrate à la doctrine des nombres qui avoit déjà vieilli de son temps , on peut le regarder comme un commentateur &

comme un copiste d'Hippocrate : d'ailleurs, son opinion sur l'action de la lune, dont nous parlerons plus bas, & plus que tout cela, son imagination vive, son génie incapable de supporter le doute, *dubii impatiens*, ont dû le faire échouer contre le même écueil. Cependant il faut convenir que Galien montre de la sagesse & de la retenue dans l'examen de la question des jours critiques ; car, outre ce que nous avons déjà rapporté de la bonne foi avec laquelle il avouoit que cette doctrine pouvoit souvent induire en erreur, il paroît avoir des égards singuliers pour les lumières & les connoissances d'Archigène & des autres médecins qui n'étoient pas de son avis. Galien fait d'ailleurs un aveu fort remarquable au sujet de ce qu'il a écrit sur la vertu ou l'efficacité des jours : *Ce que j'ai dit sur cette matière, je l'ai dit comme malgré moi, & pour me prêter aux vives instances de quelques-uns de mes amis : ô dieux ! vous savez ce qui en est ; je vous fais les témoins de ma sincérité.*

Vos, ô dii immortales, novistis! vos in testimonium voco. On ne sauroit ce semble soupçonner que Galien ait voulu tromper ses lecteurs & ses dieux sur une pareille matière; & cette espèce de serment indique qu'il n'étoit pas tout-à-fait content de ses idées: eût-il pensé qu'elles devoient passer pour des lois sacrées pendant plusieurs siècles, & qu'en se prêtant aux instances de ses amis intéressés à le voir briller, il deviendrait le tyran de la médecine?

XXV. C'est donc sur la prétendue efficacité intrinsèque des jours & des nombres, qu'étoient fondés les dogmes des jours critiques: c'est de leur force naturelle que les Pythagoriciens tiroient leurs arcanes, & ces arcanes étoient sacrés pour tout ce qui s'appeloit *philosophe*. On ne peut voir sans étonnement toutes leurs prétentions à cet égard, & sur-tout l'amas singulier de conformités ou d'analogies qu'ils avoient recueillies pour prouver cette prétendue force: par exemple, celle du septième jour ou

du nombre septénaire , au sujet duquel , dit Dulaurens , *les Egyptiens , les Chaldéens , les Grecs & les Arabes* , ont laissé beaucoup de choses par écrit. Le nombre septénaire , dit Renaudot , médecin de la Faculté de Paris , est tant estimé des Platoniciens , pour être composé du premier nombre impair , & du premier tout pair ou quarré , qui sont le 3 & le 4 , qu'ils appellent mâle & femelle , & dont ils font un tel cas , qu'ils en fabriquent l'âme du monde ; & c'est par leur moyen que tout subsiste : la conception de l'enfant se fait au septième jour ; la naissance au septième mois. Tant d'autres accidens arrivent aux septénaires : les dents poussent à sept mois ; l'enfant se soutient à deux fois sept ; il délie sa langue à trois fois sept ; il marche fermement à quatre fois sept ; à sept ans les dents de lait sont chassées ; à deux fois sept il est pubère ; à trois fois sept il cesse de croître , mais il devient plus vigoureux jusqu'à sept fois Le nombre sept est donc un nombre plein , appelé des Grecs d'un nom qui veut dire vénérable. Hoffman n'a pas man-

qué de répéter toutes ces belles remarques , dans sa dissertation *de fato physico & medico*.

XXVI. Voilà la première cause de tous les calculs des médecins ; voilà l'idole à laquelle ils sacrifioient leurs propres observations , qu'ils retournoient toujours jusqu'à ce qu'elles fussent conformes à leur opinion maîtresse ou fondamentale ; trop semblables dans cette sorte de fanatisme à la plupart des modernes , dont les uns ont tout rappelé à la matière subtile , les autres à l'attraction , à l'action des esprits animaux , à l'inflammation , aux acrimonies , & à tant d'autres dogmes qui n'ont peut-être d'autre avantage sur la doctrine des nombres , que celui d'être nés plus tard , & d'être par-là plus conformes à notre manière de penser.

XXVII. Cette doctrine des nombres vieillissoit du temps de Galien , nous l'avons déjà dit ; elle s'usoit d'elle-même peu-à-peu ; l'opinion des jours critiques s'affoiblissoit à proportion : la théorie hardie & sublime d'Asclépiade , fort opposée au génie

calculateur ou numérique des anciens, si on peut ainsi parler, auroit infailliblement pris le dessus, si Galien lui-même n'avoit ménagé une ressource aux sectateurs des *crises*. C'est à l'influence de la lune, dont les anciens avoient aussi parlé avant lui, qu'il eut recours pour les expliquer : il porta les choses jusqu'à imaginer un mois *médical* ou *médicinal*, au moyen duquel les révolutions de la lune s'accordant avec celles des *crises*, celles-ci lui paroïssent dépendre des phases de la lune.

XXVIII. Les Arabes ne changèrent presque rien à la doctrine des *crises* & des jours critiques; ils la supposoient irrévocable & connue, & ils eurent occasion de l'appliquer à la petite vérole, à laquelle elle ne va pas mal: ils étoient trop décidés en faveur de Galien, d'Aétius & d'Oribase, pour former quelque doute sur leur système. Hali-Abbas regardoit le 20 & le 21 comme des jours critiques; il semble qu'il voulût concilier Galien & Archigène.

XXIX. L'astrologie étant deve-

nue fort à la mode dans le temps du renouvellement des sciences , elle se glissa bientôt dans la théorie médicale : il y eut quelques médecins qui osèrent traiter le mois médical de Galien de *monstrueux* & d'*imaginaire*. Mais le commun des praticiens ne renonça pas pour cela à l'influence de la lune sur les *crises* & les jours critiques ; on ne manquoit jamais de consulter les astres avant d'aller voir un malade. J'ai connu un médecin mathématicien qui , ayant été mandé pour un malade qui avoit la salivation à la suite des frictions mercurielles , ne voulut partir qu'après avoir calculé si la chose étoit possible, vu la dose de minéral employé. Ce mathématicien eût été sûrement astrologue il y a deux siècles.

XXX. La lune , disoient les astrologues , a autant d'influence sur les maladies , que sur la plupart des changemens qui arrivent dans notre globe ; c'est d'elle que dépendent les variations des maladies , & la vertu ou l'action des jours critiques. Un calcul bien simple le prouve : si quel-
qu'un

Si quelqu'un tombe malade le jour de la nouvelle lune, il se trouvera qu'au 7 la lune sera au premier quartier, qu'on aura pleine lune au 14, & qu'au troisième septénaire elle sera dans son dernier quartier. D'où il paroît qu'il y a un rapport évident entre les jours critiques, le 7, le 14 & le 21, & les phases de la lune, sans compter ses rapports avec les jours *indices*. Aussi toutes les maladies qui se trouveront suivre exactement les changemens de la lune, & commencer avec la nouvelle lune, auront-elles des *crises* complètes & parfaites.

XXXI. Mais comme il y a beaucoup de maladies qui ne commencent pas à la nouvelle lune, les révolutions de chaque quartier ne sauroient avoir lieu dans ces cas ; cependant il y aura toujours dans les mouvemens de la lune des révolutions notables, qui répondront au 7, au 14, au 21, au 4, au 11 & au 17, ainsi que peut le découvrir tout lecteur assez patient & assez curieux de calculs.

XXXII. Parmi les médecins qui

ont déduit la marche des *crises* de cette cause, il y en avoit qui, ne trouvant pas bien leur compte avec la lune seule, avoient recours à tous les astres, aux signes du zodiaque & aux planètes, qui présidoient chacune à des maladies particulières. Le dirai-je ? cette action de la lune, à laquelle Vanhelmont même n'a osé se dispenser de soumettre son grand archée, & en général les influences des astres sur les corps sublunaires, pourroient peut-être être expliquées assez physiquement, ainsi que Richard Méad a commencé de le faire parmi les modernes; ou au moins être reçues comme phénomènes existans dans la nature, quoique non compris. Ce n'est pas qu'il faille ajouter foi aux ridicules & puérils calculs des anciens; mais on ne peut, lorsqu'on examine les choses de bien près, s'empêcher de se rendre à certains faits généraux, qui méritent au moins qu'on les examine & qu'on doute. On trouve tous les jours tant de gens de bon sens qui assurent avoir des preuves de l'action de la

lune sur les plantes , & sur des maladies mêmes , telles que la goute & les rhumatismes , qu'on ne sauroit se déterminer , ce me semble , sans témérité à regarder ces sortes d'affertions comme destituées de tout fondement , quelques folles applications que le peuple en fasse. Car de quelle vérité n'abuse-t-on point en physique ?

XXXIII. Il en est comme des effets ou de l'influence de l'imagination des femmes grosses sur leurs enfans ; le peuple les admet ; les philosophes , ceux sur-tout qui ont une antipathie marquée pour toutes les idées populaires , qui ne sont que les restes des opinions de l'antiquité , ces philosophes rejettent l'influence de l'imagination des femmes grosses sur leurs enfans ; mais il paroît malheureusement que c'est parce qu'ils n'en savent point la cause. N'est-ce pas pour la même raison à peu près qu'on rejette l'action ou l'influence de la lune & des autres astres sur nos corps ?

Après tout , pourquoi prendre sans hésiter un ton si décisif contre des choses que les anciens les plus respecta-

bles ont admises , jusqu'à ce qu'on ait démontré , par des faits constatés , qu'ils se sont trompés autant dans leurs observations que dans les applications qu'ils en ont faites ? On a laissé présider la lune au flux & au reflux de la mer ; comment peut-on assurer après cela que la lune occasionnant des révolutions si singulières sur la mer , & plus que probablement sur l'air , ne produise pas quelque effet sur nos humeurs ? Pourquoi notre frêle machine sera-t-elle à l'abri de l'action de cette planète ? N'est-elle ni compressible ni attirable en tout ou en partie ? la sensibilité animale n'est-elle pas même une propriété qui expose plus qu'aucune autre , cette machine dont nous parlons , à un agent qui cause tant de révolutions dans l'atmosphère ?

XXXIV. Quoi qu'il en soit , Fracastor qui vivoit au ^{xv}^e siècle , fut un des plus redoutables ennemis du système dominant au sujet de l'action de la lune sur les jours critiques & les *crises* ; il étoit d'autant plus intéressé à la destruction de ce système , qu'il en substituoit un autre fort ingénieux.

Le desir de faire recevoir ses propres idées , a fait faire à plus d'un philosophe des efforts efficaces contre les opinions reçues avant lui. On aura peut-être besoin de l'hypothèse de Fracastor , lorsqu'on viendra à discuter la question des *crises* & des jours critiques , comme elle mérite de l'être ; c'est ce qui nous engage à en donner ici un court extrait.

XXXV. Fracastor part des principes reçus chez tous les Galénistes au sujet des humeurs , la pituite , la bile , & la mélancolie , qui ont , disoient-ils , différens mouvemens , qui occasionnent chacune leurs maladies particulières , leurs fièvres , leurs tumeurs , &c. C'étoit débiter d'une manière bien séduisante pour des gens qui croyoient à ces humeurs. La mélancolie , ajoute-t-il , qui se meut de quatre en quatre jours , fait que tous les quarténaires sont critiques. En effet , il est vraisemblable que toutes les humeurs pèchent plus ou moins dans la plupart des maladies ; ces humeurs peccantes sont celles dont la nature tâche de se défaire ; elle ne

le peut si ces humeurs ne sont préparées, la coction devant toujours précéder une bonne *crise* : or, la coction de la mélancolie ayant besoin de quatre jours pour être parfaite, puisque la coction doit suivre les mouvemens des humeurs, il suit de-là que la *crise* se fera de quatre en quatre jours ; c'est à dire dans le temps du mouvement de la mélancolie, qui étant la plus épaisse & la plus lourde des humeurs, doit pour ainsi dire entraîner toutes les autres lorsqu'elle se meut, & causer une secousse qui fait la *crise*.

XXXVI. Mais l'humeur mélancolique ne se trouve pas toujours en même quantité, & les autres sont plus ou moins abondantes qu'elle. Ces différences font qu'elle se meut plus ou moins évidemment ou plus ou moins vîte, & qu'elle paroît suivre quelquefois le mouvement des autres humeurs ; & c'est de là que dépendent les différentes maladies, & leurs différentes coctions ou *crises* : par exemple, les maladies aiguës étant occasionnées par une matière extrê-

ment chaude autre que la mélancolie, leur mouvement commence dès le premier jour ; au lieu que les humeurs étant lentes & tenaces dans les maladies longues, rien ne force la mélancolie à se mouvoir avant le quatrième jour ; & elle se meut au deuxième dans les maladies médiocres, vu le degré d'activité de la matière qui la détermine. Si donc la mélancolie se meut dès le premier jour, les *crises* seront au quatrième jour, au septième, au dixième, au treizième, suivant le plus ou le moins de division des humeurs ; si la mélancolie ne se meut qu'au deuxième jour, alors les mouvemens critiques se manifesteront au cinquième, au huitième, au onzième, au quatorzième, au dix-septième, au vingtième ; & enfin si la mélancolie ne se meut qu'au troisième jour, alors le sixième, le neuvième, le douzième, le quinzième, le dix-huitième, le vingt-unième, le vingt-quatrième, le vingt-septième & le trentième, seront les jours critiques, qui sont de trois ordres ou de trois espèces, dans l'opinion de Fracastor.

XXXVII. On voit que ce système dérange les calculs des anciens ; c'est-là aussi ce qu'on lui a opposé de plus fort ; & la plupart des médecins qui ont succédé à Fracastor, s'en sont tenus à admettre les jours critiques à la façon de Galien, en donnant cependant pour causes des *crises* & des jours critiques, la diversité des humeurs à cuire, la différence des tempéramens, & même l'action de la lune à laquelle on attribuoit plus ou moins de vertu : ils ont établi une de ces opinions mixtes qui sont intermédiaires entre les systèmes, ou qui sont des espèces de recueils ; ressource ordinaire des compilateurs. Prosper Alpin, qu'on doit mettre dans cette classe, mérite d'être consulté, tant par rapport à ses observations précieuses, que par rapport à ses mouvemens combinés de l'atrabile & de la bile, &c.

XXXVIII. On trouvera tous les auteurs galénistes qui ont travaillé depuis Fracastor, occupés des mêmes questions, & suivant à peu près le même plan, c'est-à-dire ce que leurs prédécesseurs leur avoient appris. Dulaurens,

chancelier de la faculté de Montpellier , & premier médecin de Henri IV , a été un de ceux qui ont donné un traité des plus complets & des mieux faits sur les *crises* : il y a dans ce traité des idées particulières à l'auteur , qui méritent beaucoup d'attention ; & son exactitude a fait que plusieurs médecins qui ont travaillé depuis lui , se sont contentés de le copier : tel est entr'autres , pour le dire ici en passant , le fameux Sennert. Ceux qui ont dit de ce dernier que Rivière , un des plus grands médecins de son siècle , l'avoit copié & abrégé , auroient pu ajouter que le médecin François n'a fait que reprendre au sujet des *crises* , ce que Sennert a pris dans Dulaurens ; & que pour le reste Rivière & Sennert ont puisé dans les mêmes sources , n'ont fait que suivre leurs prédécesseurs dans la plupart des questions ; en cela fort ressemblans à bien des modernes qui se sont copiés les uns les autres , depuis Harvé , Vieussens & Baglivi , jusqu'à nos jours.

XXXIX. Les chimistes ayant fondroyé la Galénisme , & la plupart des

opinions répandues dans les écoles, qui avoient, à dire vrai, besoin d'une pareille secousse, la doctrine des *crises* se ressentit de la fougue des réformateurs. Ce fut en vain qu'Arnaud de Villeneuve, qui se montre toujours fort sage dans la pratique, se déclara pour les jours critiques, en avançant qu'on passoit les bornes de la médecine, si on prétendoit aller plus loin qu'Hippocrate à cet égard. C'est en vain que Paracelse eut recours aux différens sels pour expliquer les *crises*. *Il n'est rien*, disoit Vanhelmont toujours en colère, *de plus impertinent que la comparaison qu'on a faite des crises avec un combat ; un vrai médecin doit nécessairement négliger les crises auxquelles il ne faut point avoir recours, lorsqu'on sait enlever la maladie à propos. A quoi servent tant de pénibles recherches sur les jours critiques ? Le vrai médecin est celui qui sait prévenir ou modérer la malignité des maladies mortelles, & abréger celles qui doivent être longues, en un mot empêcher les crises. J'ai, ajoute-t-il, composé étant jeune cinq livres sur les*

jours critiques, & je les ai fait brûler depuis. Il y avoit déjà long-temps que la doctrine des *crises* avoit été combattue par des clameurs & des bons-mots; on avoit traité la médecine des anciens de *méditation sur la mort*. Ainsi Vanhelmont se servoit pour lors des mêmes traits lancés par des esprits non moins ardens que le sien; & ces répétitions ne paroissent pas devoir faire regretter les livres qu'il a brûlés. Il faut pourtant convenir que les expressions ou la contenance de Vanhelmont ne peuvent que frapper tout lecteur impartial; on est naturellement porté à approuver ou à desirer une médecine héroïque & vigoureuse, qui sache résister efficacement aux maladies & les emporter d'emblée. La doctrine des *crises* & des jours critiques a un air de lenteur qui semble devoir ennuyer les moins impatiens, & donner singulièrement à mordre aux Pyrrhoniens.

XL. Les chimistes plus modernes, & moins ennemis des écoles que Vanhelmont, tels que Sylvius - Deleboë & quelques autres, n'ont pas même

daigné parler des *crises* & des jours critiques, & on les a totalement perdues de vue, ou du moins on n'a fait qu'étendre les railleries de Vanhelmont; il faut avouer que la brillante théorie des chimistes, leurs spécifiques & leurs altérans, ne pouvoient guère conduire qu'à cela: enfin les chimistes ont perdu peut-être trop tôt l'empire de la médecine, qu'ils avoient arraché à force ouverte à ceux qui en étoient en possession, & qui avoient fait dans l'art une de ces grandes révolutions dont les avantages & les désavantages sont si confondus, qu'il est bien difficile de juger quels sont ceux qui l'emportent.

XLI. Baglivi parut, il consulta la nature; il crut la trouver bien peinte dans Hippocrate: *Il est inutile, s'écria-t-il, de se moquer des anciens, & de ce qu'ils ont dit des jours critiques; laissons toutes les injures qu'on leur a dites, venons au fait. La fermentation à laquelle on convient que le mouvement du sang a du rapport, a ses lois, & son temps marqué pour se manifester; pourquoi les dépurations*

du sang n'auroient-elles pas les leurs ? On observera les crises évidemment sur les paysans qui n'ont pas recours aux médecins ; & il ne faut pas s'étonner qu'elles ne se fassent point , lorsqu'on les dérange par la multitude des remèdes. Il faut pourtant avouer qu'il y a des maladies malignes dans lesquelles on ne doit pas s'attendre aux coctions & aux crises : d'ailleurs , le tempérament du malade , le pays qu'il habite , la constitution de l'année , & la différence des saisons , sont cause que les crises ne se font point dans nos pays précisément comme en Grèce, en Asie ; ce que Houllier avoit déjà avancé avant lui.

XLII. La comparaison que Baglivi fait du mouvement des humeurs animales avec la fermentation des liqueurs spiritueuses , mérite une réflexion : cette comparaison est sortie de l'école des chimistes , & il me semble qu'elle prouve qu'il falloit bien que Baglivi fût persuadé de la vérité des *crises* & des jours critiques. En effet , l'attachement que Baglivi avoit pour le *solidisme* , ne permet pas de

douter qu'il n'eût fait des efforts pour l'appliquer à la marche des *crises*. Il nous a fait part, ailleurs, de ses essais à cet égard ; mais ici il se sert du système des *humoristes*, soit qu'il voulût les persuader par leur propre système, soit qu'il préférât de bonne grace la vérité de l'observation à ses explications. Il seroit à souhaiter que tous les médecins imitassent cette candeur ; les exemples de ceux qui ne mettent au jour que les observations qui quadrent bien avec leur système particulier, & qui oublient ou qui n'apperçoivent peut-être pas celles qui pourroient le déranger, ne sont que trop communs. Chacun a sa manière de voir les objets, chacun en juge à sa façon ; c'est pourquoi la diversité même des systèmes peut avoir ses usages en médecine.

XLIII. Les médecins plus modernes que Baglivi, ceux de l'école de Montpellier qui ont succédé à Rivière, tels que Barbeyrac qui est un des premiers législateurs parmi les modernes, & qu'un de ses compatriotes, célèbre professeur du dernier siècle,

un des Chatelains, regarde (dans des manuscrits qui n'ont point vu le jour) comme le premier auteur de tout ce que Sydenham a publié de plus précieux, Barbeyrac & ses autres confrères, qui ont pratiqué & enseigné la médecine avec beaucoup plus de netteté, de simplicité & de précision que les chimistes & les Galénistes, ont négligé les *crises*, & n'en ont presque point parlé; ils ne les ont ni adoptées comme les anciens, ni vilipendées comme les chimistes, auxquels ils n'ont rien reproché à cet égard; en un mot, ces questions sont devenues pour eux comme inutiles, comme non avenues, & comme tenant aux hypothèses des vieilles écoles. La même chose est arrivée à peu près aux médecins de l'école de Paris (à moins qu'on ne doive en excepter Hecquet qui a tant varié). Ils ont été long-temps à se concilier sur les systèmes; & il y en a eu beaucoup qui ont paru rester attachés à la méthode de Houllier, Duret, Baillou. Ces grands hommes auront assuré à l'école de Paris la prééminence sur toutes les

autres de l'Europe, principalement si la doctrine des *crises* vient à reprendre le dessus, puisqu'ils ont été les restaurateurs des opinions anciennes sur cette matière, & qu'ils ont fondé un système de pratique qui a duré, malgré les chimistes, jusqu'aux temps des Chirac & des Silva.

XLIV. Il y eut dans le dernier siècle, qui est celui dans lequel vivoient les médecins de Montpellier dont je viens de parler, bien de grands hommes dont Hofmann cite quelques-uns dans sa *dissertation sur les crises*, qui crurent qu'il étoit inutile de s'attacher à la doctrine des *crises* dans nos climats, parce qu'elles ne pouvoient pas se faire comme dans les pays qu'habitoient les anciens médecins. Ils ne les taxoient point de superstition ni d'ignorance, ainsi que les chimistes; ils tâchoient de concilier tous les partis, en donnant quelque chose à chacun d'eux. Ces médecins ne doivent donc pas être regardés comme des ennemis des *crises*, & ils diffèrent aussi de ceux de Montpellier dont il a été question ci-dessus, & qui gar-

doient un profond silence au sujet des *crises*.

XLV. On peut placer Sydenham au nombre de ces médecins, c'est-à-dire de ceux que j'appelle de *Montpellier*. Tout le monde connoît la retenue & la modération de Sydenham, aussi bien que le penchant qu'il avoit pour l'expectation, sur-tout dans les commencemens des épidémies. Je ne parlerai ici que d'une de ses prétentions, que je trouve dans son *traitement de la pleurésie* : cette prétention mérite quelque considération ; elle est conçue en ces termes : *Mediante venæ sectione morbifica materia penes meum est arbitrium , & orificium a phlebotomo incisum trachæ vices subire cogitur ;* » je peux à mon gré tirer par » la saignée toute la matière morbifique qui auroit dû être emportée » par les crachats. » Ce n'est point ici le lieu d'examiner si cette proposition est bien ou mal fondée ; il suffit de remarquer qu'elle paroît directement opposée à la méthode des anciens, ou à leur attention à ne pas troubler la nature. C'est une assertion

hardie, qui appuie singulièrement la vivacité & l'activité des chimistes, & de tous les ennemis des *crises* & des jours critiques : car enfin quelqu'un qui se flatte de maîtriser la nature comme Sydenham, & de lui dérober la matière des excréments, peut-il être regardé comme son ministre, dans le sens que les anciens donnoient à cette dénomination ?

XLVI. Joignez à cette réflexion les louanges que Harris donne à Sydenham, pour avoir osé purger dans tous les temps de la fièvre, sans compter la manière dont celui-ci s'efforçoit de diminuer la force de la fièvre par l'usage des rafraîchissans dans la petite vérole, & vous serez obligé de convenir que la pratique de Sydenham pourroit bien n'avoir pas été conforme au ton de douceur qu'il avoit su prendre, ni à la définition qu'il donnoit lui-même de la maladie, qu'il regardoit comme un effort utile & nécessaire de la nature. C'est où j'en voulois venir, & je conclus de-là qu'il ne faut pas toujours juger de la pratique journalière d'un médecin

par ce qu'il se vante lui-même de faire ; tel qui se donne pour un athlète prêt à combattre de front une maladie, est souvent très-timide dans le traitement : d'autre côté, il en est qui vantent leur prudence, leur attention à ne pas déranger la nature, & qui sont souvent ses ennemis les plus décidés. Seroit-ce que dans la médecine comme ailleurs, les hommes ont de la peine à se guider par leurs propres principes ? J'insisterois moins sur cette matière, si je n'avois connu des médecins qui se trompent, pour ainsi dire, eux-mêmes, & qui pourroient induire à erreur les gens qui voudroient les croire sur ce qu'ils disent de leur méthode. C'est en les voyant agir vis-à-vis des malades, qu'on apprend à les bien connoître : c'est alors que le masque tombe.

XLVII. Stahl & toute son école ont eu un penchant très-décidé pour les *crises* & pour les jours critiques ; leur autocratie les conduisoit à imiter la lenteur & la méthode des anciens, plutôt que la vivacité des chimistes ; l'expectation devint un mot pour ainsi

dire sacré dans cette secte , d'autant plus qu'il lui attira , comme on fait , de piquantes railleries de la part d'un Harvée , fameux satirique en médecine. Nenter , Stahl en déclaré , a donné l'histoire & les divisions des jours critiques à la façon des anciens. En un mot, il est à présumer, par tout ce qu'on trouve à ce sujet dans les ouvrages de Stahl & dans ceux de ses disciples , qu'ils auroient très-volontiers suivi & attendu les *crises* & les jours critiques , s'ils n'avoient été arrêtés par la difficulté qu'il y avoit de livrer l'ordre , la marche & les changemens des redoublemens à l'ame , à laquelle ils n'avoient déjà donné que trop d'occupation. Comment oser dire en effet que l'ame choisit les septénaires pour redoubler ses forces contre la matière morbifique , & qu'elle se détermine de propos délibéré à annoncer ces septénaires par des révolutions qu'elle excite aux quarténaires ? A dire vrai , ces prétentions auroient pu ne pas réussir ; il valut mieux biaiser un peu sur ces matières , & rester dans une sorte d'indé-

cision. Nichols a pourtant franchi le pas.

XLVIII. Mais, disons-le puisque l'occasion s'en présente, il seroit à souhaiter pour la mémoire de Stahl, qu'il se fût moins avancé au sujet de l'ame, ou qu'il eût trouvé des disciples moins dociles à cet égard ; c'est-là, il faut l'avouer, une tache dont le Stahlianisme se lavera difficilement. On pourroit peut-être le prendre sur le pied d'une sorte de retranchement que Stahl s'étoit ménagé pour fuir les hypothèses, les explications physiques, & les calculs : mais cette ressource sera toujours regardée comme le rêve de Stahl ; rêve d'un des plus grands génies qu'ait eus la médecine, il est vrai, mais d'autant plus à craindre, qu'il peut jeter les esprits médiocres dans un labyrinthe de recherches & d'idées purement métaphysiques. L'école de Montpellier auroit été infailliblement entraînée dans cet écueil, sans la prudence des vrais médecins qui la composoient ; & sans la sagesse de celui-là même (M. de Lamure) qui y soutint le

premier le Stahlianisme publicement, & qui apprend aujourd'hui à ses disciples à s'arrêter au point qu'il faut.

XLIX. Hofmann avance dans la dissertation dont j'ai parlé ci-dessus, & que M. James a traduite comme tant d'autres du même auteur, qu'il se fait des *crises* dans les maladies chroniques, telles que l'épilepsie, les douleurs & les fièvres intermittentes, ainsi que dans les maladies aiguës. Il répète en un mot ce que bien des auteurs ont dit avant lui; il a recours pour ce qui concerne les révolutions septénaires, à la volonté du Créateur, ce que quelques-uns de ses prédécesseurs n'avoient pas manqué de faire: il ajoute qu'il est impossible que les parties nerveuses ne soient irritées par la matière morbifique, & par les stases des humeurs, & qu'il arrive par-là de certains mouvemens en de certains temps, *certi motus, certis temporibus*; & il appelle cela, pour le dire en passant, *reddere rationem crisisum*, expliquer la manière dont se font les *crises*. Il donne à son ordinaire un coup de dent à Stahl sur

le principe interne , directeur de la vie ; il cite Baglivi ; il parle des *crises* dans la petite vérole & la rougeole. Il avoue qu'il y a des fièvres malignes , dans lesquelles on ne sauroit remarquer l'ordre des jours. Il dit enfin qu'il ne faut pas déranger les *crises* , dans lesquelles il a observé à peu près la marche que les anciens leur ont fixée.

L. En un mot, Hofmann se décide formellement en faveur des *crises* ; cependant il semble laisser son lecteur dans une incertitude d'autant plus grande , que, lorsqu'il parle du traitement des maladies , telles que l'angine , la fièvre synoque , &c. il n'observe pas les jours critiques , ou du moins il ne s'explique pas là-dessus. On ne fait donc pas bien clairement s'il faut mettre Hofmann au nombre des partisans des *crises* , c'est-à-dire de ceux qui les attendent dans les maladies , ou avec les praticiens qui les négligent , *scientes & volentes* , pour me servir d'une expression de Sydenham , & qui se dirigent dans le traitement des maladies , suivant l'exigence

des symptômes. La plupart des anciens attendoient les *crises* ; les chimistes n'en vouloient point entendre parler , non plus qu'Asclépiade qui asfuroit que *non certo aut legitimo tempore morbi solvuntur* , ni d'autres qui ont traité les idées des anciens de pures niaiseries , *nugæ* , comme disoit Sinapius. Voilà deux partis bien opposés. Il en est un troisième qui tâche de les concilier, Hofmann est de ce dernier. Les médecins qui ne parlent des *crises* ni en bien , ni en mal , font un quatrième parti , peut-être plus sage que tous les autres.

LI. Boethaave , que nous plaçons ici à côté de Stahl & d'Hofmann , a dit dans ses *Instituts* (§. 931) , qu'il arrive ordinairement dans les maladies aiguës humorales & en de certains temps , un changement subit de la maladie , suivi de la santé ou de la mort ; changement qu'on nomme crise. Il dit (§. 939.) que la crise salutaire , parfaite évacuante , séparant le sain du malade , *separatio morbi a sano* , est celle qui est entr'autres conditions , précédée de la coction ; il appelle coction (§ 927).

(§. 927), l'état de la maladie dans lequel la matière crue (c'est-à-dire celle qui est (§. 922) disposée à causer ou à augmenter la maladie), est changée de façon qu'elle soit peu éloignée de l'état de santé, & par conséquent moins nuisible, & appelée alors cuite. Il appelle *coction parfaite* (§. 945), celle par laquelle, *coctio quâ*, la matière crue est parfaitement & très-vîte, perfectissimè & citissimè, rendue semblable à l'humeur naturelle; matière résolue (§. 930), *resoluta*, celle qui est devenue très-semblable à la matière saine, *salubri*; & *résolution*, l'action par laquelle cela arrive, action qui sera la guérison parfaite, qui se fait sans aucune évacuation.

LII. D'où il paroît, 1^o que par les propres paroles de Boerhaave, la *résolution* & la *coction parfaite* sont la même chose, puisqu'elles ne sont l'une & l'autre que l'action par laquelle la matière morbifique est rendue semblable à l'humeur naturelle ou saine, *naturali, salubri*; ce qui est bien, à peu de chose près, l'idée de Sydenham, mais ce qui est fort éloigné de

celle que les anciens ont eue de la cœction : car ils ont dit que les humeurs étoient cuites , *lorsqu'elles sont propres à l'excrétion* ; ils prétendoient que *toute cœction se fait en épaisissant*. Hippocrate a dit en termes exprès , (*Aphor. xvj , section 2 , pronost.*) , *qu'il faut que tout excrément s'épaississe lorsque la maladie approche du jugement* , or ni l'épaississement ni la disposition à l'excrétion ne conviennent à la matière de la résolution lorsqu'elle est résolue , *resoluta* , sur-tout si , comme le veut Boerhaave , elle est alors devenue *très-semblable à la matière saine*.

LIII. 2^o Il suit de ce qu'avance Boerhaave , que la résolution *guérissant parfaitement une maladie sans aucune évacuation* , la cœction parfaite qui lui est analogue pourroit aussi n'être point suivie d'évacuation ; ce qui est encore fort éloigné des dogmes des anciens , & d'Hippocrate lui-même , qui prétend que pour qu'une cœction soit *parfaite* , elle doit être continue & universelle ; *continue* , en ce qu'elle doit toujours char-

ger les urines de sédiment blanc, uni & égal; & *universelle*, en ce qu'elle doit se montrer dans tous les excréments : en un mot, les anciens n'ont jamais jugé de la coction que par la nature des évacuations, & une coction de la matière morbifique sans évacuation, ou sans métastase, auroit été pour eux un être imaginaire; car leur *solution* supposoit des évacuations.

LIV. 3^o Boerhaave même paroît être de cet avis, lorsqu'il avance que la *crise parfaite*, *separatio morborum a sano*, *crisis evacuans*, doit toujours être précédée de la coction; preuve que ce qui est cuit n'est point *simile salubri*, *crisis debet sequi coctionem ut bona esse possit* (§. 941, Haller, comment.); mais cette coction qui doit précéder la *crise*, selon Boerhaave, ne doit pas être *parfaite*, car celle-ci ou la *coction parfaite* est, par la définition qu'il en donne lui-même, celle par laquelle la matière crue est rendue parfaitement semblable à l'humour naturelle; de sorte que la *crise parfaite* n'est pas précédée d'une coc-

tion parfaite : ce qui est aussi fort éloigné des prétentions des anciens , & ce qui , à dire vrai , n'est pas bien clair.

LV. 4^o En supposant avec Boerhaave que la coction *simple* ou *non parfaite* , différente de la coction *parfaite* , (car il faut en faire de deux espèces pour sauver la contradiction) ; en supposant , dis-je , que cette coction est , comme il l'avance (§. 927) , *l'état dans lequel la matière crue est changée de façon qu'elle soit peu éloignée de l'état de santé* , on ne voit guère comment cette coction peut être suivie de la *crise* ; en effet , Boerhaave prétend (§. 932) que la *cause du mouvement critique est la vie restante* , *vita superstes* , *irritée par la matière morbifique douée de différentes qualités* : mais comment la matière cuite , si elle est *peu éloignée de l'état de santé* , peut-elle irriter la vie & causer une révolution subite ? comment est-elle *douée de différentes qualités* , *prædita variis conditionibus* , si elle est *peu éloignée de l'état de santé* ?

LVI. D ailleurs Boerhaave assure

(§. 941) que l'évacuation critique qui arrive à un jour critique, est bonne : que la doctrine d'Hippocrate (§. 942 Haller, comm.) sur les jours indices, le quatre indice du sept, le cinq du neuf, ne trompe pas lorsqu'on livre la nature à elle-même : *hæc non fallunt quamdiu naturæ morbum commit-tis, neque te immisces curationi*; il ajoute (§. 941, Hall.) que la crise qui se fait en Norvège est différente de celle qui se fait en Grèce, & que celle qui se fait dans une femme, diffère de celle qui se fait dans un homme. Il dit (§. 1178), après avoir fait un détail des remèdes correctifs, des acrimonies acide, alkaline, muriatique, huileuse, aromatique, bilieuse, exulte, putride, rance, *acrimonia, aromatica, exusta*, &c. que celui qui entend bien, rectè intellexit, tout ce qu'il vient de dire, & qui a lu avec soin les ouvrages d'Hippocrate & les beaux commentaires de Galien, Galeni in illa erudititas curas, connoîtra certainement, profectò, les remèdes propres à faire digérer, gouverner la coction & la crise des maladies, *ad excitandam, pro-*

movendam , gubernandam , absol-
vendam coctionem & crifim.

LVII. Il fuit de ces paffages & de ceux que nous avons remarqués ci-def-
fus , ainfi que de plufieurs autres que
je paffe fous filence , que Boerhaave
ne rejetoit pas la doctrine des *crifes* ,
mais qu'il n'étoit pas bien décidé fur
ces matières ; ou du moins qu'il eft
difficile de pénétrer le plan qu'il s'é-
toit formé à cet égard. En effet, s'il eft
vrai que l'évacuation critique , qui
arrive à un jour critique , eft bonne ,
il y a donc des jours critiques : mais
quels font-ils ? C'eft ce que Boerhaave
ne décide point affez précifément. S'il
eft vrai que la doctrine des jours in-
dices ne trompe point , tandis qu'on
livre la maladie à la nature , en quoi
cette vérité eft-elle utile à favoir ? &
jufqu'à quel point faut-il livrer la na-
ture à elle-même , & ne pas fe mêler
de la cure , *fe immifcere curationi* ?
Voilà un point d'autant plus embar-
raffant , que Boerhaave lui-même
fuppofe que quelquefois (§. 940) le
médecin *non aufculat naturæ neque
crifim expectat* , ne fe prête pas aux

mouvemens de la nature , & n'attend pas la *crise*. Il est donc des cas où il est permis de s'opposer à la nature , & de ne pas attendre les crises , *expectare crifim* : mais quels sont-ils ? c'est ce que Boerhaave ne dit point , & ce qu'il falloit dire.

LVIII. Outre cela , si un médecin qui entend bien , *rectè intellexit* , les préceptes que Boerhaave donne sur les acrimonies ; si un médecin , dis-je , qui fait manier comme il faut les médicamens opposés aux acrimonies , dont Boerhaave fait autant de spécifiques , connoît certainement , *perfectò* , la façon de faire , de diriger & de gouverner la *crise* & la coction , à quoi bon les attendre de la nature ? comment cette action *permutante* des spécifiques s'accorde-t-elle avec les jours critiques ? pourquoi s'enténir , comme Boerhaave le fait (§. 1210 , Haller) , à la loi d'Hippocrate , *qui vetat purgare in statu cruditatis* , qui défend de purger pendant que les humeurs sont crues , & qui ordonne d'attendre la coction ? pourquoi ne pas la faire , cette coction , avec les

spécifiques ? & s'ils réussissent , ou si on croit qu'ils peuvent réussir , quelle nécessité y a-t-il de s'en tenir à des lois anciennes ? pourquoi ne pas se décider contre elles comme les chimistes ? Enfin Boerhaave a bien dit que la *crise* est différente en Grèce & en Norwège ; mais on ne fait point si cette différence regarde la nature de la *crise* , ou l'organe par lequel elle se fait , ou bien les jours auxquels elle arrive : & cela n'est pas mieux décidé au §. 941 , dans lequel Boerhaave prétend que la *crise* est différente dans les différens climats , *crisis varia est ratione regionis* ; de manière qu'il paroît avoir à peine touché à l'opinion de ceux dont nous parlons ci-dessus , & qui prétendent que les *crises* ne se font point aux mêmes jours en Grèce & dans ce pays-ci.

LIX. En un mot , il me semble qu'il est assez difficile , quelque parti qu'on prenne , de s'appuyer du sentiment de Boerhaave. Il a écrit des généralités ; ses propositions ne paroissent pas assez circonscrites. Il n'a pas bien exactement fixé sa façon de

penser ; tantôt il semble vouloir concilier les modernes & les anciens , le plus souvent il donne la préférence à ces derniers : mais , encore une fois , tout ce qu'il avance n'est ni assez clair, ni assez déterminé, sur-tout pour les commençans. Il est fâcheux que le savant M. Haller n'ait pas jugé qu'il fût convenable de toucher à toutes ces questions essentielles, & les seules peut-être qui soient vraiment intéressantes. Lorsque Boerhaave parle des *crises* , qu'il donne des lois à ce sujet , qu'il propose des choses qu'il appelle (§. 941 &c.) *recepta*, reçues, *axiomata*, des axiomes , M. Haller garde le silence sur ces lois , sur les sources où son maître les a puisées , sur leur vérité & leur authenticité ; il ne cite pas même les ouvrages d'Hippocrate & de Galien dans lesquels Boerhaave a pris presque tout ce qu'il avance de positif. Chacun peut , il est vrai , s'orienter sur ces matières par lui-même ; mais lorsqu'il s'agit de la manière dont Boerhaave assure que ce qu'il dit est reçu , & qu'il en fait des axiomes , chose fort impor-

tante pour l'histoire de la médecine que M. Haller a tant à cœur , n'est-il pas surprenant qu'il ne nous apprenne point dans quel endroit ces axiomes étoient reçus , lorsque Boerhaave composoit son ouvrage (en 1709 & 1710) , & de quel œil les partisans de Silvius Deleboé , qui étoient les dominans à Leyde , regardoient ces axiomes ? S'il s'agit d'un petit muscle , d'une figure anatomique , d'une discussion curieuse , M. Haller ne s'épargne point ; il cite des auteurs avec une abondance qui fait honneur à son érudition , il fait mille pénibles recherches , il instruit son lecteur en le conduisant dans tous les coins de sa bibliothèque ; & lorsqu'il s'agit des matières de pathologie , il n'a rien à dire , rien à citer. Un médecin , par exemple Van Swieten , que les praticiens peuvent à bon droit appeler *l'enfant légitime* ou *le fils aîné de Boerhaave* , auroit fait précisément le contraire.

LX. Si on consulte Boerhaave dans ses Aphorismes , il veut que dans l'angine inflammatoire (*aph.* 809) on ait

recours » à de promptes saignées , &
 » si abondantes , que la débilité , la
 » pâleur & l'affaïssement des vaisseaux
 » s'ensuivent , » *cita, magna, repetita*
missio sanguinis, quousque ut debilitas,
paler, vasorum collapsus ; & tout de
 suite à de forts purgatifs , » *valida*
alvi subductio, per purgantia ore haus-
ta ; » sans oublier les fumigations
 humides , *vapore humido, molli,*
repido, assidue hausto. Boerhaave pré-
 tend que dans la péripleurésie in-
 flammatoire & récente (*aph. 854*) ,
 » il faut recourir à de promptes sai-
 » gnées , » *citam largam missionem*
sanguinis, ut diluentibus spatium con-
cedatur, pour faire place aux dé-
 layans. Il donne les mêmes précep-
 tes pour l'inflammation des intestins,
 pour la pleurésie, &c. ; mais s'il
 faut suivre ces règles , il n'est plus
 question de choisir des jours déter-
 minés , il n'y a pas même lieu d'at-
 tendre la coction & la crise sans les
 déranger. Il est vrai que Boerhaave
 présente les mêmes maladies sous
 d'autres points de vue ; mais on ne
 trouvera jamais une conformité par-

faite entre le traitement qu'il prescrit, & la doctrine des jours critiques reçue chez les anciens ; & il demeure incontestable que, comme nous l'avons dit, le système de Boerhaave est indéterminé, & qu'au reste il a du rapport avec ce que Baglivi, Stahl, Hofmann & bien d'autres pratiquoient avant lui. L'illustre Van Swieten est plus précis & plus décidé que son maître ; il s'explique au sujet des *crises*, à l'occasion d'un ouvrage de M. Nihell, dont je parlerai plus bas, & il le fait d'une manière qui annonce le praticien expérimenté, l'homme qui a vu & vérifié ce qu'il a lu. Il est à souhaiter que ce médecin puisse communiquer un jour les observations nombreuses dont il parle, & dans lesquelles il s'est convaincu de la vérité du fond de la doctrine des anciens. Il n'est pas douteux enfin que les modernes, qui ont joint la pratique aux principes de l'école de Boerhaave, parmi lesquels il faut placer quelques Anglois de réputation, tels que M. Huxham, ne fussent très-portés à ad-

mettre la doctrine des *crises* ; le docteur Martine mérite d'être mis dans cette dernière classe.

LXI. Chirac, un des réformateurs ou des fondateurs de la médecine françoise, qui se donne lui-même pour disciple de Barbeyrac & des autres médecins de Montpellier, quitta cette fameuse école où il avoit déjà formé bien des élèves, & où il avoit soutenu pendant dix-huit ou vingt ans, (en s'en rapportant à un passage d'un de ses ouvrages que je citerai dans un moment), des opinions erronnées qui l'égaroient ; il vint prendre à Paris des connoissances qui y sont aujourd'hui les fondemens de la médecine ordinaire ; de sorte qu'on ne sauroit bien décider si le système de Chirac est né à Montpellier ou à Paris, & s'il n'appartient pas par préférence à la médecine de la capitale, où Chirac trouva plus d'une occasion de s'instruire, & de revenir de ses opinions erronnées de Montpellier : d'ailleurs, la célébrité de son système est due aux médecins de la faculté de Paris. Quoi qu'il en

soit , les idées simples & lumineuses que Chirac nous a transmises , sont devenues des lois sous lesquelles la plupart des médecins François ont plié. On y a pris les maladies dans leurs causes évidentes ; on a combattu les idées des anciens & celles des chimistes ; on a formé une médecine toute nouvelle , à laquelle la nature a pour ainsi dire obéi , & qu'on a bien fait de comparer au Cartésianisme dans la physique.

LXII. La retenue & les préjugés des anciens , qui n'osoient rien remuer dans certains jours , ont été singulièrement combattus par Chirac. Il a employé les purgatifs , les émétiques & les saignées dans tous les temps de la maladie , où les symptômes ont paru l'exiger ; enfin il a bouleversé & détruit la médecine ancienne : il n'en reste aucune trace dans l'esprit de ses disciples , trop généralement connus & trop illustres pour qu'il soit nécessaire de s'arrêter à les nommer. Ils ont peut-être été eux-mêmes plus loin que leur maître , & ils ont rendu la médecine en

apparence si claire, si à portée de tout le monde, que si par hasard on venoit à découvrir qu'elle n'a point acquis entre leurs mains autant de sûreté que de brillant & de simplicité, on ne sauroit s'empêcher de regretter des opinions qui semblent bien établies, & de faire des efforts pour détruire tout ce qu'on pourroit leur opposer.

LXIII. Voici quelques propositions tirées du *Chiracisme*, qui feront mieux juger que je ne pourrois le faire du genre de cette médecine. *Hippocrate & Galien*, dit Chirac, (Trait. des fièvres malig. & aut.), *ne doivent pas avoir plus de privilège qu'Aristote ; ils n'étoient que des empiriques, qui dans une profonde obscurité ne cherchoient qu'à tâtons ; ils ne peuvent être regardés par des esprits éclairés, que comme des maréchaux ferrans qui ont reçu les uns des autres quelques traditions incertaines. . . . Quand même ils n'auroient jamais existé, & que tous leurs successeurs n'auroient jamais écrit, nous pourrions déduire des principes que j'ose me flatter qu'on trouvera dans*

mon ouvrage , tout ce qui a été observé par les anciens & par les modernes. . . . Les chimistes , pleins de présomption , n'ont fait qu'imaginer . . . leur audace n'a produit qu'un exemple contagieux pour plusieurs médecins ; ils m'ont égaré moi-même pendant plus de dix-huit ou vingt ans , par des opinions erronées que j'ai eu bien de la peine à effacer de mon esprit. C'est en suivant les mêmes principes , que M. Fizes s'explique ainsi dans son traité des fièvres (*Tract. de febrib.*) : La fièvre » est une maladie directement oppo- » sée au principe vital : » *Principio vitali directè oppositus . . . Sic , ajoute-t-il , naturam errantem dirigimus , & collabentem sustinemus , non otiosi crifium spectatores :* « C'est ainsi que » nous dirigeons la nature qui s'é- » gare , & que nous la relevons dans » ses chutes , sans attendre négligem- » ment les *crises*. »

LXIV. Je choisis ces propositions comme les plus éloignées de l'*expecta* des Stahliens , & du *quod natura vergit* des anciens : on pourroit peut-être les trouver trop fortes ; mais ce n'est

ni par des injures , ni par des épi-grammes qu'il faut les combattre. Le fait est de savoir si elles sont vraies , si en effet le médecin peut retourner , modifier & diriger les mouvemens du corps vivant ; si on peut s'opposer à des dépôts d'humeurs , emporter des arrêts , replier des courans d'oscillations , & purger , saigner & faire suer , ainsi que Chirac le prétend , dans tous les temps , sans craindre les dérangemens qui faisoient tant de peur aux anciens. Après tout , ce sont là des choses de fait. Le *Chiracisme* n'est fondé que sur un nombre infini d'expériences , qui se renouvellent chaque jour dans tout le royaume : est-on en droit de présumer que cette méthode , si elle étoit pernicieuse , fût suivie journellement par tant de grands praticiens , & suivie de propos délibéré , avec connoissance de cause , par des gens qu'on ne sauroit soupçonner de ne pas savoir tout ce que les anciens ont dit , tout ce que leur sagesse , leur timidité ou leur inexpérience leur avoient si vivement persuadé ? Nous

purgeons *saltem alternis*, au moins de deux en deux jours, dit souvent M. Fizes ; notre méthode n'effarouche que ceux qui ne voient que des livres & non des malades, *qui agrotos non vident* : nous saignons toutes les fois que la vivacité & la roideur du pouls l'exigent, à la fin des maladies comme au commencement. Comment se persuaderoit-on que des gens qui parlent ainsi, se trompent, ou qu'ils veulent tromper les autres ? C'est ce qui s'appelle être décidé, & avoir un système positif, fixe, déterminé.

LXV. Ce n'est pas à dire qu'il ne reste bien des ressources aux défenseurs du système des anciens ; Chirac lui-même, qui le croiroit ? a fait des observations qui paroissent favorables à ce système. Quelques malades (c'est Chirac qui parle) *n'échappoient que par des sueurs critiques qui arrivoient le septième jour, le onzième & le quatorzième,...* Ceux en qui les bubons ou les parotides parurent le quatrième, le cinquième ou le sixième, périrent tous ; il n'échappa que ceux en qui les bubons parurent le septième ou

le neuvième. . . . Il y en avoit qui mourroient avant le quatrième & au septième, au neuvième, au onzième. . . . Les purgatifs n'agissent jamais pour vider absolument, qu'après sept, quatorze ou vingt-un jours, quoiqu'il soit dangereux de ne pas purger les malades avant ce temps-là. . . . La résolution & la séparation des humeurs n'arrivent qu'après le septième, le quatorzième & le vingt-unième; mais on peut toujours purger en attendant. . . . Les fièvres inflammatoires ne se terminent heureusement qu'à certains jours fixes, comme le septième, le quatorzième & vingt-unième. . . . On reviendra au sept, aux délayans; c'est un jour respectable & qui demande une suspension des grands remèdes: le temps de la digestion des humeurs, ou celui de la résolution est de cinq jours, de sept, de onze & de quatorze, ou bien de dix-huit & de vingt-un, & cela plus communément qu'au six, au neuf, au douze, au quinze. . . . Le premier terme critique des inflammations est le septième; & lorsqu'elles ne peuvent y arriver, elles s'arrêtent au deuxième &

au troisième. *Habemus confitentem reum*, diront les sectateurs de l'antiquité ; en faut-il davantage pour faire sentir la certitude , l'invariabilité & la nécessité de la doctrine des anciens ? Le septième, le quatorzième, le vingtunième , sont ordinairement heureux, de l'aveu de Chirac ; le sixième l'est moins que le septième ; le onzième & le quatorzième le suivent de près : n'est ce pas là précisément ce que Galien & Hippocrate ont enseigné ?

LXVI. A quoi se réduisent donc les efforts & les projets des médecins actifs qui prétendent diriger la nature , puisqu'ils sont obligés de recourir au compte des jours ? La ressource qu'ils veulent se ménager par la liberté où ils disent qu'ils sont de manier & d'appliquer la saignée & les purgatifs , ne vaut pas à beaucoup près ce qu'ils imaginent. En effet , la multitude des saignées auxquelles bien des médecins semblent borner tous les secours de l'art , n'est pas bien parlante en faveur de la médecine active : on réitère souvent ce secours ou cet ad-

minicule, il est vrai ; mais les anciens tiroient plus de sang dans une seule saignée , qu'on n'en tire aujourd'hui en fix : on les traite de timides , ils étoient plus entreprenans que les modernes ; car quel peut être l'effet de quelques onces de sang qu'on fait tirer par jour ? La plupart de ces évacuations sont souvent comme non avenues , & heureusement elles ne sont qu'inutiles ; elles n'empêchent pas le cours des maladies.

LXVII. Les médecins qui saignent fréquemment & peu à-la-fois , attendent des *crises* sans le savoir , & voilà à quoi tous leurs efforts se bornent : heureux encore de ne rien déranger ; ce qui arrive dans quelques maladies , comme on veut bien l'accorder : mais il est aussi des maladies dans lesquelles le nombre des saignées n'est point indifférent ; & on nie hautement à leurs partisans , qu'ils viennent à bout de ces maladies aussi aisément qu'on pourroit le penser , en s'en rapportant à ce qu'ils avancent ; il suffit , pour s'en convaincre , d'opposer les modernes

à eux-mêmes ; ils sont partagés. Ceux qui, se laissant emporter à la théorie des prétendues inflammations , ne veulent jamais qu'évacuer le sang , & qui sont sectateurs de Chirac , dont ils mêlent la pratique à la théorie légère & spécieuse de Hecquet ; ces médecins , dis - je , sont directement opposés à d'autres sectateurs du même Chirac , qui sont plus attachés à la purgation qu'à la saignée. C'est - là aujourd'hui un des grands sujets de dispute entre les praticiens ; les uns ont recours à la saignée , plus souvent que Chirac même , & les autres prétendent que les purgations fréquentes sont très-préférables aux saignées : il y a même des gens qui croient que c'est ici une dispute entre les médecins de Paris & ceux de Montpellier ; les premiers, dit-on, saignent souvent & purgent peu , ceux de Montpellier purgent beaucoup & ne saignent presque pas. Quoi qu'il en soit , dira le partisan des anciens ou le pyrrhonien , voilà les *médecins actifs* divisés entre eux sur la manière d'agir , avant d'avoir bien

démontré qu'on doit agir en effet.

LXVIII. D'ailleurs, ajouteront-ils, prenez garde que la plupart des médecins *purgeurs*, qui prétendent guérir & emporter leurs maladies avec les cathartiques, profitent comme les médecins *saigneurs*, de quelques mouvemens légers auxquels la nature veut bien se prêter : quoique occupés au fond à conduire la maladie principale à sa fin, ils attendent les *crises* sans s'en douter, comme les médecins qui font des saignées peu copieuses & réitérées : ils purgent ordinairement avec de la casse & des tamarins ; ils ont recours à des lavemens pour avoir deux ou trois selles, qui ne sont souvent que le produit de la médecine elle-même. Quels purgatifs ! quelle activité que celle de ces drogues ! en un mot il est très-rare qu'elles fassent un effet de purgation bien marqué : on peut les prendre sur le pied de très-légers laxatifs ou de lavages ; & c'est à ce titre qu'heureusement ils ne dérangent pas toujours le cours de la maladie. Ainsi, que ceux qui y ont recours avec beau-

coup de confiance , cessent de nous vanter leur efficacité.

LXIX. Il est vrai qu'il y a quelques médecins qui semblent regarder comme des remèdes de peu de conséquence , les lavages , les apozèmes , les sirops , & toutes les sortes de tisanes légèrement aiguës , qu'on emploie communément , sous prétexte qu'il faut toujours tâcher d'avoir quelque évacuation sans trop irriter. Les médecins vraiment purgeurs , & en cela fidèles sectateurs des anciens , emploient comme eux les remèdes à forte dose ; mais ils ménagent leurs coups , ils attendent le moment favorable pour placer leurs purgatifs , c'est-à-dire qu'ils purgent au commencement d'une maladie , ou lorsque la coction est faite , à peu près comme les anciens eux-mêmes ; & ceux qui les verront pratiquer , auront lieu d'observer que s'ils manquent l'occasion favorable , & sur-tout s'ils purgent violemment lorsque la nature a affecté quelque organe particulier pour évacuer la matière morbifique cuite , ils occasionnent de très-grands

grands ravages ; c'est ce qui fait qu'ils deviennent d'eux-mêmes très-réservés, & que peu s'en faut qu'ils ne comptent les jours ainsi que les anciens.

LXX. Les mêmes sectateurs des anciens diront encore , que quelques prétentions que puissent avoir les médecins modernes *non expectateurs* , quoiqu'ils avancent que leurs principes sont non seulement appuyés de l'expérience , mais encore évidens par eux-mêmes , il seroit aisé de leur faire voir qu'il en est peu qui puissent être regardés autrement que comme des hypothèses ingénieuses , ou plutôt hardies , qui , en réduisant toute la médecine à quelques possibilités & à des raisonnemens vagues , n'en ont fait que des systèmes purement rationnels très-variables ; ouvrant ainsi dans un art sacré , dont l'expérience seule apprend les détours , une carrière qu'on parcourt trop facilement lorsqu'on se livre au désordre de l'imagination.

LXXI. Prenons pour exemple quelques-uns des principes des disciples de Chirac ; *principes* déjà adoptés par

Freind dans ses commentaires sur les épidémies, & qui ont, à dire vrai, quelque chose de spécieux & de séduisant. Veulent-ils prouver qu'il faut saigner dans les maladies aiguës ? voici comment ils raisonnent : La nature, disent-ils, livrée à elle-même, procure des hémorragies du nez & des autres parties : il suit de-là qu'il est essentiel de faire des saignées artificielles pour suppléer aux saignées naturelles ; mais on ne prend pas garde que la nature suit des lois particulières dans ses évacuations ; qu'elle choisit des temps marqués pour agir ; qu'elle affecte de faire ces évacuations par des organes ou des parties déterminées. Comment s'est-on convaincu que l'art peut à son gré changer le lieu, le temps & l'ordre d'une évacuation ? En raisonnant sur ce principe, il n'y auroit qu'à saigner une femme qui est au point d'avoir ses règles, pour suppléer à cette évacuation ; il n'y auroit qu'à saigner une femme qui doit avoir ses vidanges, dans la même vue ; enfin il n'y auroit qu'à saigner un homme qui a des

hémorroïdes. Mais l'expérience & les épreuves trop réitérées que la liberté ou plutôt la licence de raisonner & d'agir ainsi , font naître , prouvent assez combien ces sortes d'affertions sont peu fondées, & combien Bouillet, qui étoit fort attaché aux principes de Chirac , a eu tort de se persuader qu'elles avoient les qualités nécessaires à des axiomes ou à des *postulatum* de mathématique.

LXXII. Il seroit aisé de faire les mêmes remarques sur la plupart des propositions qui en ont imposé à beaucoup de modernes ; mais il suffit de dire en un mot , qu'une hémorragie ou toute autre évacuation critique ou même symptomatique , ménagée par la nature , a des effets bien différens de ceux qu'elle produit lorsqu'elle est due à l'art. Quelques gouttes de sang qui se videront par les narines , par l'une des deux par préférence ; quelques crachats , trois ou quatre croûtes sur les lèvres , très-peu de sédiment dans les urines ; ces évacuations , qui semblent de peu de conséquence , feront beaucoup d'effet , & auront un

succès fort heureux lorsque la nature les aura préparées , comme elle fait le faire : & des livres de sang répandues , des seaux de tisane rendus par les urines , des évacuations réitérées par les selles , que l'art s'efforcera de procurer , ne changeront pas la marche d'une maladie ; ou si elles font quelque changement , ce sera de la masquer ou de l'empirer.

LXXIII. Ne nous égarons pas nous-mêmes dans le labyrinthe des raisonnemens. Je ne fais , comme on voit , qu'ébaucher très-légèrement cette matière , que l'observation seule peut éclaircir & décider , & qu'il est dangereux de prétendre examiner autrement que par la comparaison des faits bien constatés. Je ne puis oublier ce qu'a dit sur une matière à peu près semblable un auteur moderne ; c'est M. de Bordeu père , docteur de Montpellier , & célèbre médecin de Pau en Béarn. Il est fort partisan des remèdes actifs , même dans les maladies chroniques du poumon ; & il paroît avoir abandonné le système de Chirac , quant à la façon d'appliquer

la théorie & le raisonnement physique à la médecine. *Un théoricien* (dit-il dans son excellente Differtation sur les eaux minérales du Béarn), *un théoricien ne prouveroit-il pas, ne démontreroit-il pas au besoin, que des émétiques & des purgatifs doivent nécessairement augmenter les embarras du poulmon dans toutes les péripleumonies, effaroucher l'inflammation, & procurer la gangrène ? Qui pourroit résister aux raisonnemens puisés dans la théorie sur cette matière ? Mais il est sûr que quelque spécieux qu'ils paroissent, ils sont démentis par la pratique.* En un mot, il faut convenir qu'on s'égare presque nécessairement, lorsqu'on se livre sans réserve au raisonnement en médecine. La dispute entre les anciens & les modernes, dont je viens de dire quelque chose, ne peut & ne doit être vidée que par l'observation.

LXXIV. Or si, comme je l'ai remarqué ci-dessus, le *Chiracisme* ou la médecine *active* est le système généralement reçu aujourd'hui, sur-tout en France, il y a aussi des praticiens

respectables des pays étrangers , tels que M. Tronchin , médecin célèbre à Amsterdam , qui sont *expectateurs* , & qui ménagent les *crises* dans les maladies aiguës ; ainsi la doctrine des anciens est pour ainsi dire prête à reparoître en Europe. Attachons-nous uniquement à ce qui regarde la France. Nous devons à l'attention & au goût de M. Lavirotte , médecin de Montpellier & de Paris , la connoissance d'une découverte fort remarquable , publiée en anglois par M. Nihell , au sujet des observations sur les *crises* , faites principalement par le docteur Don Solano , médecin Espagnol. Je ne parlerai pas ici de ces observations , mais seulement d'une dissertation que M. Nihell a faite sur la nature des *crises* , sur l'attention des anciens & la négligence des modernes au sujet des *crises* ; c'est le quatrième chapitre de son ouvrage , qui a paru en françois sous le titre d'*Observations nouvelles & extraordinaires sur la prédiction des crises par le pouls* , année 1748.

LXXV. M. Nihell avance d'abord

qu'on n'a jamais démontré publiquement la fausseté des observations des anciens sur les crises, ni justifié le peu de cas qu'on en fait aujourd'hui, & cela est vrai ; mais il est aisé de répondre à M. Nihell, qu'ils s'agit de démontrer la vérité, & sur-tout l'utilité des observations des anciens, & non point de dire qu'on n'en a pas prouvé la fausseté. Il a lui-même senti la difficulté qu'il y avoit de le faire ; car il commence par prévenir son lecteur qu'il est *éloigné de ses livres* : mais ce ne sont pas les livres qui nous manquent à cet égard, ce sont les faits évidens & bien discutés.

LXXVI. Il se réduit ensuite à avancer, 1^o que *les jours septénaires & demi-septénaires sont particulièrement consacrés aux révolutions critiques, sans exclusion des autres jours* : 2^o que *les crises peuvent être prédites par les signes que les anciens ont donnés pour cela*. La première proposition de M. Nihell est contenue, en termes au moins équivalens, dans ce que nous avons rapporté de Chirac, & dans plusieurs autres ; ainsi elle apprend

seulement que M. Nihell est de cet avis , & on peut la regarder comme la principale question. Quant à ce que M. Nihell ajoute , que *les crises peuvent être prédites par les signes que les anciens ont donnés pour cela* , il l'avance , mais il ne le prouve pas. D'ailleurs il ne suffit pas que les *crises* puissent être prédites ; il faudroit , pour poursuivre les *anti-critiques* dans leurs derniers retranchemens , prouver que les *crises* doivent être attendues.

LXXVII. Il est évident , dit M. Nihell , que *les objections tirées des différentes façons de compter les jours des fièvres aiguës, sont nulles & de nulle valeur , puisque les différences ne sont pas positivement prouvées dans les faits particuliers rapportés en faveur des anciennes observations sur les crises.* M. Nihell ne s'est pas rappelé qu'Hippocrate se contredit , comme je l'ai dit ci-dessus , & qu'on l'a vivement attaqué en faisant voir le peu de rapport qu'avoient ses propres observations dans les épidémies , avec son système des jours critiques , & celui de Galien.

LXXVIII. M. Nihell observe ensuite que de quarante-huit histoires de maladies dont Forestus fait mention, les trois quarts furent accompagnées de *crises* ; cinq arrivèrent au quatrième jour, & des cinq malades trois moururent ; vingt-deux, dont trois malades moururent, furent terminées au septième, & toutes les autres se terminèrent heureusement ; sept au quatorzième, deux au onzième, une au dix-septième, & une au vingt unième ; ce qui est en effet très-favorable au système des anciens, auquel Forestus étoit attaché.

LXXIX. M. Nihell, après avoir fait quelques remarques qui ne sont pas tout-à-fait concluantes contre la méthode des modernes, rappelle un fait arrivé à Galien, qui s'opposa à une saignée ordonnée par ses confrères, prévoyant une hémorragie critique du nez, qui arriva en effet. M. Nihell *a peine à croire qu'il y eût aucun médecin moderne qui eût voulu être à la place de Galien* ; mais on pourroit lui demander s'il auroit lui-même voulu être à la place du malade ; & s'il

voudroit encore, dans ce moment-ci, risquer pareille aventure, sachant la vérité du pronostic de Galien, & de ceux de Solano même. Pitcarn n'auroit pas manqué de faire cette demande, lui qui avançoit sans façon qu'il y auroit peu de médecins qui voulussent risquer leur bien en faveur de leurs opinions particulières.

LXXX. M. Nihell continue ses remarques contre les modernes; elles peuvent se réduire la plupart à des reproches, ou à des raisonnemens, tels que ceux que j'ai observé ci-dessus devoir être évités sur cette matière. Il s'appuie de ce qu'Albertinus a fait insérer dans les Mémoires de l'Académie de Bologne, au sujet de l'action du quinquina, qu'il dit ne pas empêcher qu'il n'arrive des évacuations critiques dans les fièvres d'accès; ce qui ne paroît pas directement opposé au système des modernes sur les *crises*. Car enfin, si les remèdes n'empêchent pas les *crises*, il est inutile de s'élever contre leur usage, sur-tout s'ils sont utiles ou nécessaires d'ailleurs, ne fût-ce que com-

me le quinquina , qu'il faut donner dans decertaines fièvres , pour arrêter ou modérer les accès , à moins qu'on ne veuille exposer les malades à un danger évident , disent bien des praticiens.

LXXXI. Enfin M. Nihell finit en remarquant fort judicieusement , que *toutes les disputes entre les anciens & les modernes , se réduisent à des faits de part & d'autre.* Il avance que l'observation des crises n'est *aucunement opposée à une vigoureuse méthode de pratiquer ;* ce qui ne paroît pas bien conséquent à tout ce qu'il a voulu établir contre l'activité de la médecine des modernes. Il fait encore quelques autres remarques, dans lesquelles je ne le suivrai point. Il feroit à souhaiter que ce médecin eût continué ses recherches, qui ne pouvoient manquer d'être utiles , étant faites avec la précaution qu'il a prise dans l'examen des observations de Solano. Je dois ajouter , par rapport à ce dernier médecin , qu'il est très-décidé en faveur des *crises* & des jours critiques , & qu'il a même fait des remar-

ques importantes à cet égard ; mais l'intérêt qu'il avoit à faire valoir ses signes particuliers , pourroit bien affoiblir son témoignage ; & dans ce cas-là M. Nihell , qui a fait un voyage en Espagne pour consulter Solano , doit être regardé comme son disciple , & non point comme un juge dans toutes ces disputes. Je parlerai plus bas des caractères nécessaires à un juge de ces matières ; ils me paroissent bien différens de ceux d'un simple témoin.

LXXXII. Il y a encore des auteurs plus modernes que M. Nihell , qui semblent annoncer quelque chose de nouveau sur toutes ces importantes questions , & qui font présumer que la médecine françoise pourroit bien changer de face , ou du moins n'être pas aussi uniforme qu'elle l'est , sur le peu de cas qu'on paroît faire de la doctrine des *crises*. L'un de ces auteurs , est celui du *Specimen novi Medicinæ Conspectûs* , 1751. C'est ainsi qu'il s'explique : *Omnis motus febrilis, quia tendit ad superandum morbosum*

obicem , criticus censendus est , vel tendens ad crises : » Tout mouvement fébrile doit être regardé comme critique , ou tendant à procurer des crises , parce qu'il tend à la destruction de l'arrêt qui cause ou qui fait la maladie. » *Crisium typus* , ajoute le même auteur , *dierumque criticorum , quorum ab Hippocrate traditus ordo , non tam facile quàm plerique clamant clinici , venæ sectionibus & medicamentis patitur immutari seu accelerari.* « Il n'est pas aussi aisé que la plupart des médecins le pensent , de changer ou d'accélérer l'ordre des jours critiques établi par Hippocrate. » Ce qui fait assez voir que cet excellent observateur , très-connu , quoiqu'il ne se nomme pas dans son ouvrage , n'est pas éloigné de l'opinion des anciens sur les crises , & qui doit le faire regarder en France comme un des premiers qui aient trouvé à redire à la méthode des modernes.

LXXXIII. M. Quesnay , médecin consultant du roi , considère la nature des crises avec une très-grande sagacité (dans son *Traité des Fiè-*

vres , 1753). Il paroît avoir profondément réfléchi sur cette matière importante ; & tout ce qu'il dit à cet égard , mérite d'être lu avec beaucoup d'attention. Il y a en général trois sortes de jours critiques ; les jours indicatifs , les jours confirmatifs , & les décisifs. Les jours indicatifs sont ceux qui annoncent la *crise* par les premières marques de coction , comme le quatrième , le onzième , le dix-septième , &c. Les jours confirmatifs sont ceux où on observe les signes qui assurent du progrès de la coction ; tels sont les jours de redoublement qui arrivent entre les jours indicatifs & les jours décisifs. Ces derniers sont ceux auxquels la *crise* arrive , comme le septième , le quatorzième & le vingt-unième. Les jours décisifs sont assujettis à une période de sept jours ; & si la maladie dure plusieurs septénaires , il n'y a que le dernier qui soit regardé comme critique. Ce temps de *crise* avance plus ou moins , selon que les redoublemens sont plus ou moins vifs ; & pour que la *crise* soit bien régulière , elle ne doit arriver que les jours im-

pairs ; mais pour ne pas s'y tromper , il faut suivre l'énumération des jours mêmes du septénaire critique , & non pas simplement celle des jours de la maladie : car l'exacerbation du jour critique décifif , qui arrive le quatorzième jour de la maladie , se trouveroit , selon cette dernière énumération , dans un jour pair ; mais selon celle du septénaire critique , elle se trouve dans un jour impair , parce qu'en quatorze jours il y a deux septénaires ; & le dernier , qui est le septénaire critique , ne commence qu'à la fin du premier , c'est-à-dire au huitième jour. Ainsi la dernière exacerbation de ce second septénaire se trouve dans le 7^e jour , & par conséquent dans un jour impair. Ces deux premiers septénaires sont ceux que les anciens nommoient *disjoints* ; ils appeloient les autres *conjoins* , parce que le dernier jour du troisième septénaire , par exemple , étoit en même temps le premier jour du quatrième , & ainsi de suite ; en sorte qu'ils comptoient six septénaires dans l'espace de quarante jours naturels : mais

dans ces quarante jours il y a vingt jours de rémission, & vingt-un jours de redoublement, & par conséquent quarante-un jours de la maladie. C'est en partant de là, que l'auteur établit que le jour de maladie doit être à peu près de vingt-trois heures, ou vingt-deux heures cinquante-une minutes; le quartenaire, de trois jours naturels & huit heures; le septénaire, de six jours & seize heures, &c.

LXXXIV. M. Quesnay observe ici que cette supputation des anciens est défectueuse, en ce qu'ils paroissent avoir eu plus d'égard aux rapports numériques des jours des maladies, qu'à l'ordre périodique des redoublemens, qui cependant règle celui des jours critiques. Par leur division, il se trouve quatre redoublemens dans les deux premiers septénaires, tandis qu'il n'y en a que trois dans les autres. L'auteur donne ici une manière de compter fort ingénieuse, par laquelle on allie l'ordre & le nombre des redoublemens avec les révolutions septénaires, & cela en faisant toujours commencer & fi-

nir chaque septénaire par un jour de redoublement , car les jours de rémission doivent être réputés nuls. Ainsi , par exemple , on laissera le huitième jour comme un jour inter-septénaire , & on fera commencer le second septénaire au neuvième jour & finir au quinzième ; & ce dernier sera le premier jour du troisième septénaire , & ainsi de suite. Par ce moyen il se trouvera six septénaires en quarante jours naturels , & dans chacun quatre redoublemens ; car si le second septénaire étoit le critique , la dernière exacerbation seroit celle du quinzième de la maladie ; ou s'il y a d'autre septénaire , ce quinzième jour sera aussi le premier jour , & le premier redoublement du troisième septénaire : il est vrai cependant que c'est en faire un double emploi. Quoi qu'il en soit , l'auteur a construit suivant cette idée une table fort curieuse , où , en supposant les jours de maladie de vingt-trois heures , on voit les six septénaires compris en quarante jours naturels ; espace qui est le ter-

me des maladies aiguës & des maladies critiques régulières.

LXXXV. Il ne regarde pas les jours critiques comme des jours de combat entre la nature & la maladie, suivant l'idée des anciens; mais il croit que c'est la fièvre elle-même qui, si elle est simple, opère par son mécanisme la guérison de la maladie: si au contraire elle est troublée & dérangée par des accidens étrangers d'une certaine violence, on n'apperçoit rien dans les jours de redoublement qui puisse faire prédire la mort, que le progrès de ces épiphénomènes dangereux, & le défaut des signes de coction. Il examine ensuite les différentes *crises*, en particulier les principaux signes qui les annoncent, & les voies par lesquelles elles se font. Il définit la *crise* en général, le produit de la dernière exacerbation de la fièvre, par laquelle la cause de la maladie est incorporée dans l'humeur purulente, & chassée avec celle-ci hors des voies de la circulation par les excrétoires du corps. . . .

C'est-là le jugement porté par l'auteur du Journal des Savans (*juillet 1753*), sur ce que M. Quesnay avance au sujet des *crises*.

LXXXVI. L'académie de Dijon avoit proposé pour le prix de l'année 1751, d'examiner *si les jours critiques sont les mêmes en nos climats, qu'ils étoient dans ceux où Hippocrate les a observés, & quels égards on doit y avoir dans la pratique*. L'académie a couronné la dissertation de M. Aymen, docteur en médecine. Cette dissertation vient d'être rendue publique. Je ne saurois m'empêcher d'en dire ici quelque chose, & je ne manquerai pas de parler de celle de M. Normand, médecin de Dole, qui avoit été adressée à la même académie, qui a vu le jour par hasard. M. Aymen prétend que *dans nos climats les jours critiques sont les mêmes que dans ceux où Hippocrate les a observés; que tous les jours de la maladie sont décrétoires ou critiques; que ces jours critiques existent réellement, mais qu'ils ne sont pas bornés au nombre septénaire ou*

quarténaire ; qu'ils arrivent aussi les autres jours ; que la combinaison , le rang des jours décroîtaires prouvent la superstition des anciens , & que cette doctrine est fondée sur les observations d'Hippocrate. J'emploie les propres expressions de monsieur Aymen. Telle est son opinion sur la première partie de la question proposée , qui est celle sur laquelle il s'est le plus étendu. Il établit son sentiment , en faisant l'énumération d'une grande quantité d'observations répandues dans les différens auteurs. Il commence par le premier jour , il finit par le vingtième ; & il prouve par des faits , qu'il y a eu des *crises* dans tous ces jours ; le premier , le second , le troisième , le quatrième , le cinquième , &c. jusqu'au vingtième (& non le 21) ; d'où M. Aymen conclut que les *crises* arrivent dans tous les jours d'une maladie indifféremment. Cette conclusion paroît d'abord nécessaire & évidente ; elle peut pourtant donner lieu à quelques considérations particulières , qui me paroissent mériter l'attention de l'auteur.

LXXXVII. 1^o. Les partisans de l'antiquité ne conviendront pas avec M. Aymen qu'Hippocrate ait cru que les *crises* se font dans tous les jours d'une maladie indifféremment. Cette doctrine, dit-il, est la même que celle du célèbre auteur des *Coaques*. Comment cela seroit-il possible, puisque Hippocrate paroît avoir établi dans les aphor. 23 & 24 de la seconde section ; aphor. 36 & 32, sect. 4 ; lib. I des *Epid.* sect. 3 ; *Coac. prænot. præfag. lib.* 3 & ailleurs, qu'il y a des jours qui sont les uns plus remarquables & plus heureux que les autres ? D'ailleurs, tous les commentateurs, les Grecs & les Arabes qui ont travaillé après lui, se sont appuyé de sa décision là-dessus ; il est regardé comme le créateur des quarténaires & des septénaires, ainsi que de toute la doctrine que j'ai exposée ci-dessus ; *Septenorum quartus est index ; alterius septimanæ octavus principium ; est autem & undecimus contemplabilis ; ipse enim quartus est alterius septimanæ ; rursus verò & decimus-septimus contemplabilis , ipse siquidem quartus est & à quarto-decimo,*

septimus verò *ab undecimo*, dit Hippocrate, *Aphor. 14, sect. 2*. Voilà les septénaires, les quarténaires, les indices, les jours vides & les critiques, établis dans un seul Aphorisme.

LXXXVIII. On est donc très-formellement opposé à Hippocrate, lorsqu'on soutient que tous les jours sont indifférens pour les *crises*. Il est bien vrai qu'on peut prouver par les observations répandues dans les différens écrits d'Hippocrate, qu'il est en contradiction avec lui-même, comme je l'ai remarqué au commencement de cet article ; mais Galien, Dulaurens & tous les autres, tâchent de concilier ces contradictions, comme je l'ai aussi observé. Les adversaires d'Hippocrate s'en sont servi pour détruire son opinion. M. Aymen auroit donc pu raisonner ainsi : je prouve par les observations d'Hippocrate même, qu'il se fait des *crises* dans d'autres jours que les jours appelés *critiques* ; je ne suis donc pas du sentiment d'Hippocrate. C'est, encore une fois, le raisonnement qu'ont fait les antago-

nistes de ce médecin grec. D'ailleurs tous les partisans des *crises*, & notamment Galien, *de dieb. decret. cap. ij, lib. I*, ont avoué que les jours *indices* & les jours *vides* pouvoient juger quelquefois. C'est-là encore une observation que j'ai faite plus haut, & que je devois à la bonne foi des anciens. Je n'en connois point qui aient dit formellement que *les crises ne pouvoient se faire que les jours qu'ils ont désignés*, pour me servir de l'expression de M. Aymen, (*pag. 32*), c'est-à-dire les jours vraiment critiques. Il s'agit de savoir s'il n'y a pas des jours qui jugent plus parfaitement, plus heureusement & plus communément que d'autres. *La nature a plutôt choisi le septième qu'un autre nombre* (dit Dulaurens, *trad. de Gelée*), pour ce que Dieu le père & créateur de toutes choses, lui a imposé cette loi : car il a sanctifié le 7^e jour ; il l'a recommandé aux enfans d'Israël, comme le plus célèbre de tous, & s'est voulu reposer en icelui de ses œuvres, après avoir parachevé la création : & partant la nature particulière, comme chambrière

& imitatrice de l'universelle , fait en chaque septième jour des crises parfaites. Les crises se font aussi quelquefois aux jours intercalaires.

LXXXIX. 2^o. M. Aymen dit lui-même , qu'*Hippocrate* observa le premier les crises , ou le changement subit de la maladie qui suit l'évacuation ; (ce qui est fort douteux , pour le dire en passant , comme on peut s'en convaincre dans le commentaire d'Hecquet sur les Aphorismes.) M. Aymen ajoute qu'*Hippocrate* vit que ce changement arrivoit plus souvent certains jours que d'autres , qu'il nomma ces jours critiques ou décrétoires , (pag. 24) , que les crises arrivent plutôt certains jours que d'autres. Il convient , (pag. 28) , que les maladies finissent le plus souvent les jours qui ont été remarqués ; que quelques affections ont leur temps limité : (p. 41) , que dans notre partie du monde les maladies aiguës finissent le plus souvent les jours que les médecins ont notés : (pag. 108) , que plusieurs maladies sont terminées le même jour , c'est-à-dire dans un espace réglé ; que
les

les maladies sont terminées d'une ou d'autre façon , plus souvent certains jours que d'autres. Il y a donc des jours critiques marqués : tous les jours ne sont donc pas critiques indifféremment ; ils n'ont pas la même force , la même vertu ; ou, s'ils sont critiques , ce n'est que par accident , comme disoient les anciens. L'observation des jours n'est donc point une observation inutile & superstitieuse , diroient les amateurs de la vieille médecine.

XC. 3°. Ils pourroient encore dire , en lisant l'ouvrage de M. Aymen , que puisqu'il donne un moyen certain de déterminer le jour critique , *qui est de faire attention aux jours indicatifs , & qu'il soutient , sur la parole de Solano qu'il cite , que tous les jours , quels qu'ils soient pour le quantième , dans lesquels on apperçoit les signes indicatifs d'une crise décisive , doivent être tenus comme le quatrième jour avant la crise à venir : les partisans des anciens pourroient , dis-je , avancer qu'il faut qu'il y ait quelque différence entre le jour indi-*

catif & l'indiqué ou le critique, & plus encore entre ces deux jours & les intermédiaires que Galien auroit appelés *vides*. Or, si plusieurs observations ont démontré que le 4^e jour, par exemple, est souvent indicatif du septième, & le onzième du quatorzième, &c. (ce que les anciens prétendent, ainsi que Solano, que M. Aymen ne peut pas récuser) il est essentiel de se le tenir pour dit dans le traitement des maladies; d'où il suit qu'il y a une différence marquée entre les jours. C'est sur ces différences que sont fondées les règles d'Hippocrate & de Galien. Il est bon de remarquer que M. Aymen est beaucoup plus opposé à ces règles, par exemple, que Chirac, comme on peut le voir dans ce que nous avons rapporté ci-dessus de ce dernier: ainsi Chirac, qui déchire les anciens par ses épigrammes, est plus conforme au fond à leur manière de penser, que M. Aymen, qui ne cesse d'en faire l'éloge.

XCI. 4^o. Quant à la manière dont M. Aymen prétend prouver son

opinion, on ne peut s'empêcher d'être surpris qu'après avoir avancé, (pag. 107) *que les crises sont indiquées quatre jours avant qu'elles arrivent, & que les signes de coction précèdent toujours le jugement* ; il s'efforce d'établir par des faits pris dans les différens auteurs, que le premier jour, le deux & le trois, sont décrétoires : car enfin ou ces jours ne sont pas décrétoires, ou la *crise* n'est pas indiquée quatre jours avant qu'elle arrive, ou bien les signes de coction ne précèdent pas toujours le jugement. D'ailleurs, les observations que M. Aymen rapporte pour prouver que le premier jour est décrétoire, sont-elles bien concluantes ? Hippocrate, dit-il, *a vu des fièvres éphémères* ; ces fièvres sont-elles définitivement jugées dès le premier jour, comme Hoffman le prétend ? M. Aymen ajoute que *dans la constitution de Thasos, certains malades qui paroissent guérir le six, retomboient, & que le premier jour de la rechute étoit distinctif* : n'est-il pas évident que ces maladies étoient jugées au

sept ou au neuf, & non point au premier jour ? La rechute arrivoit, parce que les maladies n'étoient pas jugées ; parce que le fix, auquel elles changeoient, n'est pas un bon jour ; la rechute suppose que la maladie a toujours duré, & qu'elle n'étoit pas terminée. *Un Gascon*, ajoute encore M. Aymen, *eut sur la fin d'une maladie une catalepsie qui l'enleva en vingt-quatre heures* : cette catalepsie arrivée à la fin d'une maladie, étoit la *crise* de cette maladie ; la catalepsie étoit *perturbatio critica*. Tout le monde est convenu que le redoublement qui précède la *crise* est extraordinaire. M. Aymen fait bien de passer sous silence des apoplexies qui enlèvent les malades en peu d'heures ; & il trouvera bien des médecins qui prétendront que les fièvres malignes dont il parle, & qui ont été terminées en vingt-quatre heures, ne fau- roient être regardées comme des maladies d'un jour ; elles se préparoient ou parcouroient leurs temps depuis bien des jours ; elles étoient insensibles, mais elles n'en existoient pas

moins : d'ailleurs , les anciens & les modernes conviennent , ainsi que Baglivi l'a dit expressement , qu'il y a des fièvres malignes qui ne suivent pas les règles ordinaires.

XCII. 5°. Tout lecteur peut aisément appliquer ces réflexions à ce que M. Aymen dit du deuxième jour , du troisième , & de bien d'autres ; & il n'est pas difficile d'appercevoir qu'il a eu plus de peine à trouver des exemples de *crises* arrivées aux jours vides , qu'aux jours vraiment critiques. Ainsi , quoique M. Aymen présente le sept , le quatorze , le vingt & le neuf , avec les autres jours , & qu'il les fasse , pour ainsi dire , passer dans la foule , ils méritent pourtant d'être distingués par la grande quantité des *crises* observées dans ces jours-là précisément. Je n'en apporterai ici d'autre preuve que celle qu'on peut tirer des observations de Forestus , que M. Aymen rapporte d'après M. Nihell , mais dont il ne fait pas le même usage que le médecin Anglois. *De quarante-huit malades* , dit-il , pag. 113 , *de fièvre putride , ardente , maligne* ,

dont Forestus rapporte les observations dans son second livre , dix-neuf ont été jugés heureusement par des flux critiques. M. Aymen auroit pu achever la remarque de M. Nihell , & ajouter que de ces quarante-huit maladies , cinq furent jugés au quatre , vingt-deux au sept , sept au quatorze , deux au onze , un au dix-sept , & un au vingt-un ; & cette observation auroit démontré la différence des jours : car , si de quarante-huit maladies les trois quarts finissent aux jours critiques , ces jours-là ne sauroient être confondus avec les autres ; & si parmi ces jours critiques il y en a qui de trente maladies en jugent vingt-deux , d'autres sept , comme le sept & le quatorze l'ont fait dans les observations dont il s'agit , il n'est pas douteux que ce sept & ce quatorze ne méritent une sorte de préférence sur tous les autres jours. En voilà assez , comme semble , pour justifier le calcul des anciens. Et au reste , je suis fort éloigné de penser que tout ce que je viens de rapporter doive diminuer en rien

la gloire de M. Aymen. Sa Dissertation est des plus savantes , & les connoisseurs la trouvent très - sagement ordonnée. Le public me paroît souscrire en tout à la décision de l'Académie de Dijon. Il est aisé d'appercevoir que M. Aymen est assez fort pour résister à une sorte de critique , dictée par l'estime la moins équivoque ; ou plutôt à l'invitation qu'on lui fait de continuer ses travaux sur cette importante matière ; & sur-tout de joindre ses observations particulières aux lumières que son érudition lui fournira. Les amateurs de l'art doivent être bien aises qu'il se trouve parmi nous des gens propres à le cultiver sérieusement ; M. Aymen paroît être du nombre de ces derniers.

XCIII. J'ai dit que je ne manquerois pas de parler de la Dissertation de M. Normand , médecin de Dole, qui s'est placé lui-même à côté de M. Aymen. Mais ce n'est point à moi à prendre garde aux motifs qui l'ont porté à faire imprimer son ou-

vrage ; chacun peut voir dans sa *Préface* le détail de ses raisons , sur lesquelles le journaliste de Trevoux s'est expliqué assez clairement. M. Normand avoit quelques doutes , qui ne lui restent apparemment plus depuis la publicité de la dissertation de M. Aymen. Je n'ai qu'un mot à dire sur la raison qu'il a eue d'écrire sa dissertation en latin : c'est , dit-il après Baglivi , de peur d'instruire les cuisinières , & de leur apprendre à disputer avec les médecins : *Lingua vernaculâ docere mulierculas à culinâ , cum ipsis etiam medicinæ principibus arroganter disputare*. Ces précautions pourront paroître usées , & peu nécessaires aujourd'hui. Celse auroit ri sans doute , de ceux qui lui auroient dit qu'il falloit traiter la médecine en grec , dans le sein de Rome.

XCIV. Quoi qu'il en soit , la dissertation de M. Normand , qui est un petit *in-4°* de 19 pages en comptant la préface , est , comme on voit , en latin ; & on pourroit la regarder , pour m'exprimer dans la langue fa-

vorite de l'auteur , *veluti elenchum aliquot medicinæ principum sententiarum* : en effet , l'auteur parcourt les médecins Grecs , Arabes & Latins , il en donne une liste , & il prouve qu'ils étoient la plupart attachés au système des *crises* , ce dont je crois que personne n'a jamais douté. M. Normand paroît fort occupé à la lecture des anciens ; c'est pourquoi sans doute il s'arrête , parmi les modernes , à M. Méad & au docteur Bark : de sorte qu'on ne fait pas si les Van-Swieten , les Solano , les Nihell & bien d'autres , sont encore parvenus jusqu'à Dole.

XCV. Au reste , M. Normand cite beaucoup d'auteurs ; son ouvrage n'est qu'une chaîne de passages & d'autorités. Une partie de la dissertation d'Hoffman , *de fato Medico & Physico* , dans laquelle ce médecin rapporte tout ce que l'on a dit des septénaires , fait le premier Chapitre de la dissertation de M. Normand. L'auteur termine ce premier Chapitre en citant contre Thémison , disciple d'Asclépiade , & par conséquent

fort opposé aux *crises* , ce vers de Juvénal :

Quot Themison ægros autumnno occiderit uno !

Bien des gens pourront penser que cette réflexion n'est pas plus concluante contre Thémison , que tous les traits de Molière contre les médecins françois ; il faut la regarder comme la plaisanterie de ce roi d'Angleterre , qui prétendoit que son médecin lui avoit tué plus de soldats que les ennemis. Ce sont-là de ces bons mots , dont on ne peut jamais se servir sérieusement contre quelqu'un qu'on veut combattre ; ils font honneur à ceux auxquels on les oppose ; & on pourroit présumer par le vers seul de Juvénal , que Thémison fut un médecin des plus célèbres.

X C V I. Le deuxième Chapitre de la dissertation de M. Normand, fait , à proprement parler , le corps de l'ouvrage ; on y trouve la plus pure doctrine des anciens : l'auteur n'y a rien changé. Le troisième Chapitre

contient des réflexions fort judicieuses sur l'importance des *crises* & des jours critiques , & sur les différentes voies par lesquelles les *crises* se font ; il remarque que les jours critiques sont rarement de vingt - quatre heures précises , *adaquatè*. Enfin , personne ne disconviendra jamais que cet ouvrage ne puisse être de quelque utilité pour ceux qui travailleront dans la suite sur les *crises*. Il est fâcheux que l'auteur se soit uniquement livré à l'autorité des anciens , & qu'il n'ait pas rapporté quelques - unes de ses observations particulières , qui n'auroient certainement pas déparé sa dissertation.

XCVII. On doit se rappeler que j'ai avancé ci-dessus qu'il y avoit toujours eu dans la faculté de Paris des médecins attachés aux dogmes de Baillou , de Houllier , de Duret & de Fernel , qui ont renouvelé dans cette fameuse école les opinions des anciens. Je tire mes preuves , tant des différens ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde , que du recueil des Thèses , dont M. Baron ,

doyen de la faculté , vient de faire imprimer le catalogue : ce catalogue fait connoître parfaitement la manière de penser des médecins , & les progrès de leurs opinions. C'est une espèce de chronologie aussi intéressante pour l'histoire de la médecine , que pour celle de l'esprit humain ; on y découvre les vues précieuses de nos prédécesseurs , & les traces des efforts qu'ils ont faits pour perfectionner notre art & toutes ses branches : c'est-là la source pure des différens systêmes ; ils s'y présentent tels qu'ils furent dans leur naissance. Semblable aux anciens temples dans lesquels on consacroit les observations & les découvertes en médecine , la faculté de Paris conserve le dépôt sacré que ses illustres membres lui ont confié ; & il seroit à souhaiter que toutes celles de l'Europe l'imitassent à cet égard.

XCVIII. Or , parmi les thèses trop peu connues , qu'on a soutenues à la faculté , & qui ont quelque rapport au systême des *crises* , j'en choisis une qui est antérieure à tous

les ouvrages des modernes dont je viens de parler , & dans laquelle on trouve la doctrine des *crises* exposée avec beaucoup de précision & de clarté. Cette thèse a pour titre : *An à rectâ crifum doctrinâ & observatione medicina certior ?* Savoir fi la saine doctrine des *crises* & leurs observations rendent la médecine plus certaine ? année 1741. Elle a été soutenue sous la présidence de M. Murry , qui en est l'auteur , & on voit qu'elle a beaucoup de rapport avec le programme de l'Académie de Dijon.

XCIX. M. Murry , après avoir fait quelques réflexions sur l'importance de la doctrine des *crises* , & sur la manière dont elle a été arrêtée , & pour ainsi dire ensevelie par les différens systêmes , en fait une exposition tirée d'Hippocrate & de Galien. Il insiste beaucoup , après Prosper Martianus & Petrus Castellus , sur la nécessité qu'il y a de ne point compter scrupuleusement les jours naturels dans les maladies ; il fait voir qu'il s'en faut tenir aux re-

doublemens, & qu'en suivant exactement leur marche, on trouve son compte dans le calcul des anciens : ce qui fournit en effet de très-grands éclaircissmens, & qui est conforme à l'avis de Celse, qui étoit ennemi déclaré des jours critiques. D'ailleurs la thèse dont il est question, est pleine de préceptes sages & de réflexions très-sensées. En un mot, on doit la regarder comme un abrégé parfait de tout ce que les anciens ont dit de mieux sur cette matière, & on y trouve bien des remarques qui sont propres à l'auteur.

C. Cette thèse, qui manquoit à M. Normand, a beaucoup servi à M. Aymen, qui a eu la précaution de la citer. Il en a tiré notamment trois remarques particulières. En premier lieu, une observation rare, faite par M. Murry, & conforme en tout à la loi d'Hippocrate ; cette loi est conçue en ces termes : *In febris ardentibus oculorum distorsio, aut cæcitas, aut testium tumores, aut mammarum elevatio febrem ardentem solvit : »* La fièvre ardente peut se terminer par

» le dérangement du corps des yeux ,
 » par la perte de la vue , par une tu-
 » meur aux testicules , ou par l'élé-
 » vation des mamelles. « L'auteur
 de la thèse a précisément vu le cas
 de la tumeur aux testicules & de la per-
 te de la vue , & il a cité Hippocrate ,
 dont il a eu le plaisir de confronter
 la décision avec sa propre observa-
 tion. La deuxième remarque que M.
 Aymen a pu extraire de la thèse
 dont il est question , regarde le doc-
 teur Clifton Wintrigham , qui a ob-
 servé pendant seize ans les maladies
 des habitans d'Yorck , & le change-
 ment des saisons ; qui a découvert
 que les maladies suivoient exacte-
 ment les mouvemens de la liqueur
 du baromètre , & qui s'est convaincu
 que ces maladies étoient semblables
 à celles de la Grèce. Enfin , la troi-
 sième observation est une idée très-
 lumineuse de M. Duverney , méde-
 cin de la faculté de Paris , qui sou-
 tint dans une thèse en 1719 , qu'il
 y avoit beaucoup d'analogie entre la
 théorie des *crises* & celle des péri-
 odes des maladies ;] *magnam cum pe-*

riodis affinitatem habet crifium theoria ; ſi enim ſtati ſunt morborum decurfus , cur non & ſolutiones ? Ce ſont autant de matériaux pour l'éclairciſſement de la doctrine des *crifes*.

CI. Il y auroit bien des réflexions à faire ſur tous les ouvrages dont je viens de parler ; je les reduis à trois principales. 1^o. On ne peut qu'admirer la ſageſſe de tous ces auteurs modernes , qui ſe contentent d'admettre la doctrine des *crifes* comme un tissu de phénomènes démontrés par l'obſervation ; ils ne rappellent qu'avec une forte d'indignation les explications que les anciens ont voulu donner de ces phénomènes ; ils regardent ces explications prétendues comme des romans , ou plutôt comme des rêveries , qui ſont autant de taches faites à la pure doctrine d'Hippocrate. Ils ne ſont pourtant pas bien d'accord ſur l'uſage qu'on peut faire de la théorie & des ſyſtèmes des nouvelles écoles , pour l'explication des *crifes* , & pour en découvrir les cauſes : *Verò conſentaneum non cenſui* , ſ'écrie M. Normand , *propoſitum pro-*

bare ex physicis vel hypotheticis rationibus, ut plurimum inconstantibus & incertis, ut ut magis multò pompam redolent. »

Chaque auteur, dit M. Aymen, a bâti selon son idée une hypothèse, & donné un nom ridicule à la cause des *crises* ; & il avance bientôt après, que la cause des *crises* est simple, & qu'elle se présente naturellement. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on est trop avancé aujourd'hui dans la physique du corps humain, pour qu'on ne puisse pas tenter au moins de déterminer si les *crises* sont possibles, & tâcher de chercher une explication de leur mécanisme. Je ne doute pas que ces efforts ne fissent un bien considérable au fonds de la doctrine des *crises*, & qu'elle ne reçût un nouvel éclat, si on la présentait de manière à satisfaire l'imagination des physiciens. Il faut l'avouer, les faits épars & isolés n'ont jamais autant de grace, sur-tout pour quiconque n'est pas en droit de douter, que lorsqu'ils sont liés les uns aux autres par un système, quel qu'il puisse être. Les

systèmes sont la pâture de l'imagination, & l'imagination est toujours de la partie dans les progrès de l'esprit ; elle peint les objets de l'entendement, elle classe ceux de la mémoire. Synesius & Plotin appeloient la nature *magicienne*, (Gelée, trad. de Dulaurens) : cette dénomination conviendrait mieux à l'imagination. Voilà la grande magicienne qui dirige les têtes les moins ordinaires comme les plus communes ; le nombre des élus qui lui résistent est infiniment petit, il faut qu'il le soit.

CII. M'est-il permis, cela étant, & pour ne rien négliger de ce qui peut servir à bâtir un système, de rappeler ici ce que j'ai placé dans mes *Recherches anatomiques sur les Glandes* ? Supposé, ai-je dit, §. 127, que tel organe agisse tous les jours dans le corps, c'est-à-dire qu'il exerce sa fonction à telle heure précisément, ne pourroit-on pas soupçonner qu'il concourt à produire les phénomènes qu'on observeroit dans ce même temps ; & s'il y a des organes dont les actions ou les fonctions se rencontrent de deux en deux,

ou de trois en trois jours , ne pourroit-on pas aussi établir les mêmes soupçons , éclaircir par-là bien des phénomènes dont on a tant parlé , les crises & les jours critiques , & distinguer ce qu'il y a d'imaginaire & de réel sur ces matières . Ce sont-là des problèmes que je me suis proposés , & dont j'attendrai la résolution de la part de quelque grand physiologiste & médecin qui les trouvera dignes de son attention , jusqu'à ce que je sois en droit de proposer mes idées. Je ne puis m'empêcher de parler d'une prétention d'Hippocrate , qui me paroît fort importante : il dit (*de Morb, lib. IV.*) que la coction parfaite des alimens se fait ordinairement en trois jours ; & que la nature suivant les mêmes lois dans les maladies que dans l'état de santé , les redoublemens doivent ordinairement être plus forts aux jours impairs. M. Murry tire un grand parti de cette remarque , qui mérite d'être encore examinée avec attention.

CIII. Ma deuxième remarque roule sur le fameux passage de Celse ,

qui accusoit les anciens d'avoir été trompés par la philosophie de Pythagore, & d'avoir fondé leur système des jours critiques sur les dogmes de cette école, dans laquelle les nombres, sur-tout les impairs, jouoient un très-grand rôle. Ce passage porte un coup mortel à la doctrine des *crises*, il en sappe les fondemens ; aussi a-t-il été attaqué vivement par tous les sectateurs des *crises*, tant anciens que modernes. *Genuina Hippocratis præceptorum traditio*, dit M. Murry, *Celso non innotuit, cui per tempus non vacabat, aut quem animus non stimulabat, ut medicinæ clinicæ navaret operam. Celsus ait in præfatione, recentiores fateri Hippocratem optimè præfagisse, quamvis in curationibus quædam mutaverint ; »* Celse n'a pas
 » eu le temps de s'instruire, sur tout
 » par la pratique, de la véritable doctrine d'Hippocrate ; & il dit que les
 » médecins de son temps avouoient
 » qu'Hippocrate, étoit fort pour le
 » pronostic. » Ainsi la plupart de tous ceux qui ont parlé de Celse, l'ont accusé de n'être pas praticien, &

par conséquent d'être hors d'état de rien statuer sur la matière des *crises*. Je me suis contenté ci-dessus de révoquer son témoignage particulier en doute, & il me semble que c'est tout ce qu'on peut faire de plus. En effet, quand je vois que Celse prétend, dans le même endroit où il réfute le système des anciens sur le nombre des jours, qu'il faut observer les redoublemens & non point les jours, *ipsas accessiones intueri debet medicus*, cap. iv, lib. III, & que tous les modernes sont obligés d'en revenir à cette façon de calculer, je ne puis m'empêcher d'en conclure qu'il falloit que Celse y eût regardé de bien près, ou du moins qu'il eût reçu des éclaircissements de la part des médecins les mieux instruits.

CIV. Après tout, si Celse n'a pas été praticien, il est naturel de présumer qu'il s'en est uniquement tenu à la pratique des fameux médecins de son temps; & ces médecins, disciples d'Asclépiade, ne peuvent pas être regardés comme n'ayant point vu de malades. Ajoutez à tout cela la bon-

ne-foi que Celse & ceux dont il expose le sentiment montrent à l'égard d'Hippocrate : *Il savoit , disent-ils , très - bien former un pronostic , mais nous avons changé quelque chose à sa façon de traiter les maladies ; c'est à dire que si Hippocrate avoit été à portée d'observer les maladies vénériennes , par exemple , il auroit très-bien su dire , après des epreuves réitérées , & en voyant un malade atteint de cette maladie : Dans tant de jours le palais sera carié , les os seront exostofés , les cheveux tomberont , & qu'Asclépiade auroit cherché un remède pour arrêter les progrès de la maladie. Lequel vaut le mieux ? Il est donc important de ne pas se décider légèrement contre Celse ; & comme je l'ai déjà remarqué , c'est beaucoup faire que de rester dans le doute sur ses lumières particulières ; mais il sera toujours vrai que les fameux praticiens de son temps étoient de l'avis qu'il expose.*

CV. Troisièmement enfin , quels que soient les travaux des modernes que nous venons de citer , quelle que

soit leur exactitude, il ne faut pas penser que les anti-critiques demeurent sans aucune ressource ; il leur reste toujours bien des raisons qui ont au moins l'air fort spécieux , pour ne rien avancer de plus. En effet , diront-ils , nous avouons qu'il arrive des *crises* dans les maladies , & qu'il y a des jours marqués pour les redoublemens ; s'ensuit-il delà que cette doctrine puisse avoir quelque application dans la pratique ? C'est ici qu'il faut en appeler aux vrais praticiens , à ceux qui sont chargés du traitement des malades : ils ont souvent éprouvé qu'il est pour l'ordinaire impossible de connoître les premiers temps d'une maladie : ils nous apprendront qu'ils sont appelés chaque jour pour calmer des vives douleurs , pour remédier à des symptômes pressans ; que les malades veulent être soulagés , & que les médecins leur deviennent inutiles s'ils prétendent attendre & compter les jours. La marche des *crises* fera , si l'on veut , aussi-bien réglée & aussi bien connue que la circulation du sang ; en quoi ces con-

noissances peuvent-elle être utiles ? Qui oseroit-se proposer d'en faire usage ? Il peut être aussi certain qu'il y a des *crises*, comme il est certain qu'il se fait des changemens dans les urines ; on saura l'histoire des *crises*, comme on fait celle de la transpiration : tout cela n'aboutit après tout , qu'à quelques règles générales que tout le monde fait , & dont personne ne fait usage.

CVI. Cette doctrine des *crises* contient de petites vérités de détail , qui ne peuvent frapper que ceux qui ne connoissent pas les maladies par eux-mêmes , & qui cherchent à se faire des règles qui suppléent à leurs lumières. Attendre les *crises*, compter les redoublemens d'une maladie, c'est vouloir connoître les vices des humeurs par le microscope , le degré de fièvre à la faveur d'un thermomètre , ou au moyen d'un *pulsilogé* ou d'un pendule à pouls , machine puérile , dont l'application seroit encore plus puérile , & que les praticiens regarderont toujours comme un ornement gothique , qui ne peut qu'être

tre rebuté par les vrais artistes. Cette précision peut amuser, mais elle n'instruit pas ; elle a l'air de la science , mais elle n'en a pas l'utilité : ce n'est point par des calculs scrupuleux qu'on apprend à juger d'une maladie , & à faire usage des remèdes ; on devient en calculant , timide , temporisateur , indéterminé , & par conséquent moins utile à la société : la nature a ses lois ; mais on ne les compte pas , on ne sauroit les classer.

CVII. Le véritable médecin , diront encore les anti-critiques , est l'homme de génie qui porte un coup-d'œil ferme & décidé sur une maladie ; la nature & le grand usage l'ont rendu de concert propre à se laisser emporter par cette sorte d'enthousiasme , si peu connu des théoriciens : il juge des temps d'une maladie , pour ainsi dire , sans s'en appercevoir ; il peut avoir appris tout ce que la théorie enseigne , mais il n'en fait point usage , il l'oublie , & il se détermine par l'habitude & comme malgré lui ; tel est le praticien. Que la maladie soit organique ou humorale , qu'elle

soit un effort salutaire de la nature ou un bouleversement de ses mouvemens , que la *crise* se prépare ou qu'elle se fasse , que le redoublement soit pair ou impair , l'état présent décide le véritable connoisseur ; les symptômes le déterminent à se presser ou à attendre : il vous dira *ce malade est mal*, & vous devez l'en croire ; *celui-ci ne risque rien*, & l'évènement justifiera pour l'ordinaire son pronostic : si vous lui demandez des raisons , il n'en sauroit donner dans bien des occasions ; c'est demander à un peintre pourquoi ce tableau est dans la belle nature , & à un musicien les raisons de tous ces accords mélodieux qui enchantent l'oreille.

CVIII. Le praticien qui cherche des raisons peut s'égarer , parce qu'alors son génie ne le guide plus ; les expressions doivent lui manquer , parce que le sentiment ne s'exprime pas ; l'ensemble des symptômes l'a frappé , sans qu'il puisse vous dire comment ; apprenez à voir , s'écrie-t-il , *veni & vide*. Le goût, le talent & l'expérience , font le praticien ; le goût &

le talent ne s'acquièrent pas ; l'habitude & l'expérience peuvent y suppléer jusqu'à un certain point : l'habitude apprend à connoître les maladies & à en juger, comme elle apprend à connoître les physionomies & les couleurs : les règles , quelles qu'elles soient , restent toujours dans l'espace immense des généralités ; & ces généralités qui peuvent peut-être être utiles à celui qui apprend l'art , sont entièrement très-inutiles pour celui qui l'exerce actuellement ; elles n'enseignent rien de déterminé , rien de réel , rien d'usuel ; *inescunt , non pascunt*.

CIX. On voit par tout ce que je viens de détailler sur les *crises* , sur les jours critiques , & sur la manière dont chaque parti soutient son opinion dans cette sorte de controverse , combien elle est importante & épineuse. Je finirai cet article en exhortant tous les médecins , qui sont sincèrement attachés aux progrès de l'art , à ne pas négliger les occasions & les moyens d'éclaircir toutes ces questions : il s'agit de sa-

voir & de décider par l'observation , s'il y a des crises dans les maladies , si elles ont des jours déterminés, ou s'il y a des jours vraiment critiques , & d'autres qui ne le sont pas ; si , supposé qu'il y ait des *crises* , il faut les ménager & les attendre ; si les remèdes dérangent les *crises* , & comment & jusqu'à quel point ; s'ils les retardent ou s'ils les accélèrent , & quels sont les remèdes les plus propres à produire ces effets , s'il y en a ; s'il y a dans les maladies des jours marqués pour appliquer les remèdes , & d'autres dans lesquels on ne doit rien remuer , *nihil movendum* ; si , & en quel sens , & jusqu'à quel point il est utile ou nécessaire de regarder une maladie comme l'effort salutaire de la nature de la machine , ou comme aussi opposé à la vie & à la nature qu'à la santé ; si la sûreté du pronostic d'un médecin qui sauroit prévoir les *crises* , est d'une utilité réelle ; si un praticien sage & expérimenté , qui ne connoît pas la doctrine des *crises* , ne sera pas porté , en suivant les symptômes , à agir comme s'il savoit l'his-

toire des *crises* ; s'il est indifférent d'attendre les *crises* ou de ne pas les attendre ; enfin , si un médecin *expectateur* ne seroit point aussi sujet à se tromper , qu'un médecin *actif* ou qui se presse un peu.

CX. J'ai dit qu'il faudroit décider tous les problèmes que je viens de proposer par l'observation , ce qui exclut d'abord les idées purement hypothétiques , qui ne sauroient avoir lieu dans des matières de fait : non point qu'il faille renoncer à toute sorte de système pour expliquer les *crises* ; on peut s'en permettre quelqu'un pour lier les faits & les observations ; ceux qui pourront s'en passer , sauront le mettre à part ; mais il en faut au commun des hommes , comme je l'ai remarqué ci-dessus. Le point principal seroit que les observations fussent bien faites & bien constatées. Je n'entrerais pas là-dessus dans un détail inutile & déplacé ; je dirai seulement que j'appellerois une *observation constatée* , c'est - à - dire , celle sur laquelle on pourroit compter , une observation

faite depuis long-temps , rédigée sans aucune vue particulière, pour ou contre quelque opinion , & présentée , avant de la mettre en usage , à quelque Faculté ou à quelque Académie.

CXI. Il seroit bon qu'on exigeât des preuves d'observation , & que chaque observateur eût ses journaux à pouvoir communiquer à tout le monde : ces sortes de précautions sont nécessaires , parce qu'on se trompe souvent soi-même ; on adopte une opinion quelquefois par hasard ; on se rappelle vaguement tout ce qu'on a vu de favorable à cette opinion ; mais pour le reste on l'oublie insensiblement. L'observateur , ou celui qui pourroit fournir des observations bien faites , ne seroit point , à ce compte , celui qui se contenteroit de dire , *j'ai vu , j'ai fait , j'ai observé* ; formules avilies aujourd'hui par le grand nombre d'*aveugles de naissance* qui les emploient. Il faudroit que l'observateur pût prouver ce qu'il avance par des pièces justificatives , & qu'il démontrât qu'il a vu & su

voir en tel temps ; ce seroit le seul moyen de convaincre les Pyrrhoniens , qui n'ont quē trop le droit de vous dire, *où avez-vous vu ? comment avez-vous vu ?* & qui plus est encore, *de quel droit avez-vous vu ? de quel droit croyez-vous avoir vu ? qui vous a dit que vous avez vu ?*

CXVII. Au reste , quels talens ne devoit pas avoir un bon observateur ? Il ne s'agit point ici seulement d'être entraîné, pour ainsi dire, *passivement*, comme le praticien , & de recevoir un rayon de cette vive lumière qui accompagne le vrai , & qui force au consentement ; il faut revenir de cet état *passif*, & peindre exactement l'effet qu'il a produit ; c'est-à-dire , exprimer clairement ce qu'on a aperçu dans cette sorte d'*extase*, & l'exprimer par des traits réfléchis & combinés de manière qu'ils puissent éclairer le lecteur comme la nature le feroit. Tel est l'objet de l'observateur , tel est le talent rare qu'il doit posséder ; talent bien différent de celui du simple praticien , qui n'a que des idées passagères qu'il ne peut pas ren-

dre, & qui se renouvellent au besoin, mais que le besoin seul fait reparoître, & non la réflexion.

CXIII. Il est donc évident que l'examen de la doctrine des *crises* regarde plus particulièrement les médecins au dessus du commun; ceux qui se conteroient de suivre leurs idées, leurs systèmes, & non la nature, ne pourroient que former d'inutiles ou de dangereux romans, fort éloignés du but qu'on doit se proposer. Les observateurs même qui se réduisent à ramasser des faits, sans avoir assez de génie pour distinguer les bons & les mauvais, & pour les lier les uns aux autres, n'en approcheroient pas de plus près. Enfin, les praticiens les plus répandus n'ont pas assez de temps à eux; & il est rare, outre ce que nous en avons dit ci-dessus, qu'ils puissent être atteints, lorsque leur réputation est déjà établie, de la passion de faire des réformes générales dans l'art. Il faudroit que des observateurs suivissent exactement ces praticiens, & fissent un recueil exact de leurs différentes

manœuvres, ainsi que les poètes & les historiens le faisoient autrefois des belles actions des héros.

CXIV. Quant aux médecins qui sont faits pour enseigner dans les écoles, ils ne sont que trop souvent obligés de s'attacher à un système qui leur vaut toute leur considération. C'est de cette sorte de médecins, très-respectables & très-utiles sans doute, qu'on peut dire avec Hippocrate, *unusquisque suæ orationi testimonia & conjecturas addit . . . vincitque hic, modò ille, modò iste, cui potissimum lingua volubilis ad populum contigerit* : » cha-
 » cun cherche à s'appuyer de con-
 » jectures & d'autorités . . . l'un ter-
 » rasse aujourd'hui son adversaire,
 » & il vient à en être terrassé à son
 » tour ; le plus fort est communé-
 » ment celui dont le peuple trouve
 » la langue la mieux pendue. » Ce
 sont les malheurs de l'état de profes-
 seur, qui a bien des avantages d'ail-
 leurs.

CXV. En un mot, il est nécessaire pour terminer la question des *crises*, ou pour l'éclaircir, d'être *libre*, & ini-

tié dans cette sorte de médecine *philosophique* ou *transcendante*, à laquelle il n'est peut-être pas bon que tous les médecins *populaires*, je veux dire *cliniques*, s'attachent. En effet, on pourroit demander si ces médecins populaires ne sont pas faits la plupart pour copier seulement, ou pour imiter les grands maîtres de l'art. N'y auroit-il pas à craindre que ces esprits *copistes* ou *imitateurs*, qui sont peut-être les plus sages & les meilleurs pour la pratique journalière de la médecine, ne tombassent dans le pyrrhonisme, si on leur laissoit prendre un certain effor ?

CXVI. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on doit chercher parmi eux ce que j'appellerois *les témoins des faits particuliers* en médecine ; & il semble qu'il convienne qu'ils soient assujettis à des règles déterminées, tant pour leur propre tranquillité, que pour la sûreté des maladies : *Sint in memoriâ tibi morborum curationes & horum modi, & quomodò in singulis se habeant ; hoc enim principium est in medicinâ, & medium & finis :*

» Le commencement , le milieu & la
 » fin de la médecine , font de bien fa-
 » voir le traitement des maladies , &
 » leur histoire. » Voilà ce qu'Hippo-
 crate exigeoit de ses disciples. *De*
decenti ornat. Voilà ce qui regarde les
 médecins ordinaires , voués à des
 travaux qui intéressent journellement
 la société , & dont les services sont
 d'autant plus précieux , qu'ils sont
 plus réitérés , & qu'ils ne peuvent
 souffrir aucune sorte de distraction de
 la part du praticien.

CXVII. Il y a des questions qui
 sont réservées pour les *législateurs de*
l'art ; telle est la doctrine des *crises*.
 J'appelle un *législateur de l'art* , le mé-
 decin philosophe qui a commencé
 par être témoin , qui de *praticien* est
 devenu *grand observateur* , & qui fran-
 chissant les bornes ordinaires , s'est
 élevé au dessus même de son état.
 Ouvrez les fastes de la médecine ,
 comptez ses *législateurs* ! (*A Paris,*
en 1753).

Fin des Recherches sur les Crises.



JUGEMENS DIVERS

SUR

LA DOCTRINE DU POULS.

A V I S
D E L'É D I T E U R.

J'ai cru devoir mettre sous les yeux du lecteur les divers jugemens qui ont paru sur les Recherches. C'est le moyen de mieux sentir la valeur d'un ouvrage qui a fait la plus vive sensation. Je trouverai, en rapportant ces jugemens, l'occasion de placer quelques éclaircissements, peut-être nécessaires. Mon unique but est d'être utile

au public , fans prétendre d'ailleurs nuire à personne. Dans la matière dont il est question, chacun peut avoir son avis. J'eusse donné le mien, si je l'avois osé , après celui de tant de grands hommes. Le temps & les circonstances m'encourageront, peut-être, à m'expliquer un jour plus clairement.



N^o I.

*Jugement de M. le premier Médecin
du Roi.*

M. AYMEN annonce (*Dissertation sur les crises*) les épreuves & les observations que M. Senac a faites sur le pouls ; & voici comment ce savant médecin s'exprime lui-même dans le *Traité du Cœur.* » Le pouls a été & » sera toujours la règle des grands médecins. . . . On peut reprocher à nos » modernes un dédain présomptueux , » qui a répandu du mépris sur ce qui » pouvoit les instruire. . . Le pouls dévoile à des esprits éclairés le siège des » maladies , leurs causes , leurs dangers & leurs ressources. »

On ne peut donc point prétendre au titre de grand médecin , si on ignore la doctrine du pouls , si on ne l'étudie pas ; & encore moins , si on cherche à la diffamer.

La médecine ne se réduit donc point

à purger beaucoup , à saigner courageusement , à laver à toute outrance , à bourrer les malades de lavemens & d'émétique : il faut connoître le pouls , qui en dévoilant le siège des maladies , leurs causes , leurs dangers & leurs ressources , indique le lieu où il faut porter un remède , la cause à combattre , & par conséquent la nature du remède qui mérite la préférence ; & enfin les ressources qui restent à la nature , la voie qu'elle affecte ou qu'elle peut choisir. S'il en étoit autrement , pourquoi tous les médecins tâteroient-ils le pouls ? Que diroit-on d'un pilote qui ne voudroit point se servir de la bouffole , qui chercheroit à plaisanter sur l'application qu'en font ceux qui l'ont toujours sous les yeux , & qui crieroit sans cesse , je suis le meilleur des pilotes , moi ! Je suis le plus avisé & le plus honnête ! Mes camarades qui consultent la bouffole , sont de mal-honnêtes gens ; sur-tout celui qui a contribué parmi nous à mettre cette bouffole à la mode !

No I I.

*Jugement de M. le Premier médecin
de l'Impératrice, Reine de Hongrie.*

EN tâtant ces jours-ci le pouls à une demoiselle de qualité, qui avoit plus de quarante-cinq ans, & croyant le trouver utérin, tel que le décrit l'auteur des *Recherches* ; je lui demandai si elle avoit actuellement ses règles : elle me répondit qu'elle ne les avoit pas eues depuis trois mois.

Je fus à peine arrivé chez moi, que j'appris par une lettre qu'elle m'écrivit, que ses règles venoient de paroître.

Certainement, dit ailleurs Van-Swieten, en parlant de la nouvelle doctrine du pouls, cette matière est assez importante pour mériter l'attention de tous les gens de l'art. (*Com. in Aphorif. Boer. Tome II, Part. II, page 60, & Tome IV, Part. II, page 420*).

Que peut-on opposer à cette autorité ? Ce n'est point ici un éloge de la doctrine du poul ; une manière de penser particulière à l'auteur sur cette doctrine. C'est une observation précieuse par la qualité de celui qui l'a faite , & par la manière dont il procède.

Il trouve le poul des règles tel qu'il est décrit dans les Recherches ; il se rappelle la description de ce poul en le tâtant ; il demande des nouvelles des règles qui , suivant le langage du poul , devoient exister : ces règles paroissent immédiatement après cette sorte de prédiction. Il n'en faudroit pas davantage pour assurer l'existence du poul des règles , & la possibilité qu'il y a de le distinguer de tous les autres. C'est le triomphe des Recherches.

Ah ! si Boerhaave avoit fait une pareille description , & qu'elle eût été constatée par une épreuve aussi parlante , de combien de côtés la renommée n'auroit-elle pas publié cette nouveauté. Eh bien , le Diagnostic des règles se renouvelle parmi nous ,

SUR LA DOCT. DU POULS 307
vingt fois par mois ! *Meretur rei di-*
gnitas..., s'écrie Van-Swieten... &

Nº I I I.

Jugement de M. de Haller.

L'AUTEUR des Recherches a bâti sur l'édifice de Solano , un édifice plus vaste , plus clair , & qui est manifestement le sien , dont la structure ne peut être affermie ou renversée que par un grand nombre d'observations , qui demandent du loisir , des occasions , & sur-tout un esprit affranchi de tout préjugé. (*Physiol. Tome II , page 279.*

Si quelqu'un a pu sentir l'impossibilité des observations sur le pouls , suivant les théories ordinaires , c'est assurément l'illustre auteur que nous venons d'entendre. Personne n'a autant manié la physiologie que lui ; personne n'a cueilli tant de lauriers dans cette carrière ; cependant un doute modeste est tout ce que M. Haller met en avant : il aura appris le succès

des observations sur le poulx. Il fera donc aussi décidé à approuver les Recherches, qu'il l'a été à avancer qu'elles font un ouvrage bien différent de celui de Solano.

Chacun sent le poids de cette décision.

Nº I V.

*Jugement de M. le Camus , Docteur-
Régent de la Faculté de Médecine
de Paris.*

LA crise est de différente espèce, suivant l'humeur qui est agitée, & qui doit être expulsée; le sang, la bile, la sueur, les urines, les crachats, &c. tendent à s'échapper après une préparation convenable. Cette crise est différente, suivant l'organe sécrétoire qui souffre, qui est en action, qui tend à épurer la masse générale des liqueurs du corps humain. Le poulx examiné attentivement, indique toutes ces différences, & le moment où la nature, souvent victorieu-

se , quelquefois vaincue , décidera du sort heureux , ou malheureux du malade.

On trouvera toute cette doctrine curieuse , utile aux médecins , salutaire au genre humain , exactement détaillée dans les *Recherches sur le Puls* , par rapport aux crises : le nom de l'auteur est connu dans nos Journaux , & mérite d'être connu dans toute la république des lettres.

L'ouvrage de cet habile médecin que nous annonçons , est non-seulement le fruit de ses méditations ; mais encore celui d'une longue suite d'observations. En lisant de pareilles productions , on ne risque point de s'égarer dans la pratique , ni d'induire les autres en erreur.

Cette matière est si difficile , si étendue , si nouvelle , qu'on ne sauroit douter que les observateurs n'y ajoutent un grand nombre de découvertes.

Cela ne doit rien diminuer de la gloire de celui qui a le premier défriché & préparé un champ , où il doit croître la moisson la plus abon-

dante. Nous invitons tous les médecins à cette récolte : leur pronostic en sera plus certain ; leur traitement plus éclairé & plus sûr ; le temps où ils doivent placer leurs remèdes plus déterminé ; la route que choisit la nature , pour se débarrasser , plus connue.

Sans l'observation du poulx , le médecin est un pilote qui vogue sans bouffole sur les mers les plus dangereuses ; c'est un aveugle qui veut guider les autres dans des chemins qu'il ne connoît pas. On trouvera la preuve de ce que nous avançons dans les Recherches : on y examine le caractère particulier de chaque poulx , & le genre de crise qu'il annonce. C'est-là que l'on voit l'exactitude de l'auteur , & l'importance de la matière qu'il traite. . . . Les lumières qu'on tire de l'exploration du poulx , fixent les sources des indications , & bannissent le dangereux arbitraire qui règne dans la pratique. . . Les personnes les mieux instruites vous diront , suivant le langage de l'école , que la fièvre n'est autre

chose que le mouvement du sang précipité contre nature. Avec de pareilles connoissances en est-on plus savant ? . . . La fièvre est un effort de la nature ; cet effort se reconnoît au pouls , dont le mouvement est altéré par des caractères spécifiques qui désignent une crise , soit prochaine , soit éloignée : c'est ce que doit nous apprendre la doctrine du pouls, qui porte aujourd'hui le flambeau devant les pas du médecin qui ne craint pas la lumière. (*Mémoires sur divers sujets de médecine, & Journal économique, octobre 1756*).

M. le Camus plaide sa propre cause en préconisant la doctrine du pouls : il l'a suivie & étudiée ; & depuis la publication des Recherches , il a mis au jour sur la même matière une très-bonne Dissertation , qui a passé à la censure des Commissaires nommés par la Faculté : ainsi ce corps illustre a eu plus d'une fois sous les yeux la Doctrine du pouls ; & plus d'une fois cette Doctrine a trouvé des approbateurs parmi les membres du corps le plus compétent pour la juger.

312 JUGEMENS DIVERS

Qu'on produise un point de doctrine-pratique en médecine, sur lequel la Faculté de Paris ait porté un jugement à l'unanimité des voix, & je conviendrai alors que la Doctrine du poulx, qui n'a pas le bonheur de jouir de cette approbation unanime, doit par cela seul être abandonnée comme inutile.

La Faculté de Paris produira un jour quelque digne membre, qui achevera de perfectionner ce que d'autres n'ont pu qu'ébaucher; elle éclairera le public, & dissipera tous les doutes & les soupçons qu'on auroit voulu répandre. *Exurget nostris ex visceribus ultor.* C'est ce que j'ai ouï dire à plus d'un Docteur-Régent.



No. V.

*Jugement de M. Vandermonde, docteur
de Paris.*

PERSONNE n'a ignoré à Paris les bruits qui s'y sont répandus avant la publication des Recherches, à l'occasion de plusieurs épreuves que l'auteur a faites de sa manière de pronostiquer sur le pouls ; il n'est pas possible de refuser la plus grande authenticité à quelques-uns de ces pronostics : l'auteur se contente d'avancer, à cet égard, qu'on doit présumer favorablement de tous ces exemples, en attendant que de bons observateurs se soient assurés de la vérité des faits qu'il rapporte ; ce n'est pas le langage d'un homme qui veut trop préconiser ses succès.

M. Vandermonde, après avoir parcouru toutes les distinctions du pouls critique simple, termine ainsi ce premier extrait. On vient de voir le système de l'auteur sur les pouls simples

critiques ; c'est la partie la moins raisonnée de son ouvrage ; mais elle en fait les fondemens : les pouls sont plus ordinairement composés ou compliqués : l'exposition de ces pouls composés & compliqués, a donné lieu à notre auteur de développer encore mieux son système sur les pouls simples ; toutes les parties de son ouvrage se prêtent des forces mutuelles : le pouls non critique est directement opposé au pouls critique.

On doit sur-tout lire & méditer avec attention le chapitre où l'auteur parle du temps & du jour de la maladie , dans lesquels arrivent les évacuations annoncées par le pouls ; il est fort singulier que l'auteur ait trouvé dans la marche du pouls , de quoi appuyer les idées d'Hippocrate sur les quarténaires , les jours & les termes des maladies. L'histoire du pouls donne un lustre nouveau à cette médecine hippocratique , dont notre auteur paroît être fort partisan , au point même de faire très-peu de cas de quelques autres systèmes de médecine. Il insiste peu sur l'application de son système à la

pratique ; il se contente de proposer des doutes & d'engager les praticiens à les éclaircir. L'application qu'il fait de ses principes à l'usage des saignées & des purgatifs dans les maladies , l'attention qu'il croit important d'avoir pour ne point déranger la nature lorsque le pouls est critique , tout cela mérite d'être lu dans l'ouvrage , où tout lecteur attentif trouvera les principaux matériaux d'un système de pratique , ingénieux & suivi.

L'auteur a déjà trouvé quelques approbateurs parmi ses confrères , & il y en a même qui ont entièrement adopté son système. Nous avons admiré en lui de grandes vues , beaucoup de connoissances , un esprit modeste & vraiment né pour faire des observations sa manière simple & honnête de s'exprimer. (*Journal de Médecine , mars & avril 1758*).

M. Roux a réparé la perte qu'a faite la médecine , par la mort de M. Vandermonde. Quand ce dernier nous seroit resté , le premier auroit pu fournir sa brillante carrière. La doctrine du pouls a perdu un de

316 JUGEMENS DIVERS

ses zélés protecteurs ; mais M. Roux lui reste.

N^o. V I.

*Jugement de M. Lavirotte, Docteur
de Montpellier & de Paris.*

HÉROPHILE est le premier des médecins , qui ait traité avec exactitude de la doctrine du pouls ; il l'avoit même fait d'une manière si subtile , que suivant Pline , il falloit être médecin & géomètre pour l'entendre ; & que Galien lui-même avoue, que ce chef des anatomistes s'étoit quelquefois tellement embarrassé dans ses principes , qu'il avoit débité des absurdités. Galien craignoit beaucoup lui-même qu'on ne lui fît de pareils reproches , lorsqu'il a tant approfondi cette matière.

Les modernes ayant beaucoup moins d'égard que les anciens aux efforts de la nature , la doctrine du pouls étoit restée à peu près au même

point que Galien nous l'avoit laissée , jusqu'à dom Solano , médecin Espagnol. M. Nihell , médecin Anglois , fit un recueil des observations de Solano en 1743 , avec des remarques & observations qui lui étoient propres. L'auteur des Recherches a cru devoir pousser ses vues plus loin , & être parvenu à découvrir un pouls particulier qui annonce les crachats , un autre qui annonce les règles , un autre les hémorroïdes , &c. . . . Cet auteur ne cherche pas à convaincre par des raisonnemens ; ce n'est que sur des observations de pratique qu'il appuie ses idées. On comprend assez facilement que les révolutions critiques doivent affecter le système des vaisseaux , & par conséquent changer le pouls de telle ou telle manière. Le pouls qui annonce la sueur est connu depuis Galien , & on ne voit pas pourquoi il ne pourroit pas y avoir une espèce de pouls aussi caractérisé pour chacune des autres crises , qui sont toujours des efforts de la nature ; mais que chaque viscère , chaque partie du corps affecte le pouls d'une

manière qui lui soit propre , c'est ce qu'on ne pourra persuader qu'à force d'expériences & d'observations bien constatées.

Quand l'auteur n'auroit fait que réveiller l'attention à cet égard , il se seroit acquis un droit légitime à notre reconnoissance. On ne parvient aux découvertes , qu'en élevant son esprit au dessus de la sphère des idées ordinaires ; & si l'on trouve que l'auteur s'abandonne quelquefois trop à la vivacité de son imagination , on doit aussi lui rendre cette justice , qu'il ne prétend rien établir , qui ne soit fondé sur l'expérience & l'observation. (*Journal des Savans, février 1757*).

Tandis que M. Lavirotte traduisoit l'ouvrage anglois de Nihell , l'auteur des Recherches voyoit des malades dans les hôpitaux & autrement. La traduction de M. Lavirotte étoit à peine connue , lorsque les Recherches parurent. Ce dernier ouvrage donna beaucoup de célébrité au premier , & l'on s'écrioit , Nous avons Solano & Nihell ! Pourquoi

le traducteur de Nihell a-t-il paru semer plus de doutes que tous les autres journalistes sur la doctrine du pouls ? C'est ce qu'on ignore. Il demandoit des observations bien constatées ; elles se font tellement multipliées depuis lui , qu'il y a lieu de croire que si la mort ne l'eût point enlevé , il eût été satisfait du progrès de sa doctrine , à la publication de laquelle il avoit contribué par sa traduction. On sait que devenu médecin des armées , & ensuite médecin de l'hôpital de la Charité de Paris , il travailloit à une collection de faits qui lui manquoient lorsqu'il traduisit Nihell. Il n'osoit résister en face à ceux qui l'accusoient d'avoir contribué à l'introduction de ce schisme par sa traduction. Il étoit amateur caché ou secret de la doctrine du pouls ; & on peut assurer qu'il a laissé après lui bien des médecins qui , sans s'en vanter , sont devenus *chercheurs* timides comme lui. On a souvent entendu dire à quelques - uns d'entre eux , Nous avons des choses étonnantes sur le pouls ! j'ai des ob-

servations incroyables sur cette matière ! Feu M. de la Vigne , médecin de la reine , étoit de ce nombre. Pourquoi voulez-vous jouir seul de vos trésors , lui disoit feu M. le cardinal de Tavannes ?

N^o. V I I.

Jugement de Monsieur Michel , docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

LES Recherches sur le Pouls (dit M. Michel) contiennent une collection précieuse de faits. . . . J'y trouve , outre cela , un corps de doctrine suivi , & qui a échappé , ce me semble , à bien des lecteurs. . . . Cette doctrine du pouls , une fois bien faisie , forme un système de pratique plus beau , plus simple , plus solide , & moins sujet à erreur que tous ceux qui ont été en vogue , ou qui le sont encore aujourd'hui. . . . Elle apprend à distinguer les cas où l'art

peut agir sans danger , & ceux où il faut se reposer sur la nature. . . . Elle fournit les indications favorables pour l'application des remèdes. . . . Les médecins ne fauroient trop s'adonner à une connoissance qui écarte les doutes & les contradictions des théories ordinaires. . . . Les lumières qu'on tire de l'examen du pouls , conduisent le praticien avec sûreté. . . . Sans l'auteur des Recherches , il se feroit peut-être passé des siècles avant qu'on se fût avisé de toute l'étendue qu'on pouvoit donner à quelques observations de Solano ; sans compter que l'auteur des Recherches a parlé du pouls des hémorroïdes , du pouls des règles , de celui des crachats & d'autres inconnus à Solano. . . . Son ouvrage contient un système de pratique , propre à détruire bien des préjugés. . . . Mon exemple encouragera peut-être quelques médecins plus instruits que moi , & mes remarques pourront dissiper les doutes qu'on voudroit jeter sur l'histoire des signes critiques du pouls , & sur l'importance de ces signes. . . . Je n'ai

d'autre objet que de faire mieux sentir l'utilité , la solidité & l'étendue de ces connoissances. . . . Matière inconnue à Paris & à Montpellier , avant l'auteur des *Recherches*.

C'est ainsi que s'explique M. *Michel* dans son ouvrage qui a paru en 1757 , sous ce titre : *Nouvelles Observations sur le Pouls par rapport aux Crises, à Paris , chez Debure l'aîné*. Cet ouvrage a eu beaucoup de succès. L'auteur y fait l'application de la doctrine du pouls à la pratique : il tiendra toujours un des premiers rangs parmi ceux qui se sont appliqués à cette doctrine. Son ouvrage en sera un des plus fermes appuis ; il contient en même temps les plus forts argumens qu'on ait opposés aux théories & aux pratiques ordinaires : il les combat par l'observation , encore plus que par le raisonnement. Toujours fidèle à la doctrine du pouls , il en tire des indications dans le traitement des maladies , dont il donne l'histoire , avec cette précision & cette noble simplicité qui caractérisent l'homme au-dessus des préjugés.

N^o. VII I.

*Jugement de M. Betbeder, Professeur
en médecine à Bordeaux.*

JAMAIS ouvrage ne m'est parvenu plus à propos que les Recherches. Je venois d'être nommé médecin de l'hôpital de cette ville, lorsque je le reçus. Persuadé que j'y trouverois de nouvelles ressources pour le soulagement des malades qui étoient confiés à mes soins, je lus ce livre avec empressement; je l'ai relu une seconde fois, avec d'autant plus de plaisir, que j'ai eu occasion de vérifier la plupart des Observations qui y sont rapportées..... Plus d'une fois j'ai forcé des malades à me découvrir des irritations de poitrine, des dévoiemens, &c..... Cet ouvrage manquoit à la médecine.... A Bordeaux, le 8 janvier 1757. (*Mercur de France, mai 1757*).

Le témoignage de M. Betbeder peut servir à dissiper toutes sortes de

doutes.... Nous ne saurions nous empêcher de l'exhorter de faire part au public de ses propres Observations ; elles pourront changer la face de la médecine. (Addition de l'auteur du *Mercur*).

M. Betheder a continué ses Observations, & on en trouve quelques unes dans le recueil que M. Richard vient de publier, & qui ne contribue pas moins que le Journal de Médecine à l'avancement de l'art. La confiance du public & une réputation brillante ont couronné les travaux de M. Betheder.

Tel est le sort des médecins appliqués à leur état, & qui l'exercent avec des lumières convenables. Tel est le comble des honneurs de l'art, l'amour de ses compatriotes, & un nom chéri & distingué dans la république des lettres. Me fera-t-il permis d'adresser ma voix à M. Betheder, & de lui faire part de mes vœux pour l'illustration de notre Faculté, à laquelle je me fais un devoir de prendre intérêt ? Ma reconnoissance & mon respect m'attacheront toujours à mes anciens maîtres.

N^o. I X.*Jugement d'un Anonyme.*

M'ÉTANT trouvé , dit cet auteur , auprès d'un malade qui avoit pris une eau émétisée avec du sel de Glauber , je ne tardai pas à découvrir le pouls du vomissement critique , caractérisé par des pulsations fréquentes , faillantes , accompagnées de roideur & de frémissement , dans le moment même que le malade alloit vomir ; ce qui se renouvela autant de fois que le vomissement survint. Le vomissement étant fini , le pouls des entrailles se manifesta aussitôt , il fut plus développé que pendant l'action de l'estomac , plus souple , avec des pulsations inégales entre elles , tant dans leur force , que dans leurs intervalles , & avec quelques intermittences irrégulières. Cet état du pouls fut suivi peu à peu de selles copieuses : ces variétés dans le pouls reparurent à plusieurs reprises , & les évacuations ne cessè-

rent que lorsque le pouls fût devenu tranquille , égal & souple : j'eus dès lors une très-bonne idée du système des *Recherches*.

Je fus prié de voir une demoiselle âgée de quinze ans , attaquée de vapeurs & de convulsions presque journalières depuis un mois & demi , ce qui étoit occasionné par la suppression des règles , à la suite d'une peur. Cet état avoit résisté à bien des remèdes. Je trouvai le pouls disposé au vomissement : j'ordonnai tout de suite quatre grains de tartre stibié. Ils évacuèrent quantité de bile visqueuse , & firent cesser les accidens. La malade passa une bonne nuit , à l'aide d'un bol calmant. Le pouls changea quelques jours après ; il fut plus développé , inégal & rebondissant , & fut bientôt suivi des règles qui étoient supprimées depuis trois mois. Le flux périodique revenu au bout d'un mois , fut arrêté derechef par un chagrin : la maladie finit par une hémorragie du nez : j'annonçai cette hémorragie , fondé sur la présence du pouls rebondissant , redoublé

& vigoureux , qui parut à plusieurs reprises. Je parvins à savoir dire de quelle narine seroit l'hémorragie ; car alors le pouls étoit beaucoup plus rebondissant du côté de la narine d'où le sang devoit sortir. Ce nouvel accident dura plus que le premier ; il cessa enfin. Les règles reparurent dans leur temps , & la malade jouit depuis ce temps-là d'une parfaite santé.

Une communauté considérable de filles m'a fourni des occasions fréquentes d'observer. La supérieure fut surprise plusieurs fois de m'entendre annoncer bien des incommodités que les malades vouloient cacher, des pertes, des fleurs-blanches, des hémorroïdes.... J'ai bien dit souvent à des femmes dont je connoissois le pouls , si leurs règles étoient abondantes ou modiques , par les différentes modifications qui existoient dans les deux cas. La force du pouls, la roideur & les redoublemens , ou rebondissemens très - marqués , m'annonçoient la grande quantité de l'évacuation. Je fus appelé dans cette même com-

munauté pour une sœur attaquée depuis trois jours d'un point de côté, d'une grande douleur de tête, de mal de gorge & de beaucoup de fièvre. Quelle indication n'aurois-je pas trouvée pour la saignée, avant la connoissance du pouls? Il étoit stomacal. J'ordonnai un *cathartico-émétique*; les évacuations furent abondantes par haut & par bas, & presque tous les accidens furent calmés quelques heures après. La malade passa une nuit tranquille, & la fièvre se termina le huitième jour après les évacuations de ventre, annoncées par beaucoup d'inégalités & d'intermittences dans le pouls. Je laisse à décider au lecteur, si des saignées auroient rempli de semblables indications curatives. J'annonçai un soir à un prélat à qui je tâtai le pouls, des urines troubles & épaisses. Je demandai à les voir; elles se trouvèrent telles que je l'avois dit. Je lui dis le lendemain qu'elles avoient repris leur couleur & consistance ordinaires, parce que je ne trouvai plus la modification précédente du soir;

ce qui se trouva vrai. L'état du pouls qui me fit annoncer les urines troubles , étoit l'inégalité dans ses pulsations ; inégalité telle , que les pulsations , partagées à peu près de six en six , alloient de la première à la dernière en diminuant , avec un rapetissement singulier de l'artère. . . . Je me suis exercé à tâter le pouls à des blessés que je n'avois pas encore vus ; j'ai annoncé de quel côté étoit la blessure. Mes confrères présens sont convenus de la différence des deux pouls. Il m'a paru que lorsque les plaies étoient en suppuration , le pouls de ce côté étoit plus serré que l'autre. (*Mercur de France , juillet 1759*).

Cette petite dissertation contient la vérification des pouls simples des Recherches. La modestie de l'auteur qui n'a pas voulu se nommer , ne donne que plus de prix à ses Observations. Quel autre intérêt que celui de la vérité, pourroit avoir un honnête homme qui ne veut pas même être connu , & jouir des éloges qui lui sont dus ?

N^o. X.

*Jugement du Commentateur & Traducteur de l'Ouvrage du Docteur Cox ,
(je crois, M. Dabadie).*

L'OUVRAGE de Cox, qui a vu le jour en Angleterre deux ans après la publication des Recherches en France, a paru fait exprès pour en assurer les observations & le système. Il est en effet surprenant que deux auteurs, sans s'être communiqué leurs vues, aient travaillé sur le même objet, & fait les mêmes découvertes : c'est ce qui est arrivé. On ne peut suspecter la bonne foi de Cox, ni le soupçonner d'avoir profité des Recherches, que les malheurs de la guerre l'avoient empêché de voir. Le traducteur de Cox a tiré le plus grand parti possible de ces heureuses circonstances. Il a fait le parallèle des opinions du médecin François, & de celles du médecin Anglois. Ce

dernier n'a travaillé que sur l'espèce de pouls des entrailles. Son ouvrage n'a donc pu être comparé qu'à une partie des Recherches. Il en est toujours résulté un jugement favorable à tout l'ensemble du système.

La traduction de Cox a paru en 1760 ; on y rend au célèbre M. Ferrein l'hommage qui lui est dû , pour avoir autrefois communiqué son opinion sur le pouls intermittent à M. Nihell , qui ne l'a pas oublié.

Le traducteur de Cox part de-là pour se glorifier de ce que M. Ferrein est partisan aussi zélé qu'éclairé de la doctrine du pouls.



N^o. X I.

*Jugement de M. Menuret, Docteur
de la Faculté de Montpellier, &
Médecin du Roi à Montelimar.*

LE travail de ce médecin, très-connu par la supériorité de ses vues & de ses talens, est consigné dans l'Encyclopédie (au mot POULS). On y trouve une histoire du pouls qui n'avoit point encore été entamée, & en même temps une comparaison critique de tous les systêmes qui ont jusqu'ici régné parmi les médecins. Le systême de Galien, celui des mécaniciens & celui de l'auteur des Recherches, y sont exposés avec beaucoup de précision. Le dernier de ces systêmes est celui qui plaît le plus à M. Menuret. Il s'explique nettement sur ce point; & ce qui doit ôter toute suspension aux éloges qu'il donne à l'opinion qu'il croit la meilleure, c'est qu'il ne fait pas façon de censurer

l'auteur des Recherches , lorsqu'il en trouve l'occasion. Il lui reproche surtout d'avoir proposé ses idées avec une méfiance qui paroît tenir du Pyrrhonisme. M. Menuret aime qu'on tranche & qu'on produise sa manière de penser sans crainte & sans détour. D'autres trouveront que le meilleur moyen de proposer des vérités nouvelles , est de le faire avec la modestie , l'honnêteté & la circonspection nécessaires en pareil cas. Cette manière , propre à l'auteur des Recherches , lui a valu des éloges de la part de M. Vandermonde , (voyez N^o. V.) & de beaucoup d'autres. Quoi qu'il en soit , je ne dois pas oublier que M. Daumont , professeur de Valence , qui a fourni tant d'excellens articles de médecine à l'Encyclopédie , s'est plusieurs fois montré très-favorable à la nouvelle doctrine du pouls.



N^o. X I I.

*Jugemens de Messieurs les Professeurs
Lamure & Venel , & autres Doc-
teurs de Montpellier.*

MESSIEURS de Lamure & Venel ont fait assez de cas de la doctrine du pouls & de l'ouvrage des Recherches, pour en recommander l'étude aux étudiants de la faculté. Ils ont allaité de ces principes notre jeunesse, l'espoir de la médecine pour la fin du siècle. Lorsqu'on nommera pour adversaires de la doctrine du pouls, deux professeurs qu'on puisse mettre à côté de Messieurs Lamure & Venel, il sera juste de convenir que cette doctrine a des ennemis. M. Leroi, aussi professeur de cette classe, a tellement insisté sur le pouls dans des mémoires qu'il a publiés sur les fièvres, que je puis très-bien lui rappeler ce qui a été dit par un homme d'esprit, au sujet de ces mémoires : » L'auteur y fait voir à travers une gaze

» légère un penchant pour les nouvel-
 » les opinions du pouls. » Mais M.
 Fouquet en appelle au témoignage
 & aux Observations de M. Leroi ;
 ce qui ne laisse plus de doute sur la
 façon de penser de ce savant profes-
 seur.

M. Chaptal , ancien praticien de
 Montpellier , s'est mis sous l'étendart
 de la doctrine du pouls ; ainsi M.
 d'Aspol , médecin de Lodève & plu-
 sieurs autres , ont fourni des obser-
 vations à M. Fouquet. Mais quelles
 observations ? Des maladies traitées
 & guéries d'après les signes tirés du
 pouls ; des saignées , des purgatifs &
 autres remèdes , heureusement placés
 ou suspendus d'après les mêmes signes.
 En voilà-t-il assez pour convaincre les
 incrédules , ou du moins pour juger
 du peu de fondement de leurs doutes ?
 Ainsi M. Desbret , médecin à Cusset ,
 a suivi le pouls de l'hydropisie , dans
 le *Journal de Médecine* , &c. &c.



No. X I I I.

*Jugement de M. Fouquet , médecin
de Montpellier.*

U N grand ministre, qui s'occupe du bonheur de tous les sujets du roi, & qui porte ses vues éclairées sur ce qui peut illustrer la médecine françoise, monseigneur le duc de Choiseul, a bien voulu recevoir la dédicace de l'ouvrage de M. Fouquet. Cette puissante protection illustre la doctrine du poulx, & la met à l'abri des criailleries d'une critique aigre & envieuse. M. Fouquet a suivi les divisions & la nomenclature de l'auteur des Recherches ; il a fait une foule de découvertes sur le poulx non critique, dont on avoit peu parlé jusqu'ici. Il appuie ce qu'il dit par une infinité d'observations faites à Montpellier sous les yeux de plusieurs témoins non suspects ; il agrandit le domaine du poulx ; il apprend à dé-
terminer

terminer la partie affectée par une maladie ; il attaque mille préjugés sur la saignée & la purgation ; en un mot , M. Fouquet met au jour une nouvelle branche sur la doctrine du pouls : cette branche éclaire , assure & confirme de plus en plus le système des Recherches , dont on ne demandera plus le complément à l'auteur , puisque M. Fouquet l'a trouvé & publié. L'ouvrage de M. Fouquet a pour titre : *Essai sur le Pouls, de Montpellier, &c.* 1767.

J'ajouterai ici que la doctrine du pouls vient de recevoir le dernier degré d'honneur , dans un ouvrage dédié À SA MAJESTÉ CATHOLIQUE LE ROI RÉGNANT. Cet ouvrage est de *D. Juan Luis Roche. . . . Nuevas Observaciones. . . . por el Pulso* (1761). Il y a encore un ouvrage plus nouveau, sous ce titre : *Doctrina de Solano de Luque aclarada* , par *D. Fr. Garcia Hernandez* , 1765. Celui-ci est dédié *al glorioso Apostolo de Valencia , Angel de Apocalypsis , san Vicente Ferrea*. J'ai lu ces deux ouvrages , postérieurs de plusieurs années

aux Recherches , & je puis assurer tous ceux qui n'entendent pas l'espagnol , que nous sommes six fois plus avancés que les auteurs de ces productions qui ont fait un grand bruit en Espagne. Je ne transcrirai que quelques lignes de D. Roche: il parle des médecins qui ont adopté dans des écrits publics la doctrine de Solano , & il met de ce nombre..... *Et muy celebre doctor D. Joseph-Ignacio de Torres , medico de la Real familia de S. M. Christianissima , y de Camera del Serenissimo Sennor Duque de Orléans , miembro de quatre Académias estrangeres , y de la Real Societad de Londres, &c.* Je ne connois point cet ouvrage attribué ici à M. Torres , célèbre docteur , &c. &c. mais je vois qu'on ne savoit pas en Espagne , en 1761 , ce qui s'est passé à Paris depuis 1756. On l'ignore même encore en 1765 , dans l'ouvrage de Hernandez.



N^o. X I V.

*Jugement de M. Vigarous, Docteur
de Montpellier.*

JE n'examinerai point , dit M. *Vigarous* , quelle a été la doctrine de *Galien* sur la nature du pouls , ni les différences qu'il en a établies : qu'il me suffise de remarquer en passant , que la doctrine du pouls a été connue d'*Hippocrate*. Il cite deux passages de cet auteur pour preuve de son assertion. Il parle des médecins anciens & modernes qui ont eu quelque part à la doctrine du pouls ; & après avoir fait sentir l'insuffisance de tout ce que les anciens nous ont laissé à cet égard ; & avoir rendu à Solano , parmi les modernes , la justice qu'il mérite , il ajoute que l'auteur des *Recherches* a rédigé la méthode de Solano dans un nouvel ordre , qu'il l'a assurée , étendue & embellie par ses découvertes , & qu'il a par-là

donné une nouvelle face à la médecine : il cite enfin Messieurs *Michel* & *le Camus*, qui ont confirmé & enrichi la doctrine du pouls par leurs observations..... Il va plus loin : Il est de fait , ajoute-t-il , que les médecins ont de tout temps regardé le pouls comme leur guide nécessaire dans le traitement des maladies. Or , on doit convenir que tout ce qui a été dit sur ce sujet avant *Galien* , & que ce que *Galien* lui-même en a écrit , est peu lumineux , peu réfléchi & illusoire. Le pouls grand & fréquent , considéré simplement par rapport à sa force & à sa célérité , & sans nul égard à ce qu'il peut avoir de critique ou de non critique , présente l'idée d'un mouvement fébrile violent , qu'on doit s'efforcer de calmer par toutes sortes de moyens : toutefois ces qualités du pouls sont , dans certain état des maladies , le produit d'un effort salutaire de la nature ; de sorte qu'on ne sauroit entreprendre d'y rien changer , sans mettre la nature en défaut & le malade en danger. La doctrine

des *Recherches* fait naître l'espoir d'un succès *étonnant* dans la pratique de l'art. Le raisonnement ne peut rien contre l'expérience ; il faut pour la combattre , avoir par-devers soi des faits certains & bien avérés. . . . La doctrine du pouls des modernes n'a rien de difficile qu'au premier aspect , & seulement pour ceux qui n'en ont pas fait l'essai. Elle a été confirmée par une foule d'Observations les plus éclatantes & les moins ambiguës. . . . M. de Lamure , professeur de Montpellier , & nombre d'autres médecins ont reconnu que le pouls intermittent annonce la diarrhée. M. Fouquet , aussi médecin de Montpellier , & quantité d'étudiants de mérite de cette université , ont tous été convaincus par leur propre expérience , de la vérité de la nouvelle doctrine du pouls ; il y a eu divers témoins de tous ces faits. A l'aide de cette doctrine , on peut former des prédictions *surprenantes* dans les maladies. . . . Elle donne un nouveau lustre à la médecine. (*Thèse soutenue aux écoles de Mont-*

pellier, en 1760). Telle est la fortune que la doctrine du pouls a faite dans une école célèbre : *Il n'est pas possible de se refuser à l'authenticité de tant de preuves.* (*ibid.*) M. Fouquet, membre de la même faculté, dont nous rapportons le jugement (N^o. XIII.) a poussé cette doctrine aussi loin qu'elle peut aller ; & M. Vigoroux continue à la cultiver , de concert avec plusieurs autres médecins de cette faculté.



N^o. X V.

*Jugement de M. Parade, Docteur
de Montpellier, Médecin à
Perigueux.*

JAI lu, Monsieur, dans votre Journal du mois de mai 1766, une Observation sur un dévoiement accompagné du pouls appelé *intestinal*, par M. de Bordeu, votre confrère ; cette lecture m'a fait naître le desir de vous communiquer deux de mes observations sur une matière qui me paroît de la plus grande importance, & même illustrer notre siècle. (*Dévoiement annoncé par le pouls intestinal, saignement de nez précédé du pouls nasal*). . . . Je ne pense point qu'on puisse voir clair dans la plupart des maladies, sur-tout les aiguës, lorsqu'on ne connoît pas bien & qu'on ne s'attache pas à étudier opiniâtrément les caractères du pouls *inférieur, intestinal*, plus ou moins *composé* ou *compliqué* : ce sont les ryth-

mes qui me paroissent jouer le plus grand rôle. Dans les maladies humorales, si le pouls inférieur, & plus ou moins décidément *intestinal*, n'annonce pas toujours une vraie crise, au moins nous fait-il connoître le temps le plus favorable pour placer des purgatifs : ce symptôme m'a constamment réussi ou heureusement guidé, même lorsque d'autres symptômes paroissent s'opposer à l'application du purgatif ; c'est ce que je me fais gloire de publier. (*Journal de Médecine*, octobre 1766.)

Voici la réflexion de M. Roux sur la lettre de M. Parade : » Nous exhortons M. Parade à continuer de » nous faire part de ses observations, » nous osons lui promettre d'avance » l'accueil le plus favorable de la part » de tous les médecins qui s'intéressent véritablement au progrès de » leur art. » La doctrine du pouls peut donc se flatter de l'approbation de M. Roux ; & cette approbation l'honore autant qu'elle doit la rendre chère à ceux qui sentent le prix des décisions des grands maîtres. Quant

à M. Parade , la réputation dont il jouit dans sa patrie , est une preuve de ses succès , autant que de ses lumières , qu'il ne fait pas difficulté d'attribuer en partie à la connoissance du pouls.

N^o. X V I.

Jugement de M. Robert , Docteur - Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

DE quel avantage ne feroit-il pas pour l'humanité , d'avoir des signes qui servissent à reconnoître les mouvemens critiques ? Ils existent ces signes ; c'est le pouls qui les fournit. Il est étonnant qu'on s'obstine à rejeter une doctrine aussi lumineuse & aussi utile au salut des malades , & à la gloire des médecins..... Le pouls dans les engorgemens de l'arrière-bouche , peut aider à guider le médecin : s'il devient supérieur , il démontre que l'effort principal est dans ces parties. Le pouls de-

venant rebondissant au commencement de chaque redoublement, je prévins le malade qu'il pourroit avoir un saignement de nez ; en effet le sang coula de ses narines , & il fut soulagé. Ayant trouvé le pouls sautillant & fort concentré , j'en conclus qu'un émétique étoit convenable. Comme il peut arriver que l'effort d'action diminue dans quelques organes , tandis qu'il augmente dans d'autres , la circulation doit devenir inégale ; c'est de cette inégalité , sans doute , que dérivent les nuances du pouls. Il doit porter une empreinte de l'effort prédominant. Il paroît donc être un moyen de découvrir dans quel organe l'action réside principalement. Quand la crise doit se faire par les parties supérieures , ou qu'un saignement de nez est près d'arriver , le pouls devient *dicrotus*. Le pouls inégal & intermittent se rencontre toujours lors des efforts critiques dans le bas-ventre. Le pouls peut prendre un nouveau rythme par l'effort redoublé d'un organe principal...

Qu'on ne soit donc plus étonné si le *pulsus undosus* annonce la crise qui doit se faire par la peau. La doctrine du pouls fondée sur l'observation, contredit la circulation telle que nous la concevons ; ou pour mieux dire, elle renverse la plupart de nos opinions sur l'économie animale : mais est-ce notre théorie, ou bien les observations qui sont fausses ? (*Traité des principaux objets de Médecine, année 1766*).

Ainsi s'exprime M. Robert. Pénétré du desir le plus vif de voir régner parmi les médecins, & jusque dans leur doctrine, cette sage logique qui en appelle à la réflexion & à l'observation, il s'y attache avec courage, il poursuit avec vigueur & générosité des faits prétendus, & des théories qui lui paroissent capables d'égarer. Il ne craint pas le préjugé, il l'attaque de front. On a dit de lui, qu'échauffé par son zèle, il a saisi le moment ; qu'il a

*Tiré au monstre, & d'un trait lancé d'une
main sûre,*

Il lui a fait dans le flanc une large blessure.

On ne doute point qu'enfin les efforts de M. Robert ne soient suivis d'un succès désiré. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il rend hommage à la vérité, en publiant sa façon de penser, qui est bien conforme à celle de tant d'honnêtes gens instruits & éclairés.

N^o. X V I I.

*Jugement de M. Strack, Médecin de
S. A. M. l'Electeur de Mayence.*

PENDANT que je lisois les *Recherches sur le Pouls*, une demoiselle de trente - huit ans, pléthorique, d'ailleurs très - craintive, qui avoit coutume d'être réglée très fortement toutes les trois semaines, me consulta pour savoir si elle pourroit, sans danger, faire un petit voyage, dont elle devoit être de retour le lendemain. Ayant trouvé son pouls mou & égal, je lui dis qu'elle pouvoit partir hardiment. Trois jours après son retour, elle me pria de lui tâter le

pouls : je le trouvai *mince* , c'est-à-dire que ses pulsations alloient en diminuant ; sur quoi je lui dis qu'elle auroit incessamment un flux abondant d'urine. Elle me répondit que depuis la nuit précédente elle en avoit rendu une très grande quantité , ce qui l'avoit très-fort étonnée. Quelques jours après, cette même personne , frappée de ma prédiction , me présenta encore son pouls à examiner. Fondé sur ce que j'avois lu dans les *Recherches sur le Pouls* , je lui dis que je croyois qu'elle auroit ses règles incessamment , & qu'elle les auroit abondantes : elle m'apprit qu'elles étoient survenues ce jour même. Depuis ce temps , j'ai eu plusieurs fois occasion , après avoir examiné son pouls , de lui prédire le jour où elle fera réglée.

Un étranger , homme bien constitué en apparence, étant venu de soixante lieues , pour conduire sa femme paralytique , aux bains chauds de Wisbaade , me consulta sur la maladie dont elle étoit attaquée ; & lorsque je lui eus dit ce que j'en pensois ,

il me pria de lui tâter le pouls ; je le trouvai pectoral , tel que le décrit l'auteur des *Recherches* : je lui dis que je croyois qu'il cracheroit bientôt : il me répliqua que depuis plusieurs années , il avoit coutume d'expectorer tous les matins quantité de crachats cuits & puriformes.

Voilà les observations que j'ai eu lieu de faire jusqu'ici sur la prédiction des crises par le pouls. Je ne doute pas que chaque médecin , pour peu qu'il soit praticien , ne sente toute l'importance de ces *Recherches*, & qu'il ne pense avec moi , que si tout ce que l'auteur avance se trouve vérifié , comme je ne doute pas qu'il ne le soit tôt ou tard , il mérite dans l'histoire de la médecine , une place pour le moins aussi distinguée que celle de Solano. Sa façon de s'énoncer , la netteté de ses idées , l'ordre qui règne dans son ouvrage , le détail exact de toutes les connoissances qui relèvent ses observations , ses doutes judicieux , les points de vue lumineux qu'il indique , & sur-tout la conformité de sa doctrine avec plusieurs

observations d'Hippocrate & de bons praticiens de nos jours , est un préjugé très-avantageux pour sa doctrine & l'excellence de son ouvrage. Si quelques médecins refusent d'admettre les vérités pratiques qui résultent de ses observations , c'est peut-être parce qu'elles ne s'accordent pas avec les hypothèses de nos écoles. Mais comme je connois un grand nombre d'autres faits constatés par l'expérience, qui ne sont pas moins opposés à la théorie commune, pourquoi voudroit-on rejeter ceux-ci , & les regarder comme imaginaires? (*Journal de Médecine* , janvier 1767).

On n'a cessé en effet de regarder la doctrine du pouls comme étant opposée à la théorie ordinaire mécanique des petits vaisseaux , & de la circulation du sang. En conséquence elle a passé pour impossible parmi ceux qui ne connoissent que cette théorie. Feu M. *Fournier* , médecin des moins agités , & des plus doux, ou des plus modestes , avoit entrepris d'écrire contre la doctrine du pouls ; il vouloit en démontrer le faux :

mais la démonstration qu'il promet d'abord avec emphase, ne parut point; & lorsqu'on lui en demandoit des nouvelles, il répondoit qu'il y avoit bien des choses à dire sur cette matière. Feu M. *Renard*, un des médecins des plus anciens, tenoit à peu près le même langage. On a trouvé à la vente de sa bibliothèque le livre des Recherches, rempli à chaque page d'espèces de notes qui prouvent qu'il l'avoit tout lu. Mais malheureusement on n'a pu deviner le langage qu'il s'étoit fait, ou la valeur des signes qu'il plaçoit en marge. D'ailleurs il est arrivé que chacun des signes qu'il a faits sur une page, s'est peint sur la suivante : en conséquence, toutes les marges à droite & à gauche, sont pleines de marques & de petits pâtés inintelligibles.

Voilà à quoi se réduit le travail de M. *Renard* sur le poulx. Quoi qu'il en soit, M. *Strack* a mieux que personne saisi la raison des oppositions qu'a trouvées la doctrine du poulx; c'est la bonne foi avec laquelle quelques médecins croient à leur théo-

rie ; il en est peu qui aient la force d'y renoncer , & moins encore qui , ainsi que M. *Strack* , avouent naturellement qu'il y a tant de choses inexplicables , que la doctrine du pouls peut bien passer dans la foule. Mais il viendra peut-être un jour où cette doctrine ne sera point impossible à expliquer : laissons user la théorie ordinaire.

N^o. X V I I I.

Jugement de M. Robin , Docteur de Montpellier , Médecin à Toussy.

RAPPELEZ-VOUS , mon cher confrère , de quel ridicule je tâchois de couvrir ceux de nos étudiants en médecine , qui cherchoient à s'instruire sur les crises qu'annoncent les différentes nuances du pouls , soit en santé , soit en maladie. Autant j'étois éloigné de la doctrine de l'auteur des *Recherches sur le Pouls* , autant ma propre expérience me rend son partisan. C'est pour lui faire une es-

pèce d'amende-honorable , que je choisis la voie du Journal pour vous faire part de mes observations à ce sujet. Vous devez y ajouter d'autant plus de foi , qu'elles ne sont rien moins que le produit de la prévention. M. Robin rapporte ses observations , & poursuit ainsi : Ces observations, mon bon ami , me décident plus que jamais sur la doctrine du pouls. Je la crois d'autant plus sûre , qu'elle est appuyée par un grand nombre d'observations ; je pense qu'on ne peut trop s'inculquer dans la mémoire les signes qui caractérisent tous les pouls , & que plus les médecins en feront une application suivie & réfléchie dans leur pratique , moins ils seront exposés aux bévues que l'obscurité de la physique du corps humain peut occasionner. Mais il faut se défaire des préjugés , & la chose n'est pas facile ; pour moi j'y renonce en entier. (*Journal de Médecine , février 1767.*)

Voilà l'aveu le plus généreux que puisse faire un galant homme ; ce procédé caractérise un ami de la vérité ; il est bien loin de cette fausse

honte qui oblige les hommes à ne point se départir d'une première opinion , souvent formée sans le moindre examen. L'approbation de M. Robin est d'autant plus précieuse à la doctrine du pouls , que ce sage & savant médecin a vu mieux que personne cette doctrine de tous les côtés possibles ; il l'a jugée sans préjugé , mais sans envie ; il ne l'a pas noircie pour la rendre suspecte.

N°. X I X.

*Jugement de M. Gardane , Docteur de
Paris & de Montpellier.*

LE pouls est la bouffole qui doit conduire le médecin ; lui seul peut indiquer tous les changemens qui se passent dans notre machine , & diriger nos pas dans le traitement épineux des maladies. Ne soyez pas surpris , Monsieur , de me voir le partisan si zélé de la doctrine du pouls ; je l'ai méconnue tandis que

j'étudiois la médecine à Montpellier. Les étudians tranchent , pour l'ordinaire , quand il est question de prononcer sur le mérite d'un ouvrage , souvent même sans l'avoir lu : mieux instruits dans la suite , ils rougissent plus d'une fois de leur précipitation. J'avoue donc que , dans le temps , j'ai regardé l'ouvrage de Solano comme fabuleux ; que j'ai pris M. Nihell , son disciple , comme un enthousiaste : ajouterai-je que j'ai cru voir dans les Recherches sur le Pouls le fruit d'une imagination hardie , plutôt que celui de l'observation ? Enfin , le dirai-je ? j'ai pensé que ceux dont le témoignage étoit venu à l'appui de ces Recherches , s'étoient laissés séduire par la nouveauté , & qu'ils avoient cru voir ce qu'au fonds ils n'avoient jamais vu. Je vous ai prévenu que j'étois étudiant , & ce seul titre doit me faire pardonner trop de légèreté. (*Journal de Médecine* , mai 1767).

M. Gardane rapporte ensuite , après quelques observations , une petite aventure qui lui arriva étant étudiant. Il badinoit sur le pouls avec

plusieurs jeunes gens ; la scène étoit gaie , puisqu'elle se passoit à table : il tâta son pouls & crut le trouver disposé à l'hémorragie , suivant les Recherches : il annonça avec dérision , qu'il avoit le pouls nazal. Le repas n'étoit pas fini, qu'il lui survint un saignement de nez. S'il est vrai , comme il le dit, que les rieurs ne furent pas pour lui , il est certain au moins , que le courage & la candeur qu'il met dans le rapport de cette histoire , lui font beaucoup d'honneur. Voilà de ces observations précieuses , auxquelles il n'y a point de réplique.

Ce sont les premiers efforts d'une ame jeune encore, & qui s'élance vers le vrai. Quelqu'un l'a remarqué ; il est malheureux que les jeunes gens perdent , en avançant en âge , le fruit de leurs premières idées , & même des vérités que le seul hasard fait souvent découvrir à la curiosité qui leur est naturelle. Cette remarque est très-juste ; peu de médecins conservent , comme M. Gardane , la même ardeur qu'ils montrèrent dans leurs premières années : il en est peu qui

sachent revenir sur leurs pas ; & marier le courage & la fermeté de l'âge mûr , avec la candeur & la sagacité des premières années.

Ce que je viens de rapporter d'après M. Gardane , n'est point le premier trait qui le distingue dans la république de la médecine.

N°. X X.

Jugement de M. Dupuy , Médecin de Paris.

SACHANT par *ouï-dire* ce que je vais rapporter de ce médecin , adopté par la faculté avant même qu'il eût commencé sa licence , j'ai cru pouvoir le mettre au rang des partisans du poulx : ce que j'ai à annoncer , ne peut nuire à personne , ni gêner en rien la liberté de M. Dupuy , encore moins blesser sa délicatesse.

Un censeur royal a actuellement entre les mains un ouvrage de M. Dupuy pour l'examiner. Le projet

de cet ouvrage est digne des talens de l'auteur : il s'agit d'une histoire complete, suivie & critique, de tout ce qui a été dit sur le pouls. Des discussions pénibles & savantes ont fait naître un corps de doctrine qui manquoit. On dit que l'auteur s'y détermine entièrement pour le systême des Recherches. Ce sera une nouvelle gloire & un nouvel appui pour cet ouvrage, de même que pour l'histoire du pouls, que les travaux de M. Dupuy ne peuvent manquer de rendre plus chers & plus utiles à tous les médecins.



N^o. X X I.

*Jugement de l'auteur du Traité de
l'Abus de la saignée.*

L'HONNEUR qu'a fait aux *Recherches* l'auteur de l'Abus de la saignée, en les laissant subsister parmi les ouvrages qui composent sa bibliothèque, mérite la reconnoissance de tout amateur du poulx. Je ne fais à qui je rends hommage, en payant mon tribut à cet auteur anonyme. Il y a des personnes qui disent que cet auteur est M. Boyer, docteur de Montpellier; d'autres avoient cru que le Traité de l'*Abus de la saignée* étoit de M. Dubourg, docteur - régent de la faculté de Paris. Ce médecin s'est souvent expliqué d'une manière très - favorable pour la doctrine du poulx. Je crois pouvoir joindre à cette remarque un remerciement que je dois, dans mon coin, à M. Dubourg; il vient de châtier la
botanique;

botanique ; il a entrepris de la nettoyer de son infâme & barbare jargon. Il la présente , comme elle doit être cultivée parmi nous , en françois , & d'une manière plus simple , plus nette & plus intelligible , que n'étoit cet ancien apparat gothique , dont elle étoit hérissée. Ainsi se dissipe peu à peu le nuage qui couvroit la médecine des siècles d'ignorance : ainsi sont chassés , comme des mouches incommodes , les essains de pédants qui avoient voulu s'emparer de notre art , & qui passoient leurs jours à mordre leurs voisins , & à mentir au public.

M. Dubourg doit être encouragé par tous les gens de bon goût ; ils l'ont vu avec plaisir abattre l'épais colosse du préjugé , qui s'étoit perché sur les échasses de l'impudence & de l'intrigue.



N^o. X X I I.

*Jugement de M. de Picamilh , Docteur
de Montpellier , & Médecin de
l'Isle de Rhé.*

M. DE PICAMILH , après avoir cité deux faits de pratique , les moins équivoques , en faveur de la doctrine du *tissu muqueux* , qu'il a , dit-il , eu l'honneur de communiquer à M. Richard , qui lui a recommandé de faire toutes les observations possibles à cet égard ; après avoir dit qu'il a recueilli d'autres observations sur le même sujet , qu'il se propose de publier dans le temps , M. de Picamilh fait cette remarque touchant les *Recherches sur le Pouls*. Vous voudrez bien , Monsieur , me mettre dans le nombre de ceux qui , sans avoir jamais eu aucun préjugé contre la doctrine du pouls , l'ont suivie & vérifiée sur les malades. J'étois à Montpellier lors des disputes sur cette matière , & je ne suis point étonné que de bons ef-

prits , tel que l'est M. Robin , dont vous avez parlé dans le Journal du mois de février dernier , soient revenus sur leurs pas. Quant à moi , je continuerai à suivre une route qui ne m'a jamais égaré : je dois ce témoignage à l'auteur des *Recherches sur le Puls* , & à sa doctrine , de même qu'à un de ses zélés partisans , Monsieur Fouquet , docteur de Montpellier , qui travaille sur cet objet , & dont je dois attendre l'ouvrage avant de publier mes observations. (*Journal de Médecine* , juin 1767).

On peut dire à M. de Picamilh , ce que disoit M. Roux à M. Parade : (Voyez N^o. V , pag. 313.) Ecrivez , Monsieur , & donnez vos observations avec courage ; faites part des diverses occasions où la doctrine sur le puls vous a servi. Faites l'application de cette doctrine à la pratique journalière. L'ouvrage de M. Fouquet vient de paroître ; on attend le vôtre. Soyez sûr de l'approbation de tous les médecins qui aiment leur profession , & soyez sûr aussi de la

critique de ceux qui s'aiment plus
que leur profession.

N°. X X I I I.

Jugement de M. Berthier.

LE but que l'auteur se propose dans cet ouvrage , est de classer assez distinctement les différentes modifications du poulx , pour établir sur ces différences , les signes propres à chaque évacuation critique. L'exécution de ce projet demande des observations précises, constantes, & en quelque sorte infaillibles dans leurs indications. L'auteur a tiré ses principes de cette source. Pour rendre ses Recherches plus intelligibles , il s'est fait un langage plus net & plus sensible , que celui dont les anciens & les modernes se sont servis pour indiquer les différens états du poulx. Ainsi les poulx *formicans* , *miures* , *caprizans* , n'entrent pas plus dans les cathégories où il place les poulx

différens , que les pouls *forts & foibles* , *fréquens & lents* , *grands & petits* , *durs & mous*.

Ces vagues dénominations sont trop indépendantes de l'état habituel du malade , & trop dépendantes des caprices , ou des idées particulières dont chaque médecin est susceptible. L'auteur a imaginé une nomenclature , qui n'est point sujette à ces inconvéniens. Ici l'analogie des pouls , des maladies & des remèdes est conservée , soutenue & poussée dans les mots , comme dans les choses. Comme tout se réduit ici à des comparaisons , & par conséquent à des opérations compliquées , où la mémoire intervient & peut être fautive , l'auteur assigne une mesure plus présente , plus actuelle , plus sensible ; c'est l'inégalité des pulsations & de leurs distances.... Dans les crises , la nature ne travaille qu'à se délivrer de l'embarras qui l'afflige ; son action se répand quelquefois sur plusieurs organes ensemble , quelquefois elle se rassemble sur un seul ; souvent elle semble errer ou

revenir de l'un à l'autre. La crise qui se prépare est plus ou moins laborieuse ; les accidens , les phénomènes qui s'y joignent , sont plus ou moins irréguliers , plus ou moins tumultueux : le pouls est une espèce d'écho qui répète tous ces tons , tous ces mouvemens de la crise ; sa voix appelle l'art au secours de la nature ; il lui assigne le quartier où elle a besoin de son aide ; il lui marque même le service qu'il attend de son zèle : mais pour entendre son langage , il faut avoir la langue bien exercée & bien épurée. L'auteur de ces Recherches nous montre des écueils , où , en suivant les méthodes les plus reçues & les mieux justifiées , on court risque de faire naufrage. Les essais qu'il nous donne , suffisent ; il n'élude pas les questions litigieuses dont ses observations sur le pouls pourroient faciliter la discussion : telle est , par exemple , la fameuse question qui a partagé les anciens & les modernes sur un Aphorisme où Hippocrate prétend que le médecin doit suivre la nature , tendre au même but qu'elle.

Les adversaires de ce sentiment , soutiennent qu'il ne faut pas se fier si aveuglément à la nature , mais plutôt la diriger ; se défier des crises qu'elle prépare , ou du moins leur donner une détermination qu'on juge convenable. De toute sa doctrine , l'auteur tire une conclusion trop importante pour l'oublier ici, c'est qu'un remède produit toujours un bon effet sur le pouls , lorsqu'il le développe & le rend excréteur , ou qu'il rend simple & critique , un pouls qui étoit compliqué & non critique : au contraire , l'effet du remède est fâcheux , quand il rend convulsif & non critique , un pouls qui étoit critique & développé.

L'auteur a encore semé dans ses Recherches une infinité de réflexions que nous n'avons pas pu recueillir dans notre extrait , & dont les praticiens ne sauroient trop se pénétrer... Si elles soutiennent l'épreuve , il en naîtra des lumières & des sûretés , qu'on ne sauroit trop désirer. Pour s'en convaincre , outre les écrivains cités par notre auteur , qu'on lise les

368 JUGEMENS DIVERS

traités du pouls , composés par *Pierre-Paul Galea* , *Antoine Honestus* , *Eustache Rudius* , *David Abercrombe* , &c. on verra combien en le perfectionnant , on enchérit ici sur tout ce qu'ils ont publié , pour rendre fin & érudit le tact du pouls , & pour spécifier les présages fondés sur le rythme des pulsations. (*Mémoires de Trévoux* , février 1757).

On avoit cru que ce jugement appartenoit à feu M. Astruc ; mais ce médecin toujours attaché à ses ouvrages , dans lesquels il insiste sur le pouls , n'a pu y renoncer entièrement. Il s'est pourtant expliqué souvent d'une manière favorable aux Recherches , sur-tout quand il parloit à des gens que n'offusquoit point la nouvelle doctrine du pouls. M. Astruc paya dans ses dernières années le tribut ordinaire à son grand âge. Il laissoit mettre ses décisions en avant , par ceux qui avoient besoin de se cacher derrière un nom célèbre. M. Astruc hésitoit entre la raison & d'anciennes liaisons. Il se contentoit de dire historiquement le pour & le

contre. Ayant un jour parlé au Collège royal contre la doctrine du pouls, un de ses auditeurs alla de l'école à l'hôpital. Les malades l'éclairèrent mieux que les leçons du professeur, & il devint partisan du pouls. Ainsi, feu Pablo cherchoit à prouver à Solano qu'il ne pouvoit voir ce qui se passoit sous ses yeux. Quoi qu'il en soit, le journaliste de Trévoux a rendu le système des Recherches avec une sagacité singulière, & d'une manière qui pourroit faire honneur à un médecin.

N^o. X X I V.

Jugement de M. de la Place.

ON peut regarder ce système sur le pouls, comme celui de Tournefort sur les plantes. Quoiqu'on trouve dans les auteurs antérieurs à Tournefort, quelques morceaux de la méthode de ce grand botaniste, il n'en a pas moins été regardé comme l'inventeur.

Qv

L'auteur des Recherches rend à Solano , médecin Espagnol , qui vivoit au commencement de ce siècle , ce qui lui est dû ; mais il fait sentir en même temps le grand nombre de différences qu'il y a entre son système & celui de Solano.

Enfin , notre auteur fait voir clairement , que le plan qu'il propose ne peut être confondu , ni avec celui des Chinois , ni avec celui de Galien , ni avec celui des Modernes. Il n'avance rien qui ne soit appuyé par des observations de pratique qu'il rapporte ; & ce qu'il y a de plus favorable pour lui , & de plus concluant pour sa méthode , c'est que parmi ces observations , il y en a plusieurs qui ont été faites en public , & qui se sont déjà répandues dans Paris. Les Observations I , XX , XLVIII , XLIX , &c. ont été faites par l'auteur , devant des personnes de considération. On ne s'est point borné dans cet ouvrage à donner des observations nouvelles & fort utiles sur le poulx ; il y a bien des traits qui font sentir la profonde méditation de l'auteur sur le peu de fondement de

plusieurs opinions reçues..... La sensibilité des parties organiques , leur activité , celle des organes en particulier , & l'effort que les parties du corps ne cessent de faire les unes sur les autres , sont les principaux fondemens de la théorie de l'auteur des Recherches. L'article de l'action des remèdes sur les mouvemens du pouls , est un des plus curieux de tout l'ouvrage : il veut que la médecine soit une & universelle.... Enfin , notre auteur paroît très-partisan de la médecine naturelle , celle qui fait le moins de remèdes qu'il est possible : il attend presque tout de la nature , sur-tout lorsque le pouls est critique & simple. Il ne dit pas ce qu'il pense qu'il faut faire , lorsque le pouls est non critique , jusqu'à un certain point ; nous dirions , s'il étoit possible de le deviner , que dans ces cas-là il n'a pas grande confiance aux remèdes ; cependant il faut attendre qu'il s'explique sur cet article. (*Mer-cure de France , novembre 1756*).

Il seroit en effet injuste de prétendre deviner les opinions d'un au-

teur. Celui des Recherches n'a reçu la justice qui lui est due à cet égard, que par le traducteur de Cox, qui a remarqué que les conclusions sur la pratique & l'application de la doctrine du pouls aux maladies, n'est que pressentie dans les Recherches, sans qu'il y ait sur cet objet rien qui montre une décision formelle : elle eût été trop précoce, avant que l'on fût accoutumé aux observations sur le pouls. Au reste, la justice rendue par l'auteur du Mercure à l'ouvrage dont il donne l'extrait, suppose beaucoup d'attention à vérifier les faits avancés. D'autre part, cette manière de décider sage & honnête, est trop généralement connue dans l'auteur du Mercure, pour qu'il faille travailler à la faire appercevoir.



N^o. X X V.*Jugement de M. Fréron.*

CE livre (Recherches sur le Pouls) donne une lumière nouvelle dans la pratique de la médecine , & paroît d'autant plus utile , qu'il traite d'une matière sur laquelle on a le moins écrit , quoiqu'elle soit de la plus grande conséquence pour la connoissance des maladies. L'objet principal de l'auteur de cet ouvrage , a été de comparer la marche , les phénomènes & les évènements des maladies , avec les diverses modifications du pouls , pendant les différens temps , les divers-degrés , les différentes tournures de ces mêmes maladies ; de ramener à des principes généraux une suite d'observations particulières , & de répandre sur cette théorie de l'art autant de lumière que sur la pratique. En un mot , c'est un Traité général de toutes les espèces de Pouls. Galien , en écrivant sur ce sujet , a distribué

374 JUGEMENS DIVERS

en plusieurs classes les différentes fortes de pouls. Comme il sentit la difficulté de les caractériser , & de les exprimer d'une manière intelligible , il les désigna par des rapports avec des choses plus connues. Il prétendit avoir trouvé des pouls qui ressembloient à la marche des fourmis , & les appela pouls *formicans*. Les Chinois qui passent pour être fort experts dans la connoissance du pouls , & qui se sont exercés de tout temps dans cette partie de la médecine , ont pris le même parti que Galien ; ils ont parlé d'un pouls *roulant* , de celui qui va comme une grenouille , d'un autre qui ressemble au fretillement d'un poisson. Les modernes ont divisé les pouls en *forts* & *foibles* , *fréquens* & *lents* , &c. L'auteur rejette toute cette nomenclature ancienne & moderne , comme n'exprimant rien d'assez précis. Il a observé qu'un pouls d'une espèce particulière annonçoit une évacuation du côté de la tête , & il l'a nommé pouls capital , &c. La disposition naturelle des organes contribue infiniment à faire

bien saisir les nuances qui différencient les pouls. Mais quand on ne seroit pas doué d'une extrême finesse dans le tact, il ne seroit pas impossible d'appercevoir ces nuances ; & les connoissances particulières que les médecins peuvent acquérir sur le pouls, doivent moins être attribuées à la délicatesse de leurs sens, qu'à leur expérience. C'est l'examen de toutes les modifications que prend le pouls, qui fait le fonds de cet ouvrage. On y apprendra à connoître le pouls qui annonce le vomissement, le pouls des évacuations critiques, le pouls des règles, &c. Vous me dispenserez d'entrer dans ces détails, qui ne sont faits que pour les gens de l'art. Ce n'est point à moi non plus de prononcer sur le mérite de ces observations. (*Année Littéraire*, 1757, pag. 270).

Voici encore le jugement d'un homme de lettres, qui a la modestie de ne pas prononcer sur le mérite des Recherches. Il n'en donne pas moins une notice très-exacte, avec cette précision & cette clarté qui distinguent ses ouvrages. Mais s'il est

376 JUGEMENS DIVERS

vrai qu'un philosophe privé des secours des observations journalières de médecine, ne peut porter un jugement bien décisif, il est tout aussi certain que cette matière peut être du ressort de tous les curieux qui cultivent les diverses parties de la physique & de la littérature. L'Académie des Sciences a commencé à s'occuper de quelques petites discussions sur le pouls : il en résultera sûrement de nouveaux éclaircissémens. Peut-être ne seroit-ce pas un désavantage pour la doctrine du pouls, qu'elle fût connue & cultivée par des savans, qui ne s'occupent pas précisément des soins attachés à l'exercice de l'art.

Plusieurs curieux ont déjà étudié cette doctrine, au point de pouvoir vérifier ce qui fait le principal fondement des Recherches. Des gens du monde, des Frères de la Charité, qui, sans prétendre se charger du traitement des malades, se sont trouvés à portée d'en voir, ont étudié & même poussé fort loin la doctrine du pouls. Cette doctrine n'en sera que mieux reçue dans le sein des facultés.

de médecine , lorsqu'elle aura été éclairée par les soins & les veilles de ceux qui aiment l'humanité. C'est à ces citoyens utiles & vertueux , que peuvent servir la notice de M. Fréron , & celles des autres littérateurs , qui ne cessent de répandre du goût & l'amour des sciences & des beaux arts , & qui jouissent de l'avantage heureux de parer ce qu'ils écrivent de tous les agrémens du style.

N^o. X X V I.

*Jugement de Monsieur Clerc , ancien
médecin des Armées du Roi , &
de l'Hetman des Cosaques.*

VOICI ce qu'écrit ce médecin à M. Gardane. (Du vendredi 18 septembre 1767). » J'ai de quoi éprouver l'efficacité de la médecine simple , & tout le temps qu'il faut pour observer : si M. Bordeu eût été à Villers-Cotterets la semaine passée , il auroit eu grand plaisir. J'y ai eu deux maladies inflammatoires gra-

378 JUGEMENS DIVERS

» ves à traiter , & l'état du pouls m'a
» fait pronostiquer , deux jours d'a-
» vance , deux hémorragies & d'au-
» tres éruptions. Le pronostic a été
» juste , & j'ai passé pour forcier. »

Ce témoignage est d'autant moins suspect , que M. Clerc ne connoissoit pas les *Recherches sur le Pouls* , lorsqu'il a publié son *Histoire naturelle de l'Homme considéré dans l'état de maladie*. (Voyez pag. 337 , Tom. I de cet ouvrage).

No. X X V I I.

Jugement de M. Langhans , Médecin de Berne.

» **L**ES signes qui annoncent une
» hémorragie du nez salutaire , (dit
» M. Langhans) , sont la pesanteur
» de tête , une douleur dans le front ,
» la rougeur des yeux , les éternue-
» mens fréquens , & le *double batte-*
» *ment du pouls*. . . . La crise est im-
» parfaite , lorsque la fièvre continue
» ou qu'il survient quelque autre ma-

» ladie : ainsi , lorsque le malade ne
 » rend que quelques gouttes de sang
 » d'un rouge clair & pâle , c'est en
 » général un signe infailible que le
 » sang est dissous & prêt à se corrom-
 » pre. . . . De même , dans une fièvre
 » chaude , quelque fort que puisse
 » être le saignement de nez , la fiè-
 » vre ne laisse pas de continuer.
 » Au contraire , la crise est parfaite
 » lorsque la fièvre cesse. . . . Toutes
 » les fièvres observent un certain
 » période avant d'avoir atteint leur
 » maturité , &c. &c. »

Ces propositions extraites de l'ou-
 vrage de M. *Langhans* (*l'Art de se*
guérir soi-même , &c.) & dont je
 n'examine point ici toute la valeur ,
 prouvent deux vérités également fa-
 vorables à la doctrine du pouls & à
 celle des crises , dont le pouls est l'ex-
 pression & la plus sûre indication.
 1°. Il est évident que M. *Langhans*
 connoît , attend & suit les crises ,
 leur marche , leurs jours , leurs phé-
 nomènes. 2°. Il appelle à son secours ,
 pour distinguer les bonnes crises des
 mauvaises , les diverses modifications

du pouls : par exemple , une hémorragie salutaire est accompagnée *du double battement du pouls* ; c'est notre *rebondissant* ou notre *redoublé* , notre *nasal & supérieur*. Si l'hémorragie n'est point salutaire , elle est la suite d'une sorte d'expression ou de flux causé par la dissolution ; par conséquent , le pouls n'annonce point alors le cri de la nature victorieuse ; elle est sur le point de succomber.

Tout cela fait voir combien la saine doctrine des crises & de ses signes , est de tous les temps & de tous les lieux , & combien elle est du goût des médecins les plus instruits & les plus appliqués.

M. *Langhans* n'hésite point de mettre , pour ainsi dire , les signes du pouls entre les mains de tout le monde , & de recommander l'étude des crises à ceux qu'il suppose pouvoir être leurs propres médecins : il faut donc qu'il regarde ces deux points essentiels de la médecine pratique comme des vérités utiles , nécessaires , & qu'il est dangereux d'ignorer.

C'est le plus grand éloge qu'on

puisse faire des découvertes des philosophes , que de les répandre dans les mains du peuple ; c'est la marque la moins équivoque de leur utilité réelle. Notre doctrine du pouls est désormais dans cette heureuse position : il faut que les médecins se tiennent pour dit , que leurs malades avisés & instruits sur ce point important , ne leur pardonneroient aucune négligence à cet égard , & encore moins un air d'indifférence dans lequel on s'enveloppe quelquefois , faute d'avoir de bonnes raisons à mettre en avant.

N^o. XXVIII & dernier.

Autres Jugemens.

ON a dit , 1^o. que la nouvelle doctrine du pouls n'est qu'un tissu de paradoxes. 2^o. Qu'elle est une innovation inutile , & même nuisible. 3^o. Qu'elle déranger les règles de la saine pratique. 4^o. Qu'elle n'étoit qu'un réchauffé , puisqu'elle se trouve dans

382 JUGEMENS DIVERS

les auteurs anciens. 5°. Qu'elle n'a point l'authenticité nécessaire aux vérités qui, en médecine, doivent servir de règle. 6°. Que tant de bons médecins s'étoient passé de cette doctrine, qu'il étoit inutile de s'y appliquer pour être grand médecin, ou pour en avoir la réputation. 7°. Qu'elle a des prétentions exorbitantes, puisqu'elle ne tend pas à moins qu'au projet de connoître jusqu'au plus profond des pensées. 8°. Que les dénominations nouvelles qu'elle emploie, sont aussi singulières que ridicules. 9°. Qu'elle pouvoit, tout au plus, être de quelque ressource à ceux qui voudroient en imposer au public. 10°. Qu'il faut employer toutes sortes de moyens pour empêcher ces sortes de systèmes de se répandre, &c.

On pourroit appeler tous ces jugemens les décisions *courantes*. Mais les partisans du poulx, qui ne se sont point épouvantés du bruit, n'ont point été sans réponse à toutes ces imputations : voici leurs réponses.

1°. Lorsqu'on traite la doctrine

du pouls de paradoxe , on ne prend point garde que la découverte de la circulation du sang a été de même traitée de paradoxe ; que Fagon qui la foutint le premier à Paris , s'y fit une foule d'ennemis : cependant Fagon avoit raison , & l'évènement a justifié que ses détracteurs étoient des têtes à préjugé , pour ne rien dire de plus.

2°. Que les Gui Patin traitèrent l'usage de l'émétique d'innovation très nuisible , puisqu'on accusoit les partisans de ce remède d'empoisonner le monde. Cependant l'émétique a pris la première place parmi les remèdes , & la mémoire de Gui Patin révolte les gens de goût.

3°. Si les règles de la pratique sont tellement déterminées , qu'elles méritent le consentement unanime de tous les médecins qui ont de la réputation , certainement il ne faut point les déranger ; mais qui ne fait combien nous sommes loin de cette uniformité de pratique tant vantée ? C'est donc une pauvre raison que celle-là. Où est le code de la médecine

384 JUGEMENS DIVERS

ne ? De quel droit un médecin , quel qu'il soit , prétendrait-il forcer le suffrage de son confrère , quel qu'il puisse être ?

4°. Si la doctrine du pouls se trouve dans les livres anciens , elle n'est donc point une innovation. Qui est en état de juger si cette doctrine mérite d'être remise en vogue , ou ceux qui l'étudient , ou ceux qui la diffament sans l'étudier ?

5°. La doctrine du pouls est-elle moins authentique que mille décisions d'usage & de pratique , dont tant de médecins se targuent ? Où étoit l'authenticité des théories & de la pratique moderne , lorsqu'elles ont fait disparaître les règles anciennes ?

6°. S'il faut rejeter tout ce dont plusieurs médecins de réputation n'ont pu faire usage , pour s'attirer cette réputation , quel sera le remède nouveau auquel on puisse avoir recours ? quelle découverte ne sera point sujette à ce reproche risible ?

7°. Quant aux prétentions qu'on se plaît à attribuer aux partisans du pouls , en disant qu'ils se vantent de
pouvoir

pouvoir tout connoître dans le corps , le physique comme le moral , c'en est qu'une fade plaisanterie, qui, d'abord répandue dans de petits cercles, a ensuite pu en imposer à d'honnêtes gens. La vérité est , qu'aucun des partisans du pouls n'a eu cette prétention insensée. On veut les juger , & on ne veut point les lire.

8°. Qui croiroit que des médecins , la plupart remplis des termes de leurs écoles , où les remèdes , par exemple , sont distingués en *pectoraux*, *stomachiques*, *céphaliques*, *utérins*, *errihins*, &c. qui croiroit, dis-je, que ces médecins peuvent trouver étranges les dénominations de pouls *pectoral*, *stomachique*, *capital*, &c. & jeter du ridicule sur ces dénominations ? Cette attaque n'est point adroite.

9°. Mais les partisans du pouls veulent en imposer au public ! Voilà le grand cheval de bataille. Ainsi tous les médecins dont nous venons de parler , Espagnols , Allemands , Anglois , François , tous auroient fait une ligue pour abuser le public. C'est,

il faut en convenir , une bien étrange entreprise. Et à quoi tend - elle ? A modérer l'ardeur qu'on a pour les remèdes , à déterminer les signes propres à l'application de ces remèdes , à donner à la nature tous les droits que le mauvais goût de l'art avoit voulu lui ôter. Est-ce là vouloir en imposer au public ? Eh ! que peut perdre le public à cela ? Que ne peut il pas au contraire y gagner ?

10°. Il faut enfin employer toutes sortes de moyens pour empêcher la doctrine du poulx de se répandre. S'il s'agit d'une critique honnête , judicieuse , modeste , instructive pour tous les partis , le champ est libre , tout le monde peut y entrer , & les partisans du poulx sont en assez grand nombre pour se prêter de bonne grace à ce qu'on pourroit exiger d'eux.

Mais s'il peut être question d'imputations , d'accusations vagues , de dénonciations vaines & grossièrement tissées , ces méchans coups sont réservés à de vils délateurs , sur les vues desquels le public ne prend point le change ; leurs traits sont connus , on

les fait empoisonner par la jalousie , à laquelle succèdent les remords rongeurs & le mépris des sages.

Le savant M. Petit , docteur de la faculté de Paris , qui n'a cessé de soutenir le parti de la raison contre les attaques de l'orgueil & de l'ignorance , a fait une réflexion qui trouve ici sa place. » Ceux qui , pour former » leurs opinions , ne balancent & ne » pèsent point les raisons , s'irritent » de ce que les autres ne se soumettent point aux passions qui les ont » subjugués : être d'un sentiment contraire au leur , résister à leurs décisions , c'est leur reprocher tacitement & leur foiblesse , & leur manque de discernement ; c'est à leurs yeux une offense : de-là , la mauvaise humeur à laquelle ils s'abandonnent , de-là les faux raisonnemens qu'ils accumulent ; de-là l'injustice & la malhonnêteté de leurs procédés. »

J'ai voulu prouver que la doctrine du pouls en général , & celle des Recherches en particulier , ne manquent point d'approbateurs & de partisans éclairés. J'ai prétendu présenter

faire la distinction & appliquer à chacune le remède qui lui est propre ; pour prévoir enfin les crises qui doivent arriver dans les maladies , & en porter un pronostic juste , afin d'être toujours en état de les attaquer , de les combattre , & de les vaincre avec plus d'avantage. C'est le but que se propose l'auteur des *Recherches sur le Pouls & sur les Crises*. L'éloge que tant de vrais médecins , de médecins habiles en ont fait , les différens jugemens qu'ils en ont rendus , prouvent , malgré les préjugés & les opinions contraires , l'utilité de l'ouvrage , & la nécessité de le réimprimer. A Paris , ce 28 septembre 1767.

CASAMAJOR.

Le Privilège est à la fin des Recherches sur le Tissu muqueux.

CATALOGUE DES OUVRAGES

DE M. THÉOPHILE
DE BORDEU,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

RECHERCHES Anatomiques sur la
position des Glandes, & sur leur
action. *Paris*, 1751, in-12.
3 liv.

Recherches sur le Tissu muqueux,
ou l'organe cellulaire, & sur quel-
ques maladies de la poitrine. —
On y a joint une Dissertation du
même Auteur, sur l'usage des Eaux
de Barèges dans les Ecouelles.
Paris, 1767, in-12. 2 liv. 10 s.

Recherches sur le Pouls par rap-
port aux Crises, troisième Edition,
augmentée des Recherches sur les
Crises, du même Auteur, & des

divers jugemens portés sur la Doctrine du Pouls, depuis la publication des Recherches en 1756.

Paris, 1768, 2 vol. in-12. 5 l.

Recherches sur quelques points d'histoire de la Médecine qui peuvent avoir rapport à l'Arrêt de la Grand'-Chambre du Parlement de Paris concernant l'Inoculation, & qui paroissent favorables à la tolérance de cette opération. *Liège*, 1766, 2 vol. in-12. 5 liv.

De M. DE BORDEU Père.

Dissertation sur les Eaux Minérales du Béarn. *Paris*, 1750, in-12, broc. 1 liv. 10 s.

Nota. L'on trouve chez le même Libraire, toutes sortes de Livres de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie, de Chimie, d'Alchymie, d'Histoire naturelle, &c. &c. anciens & nouveaux, tant de France que des pays étrangers.



port qu'avoient ses propres observations dans les épidémies, avec son système des jours critiques, & celui de Galien.

ou, en supposant les jours de maladie de vingt-trois heures, on voit les fix septénaires compris en quarante jours naturels; espace qui est le ter-

RECHERCHES

importantes à cet égard; mais
et qu'il avoit à faire valoir ses
articuliers, pourroit bien af-

SUR LES CRISES. 253

obicem, criticus censendusest, vel tendens ad crises: » Tout mouvement fébrile doit être regardé comme cri-

Le Congrès de 1790. Décret relatif à l'organisation financière et aux
millions de la vente, rapporté par l'Assemblée nationale le 23
juin 1790. Les contributions foncières et mobilières, et les
autres contributions, y sont énumérées et les lois qui les ont
créés sont rapportées.

II. Assemblée nationale, ou le rapport de son comité des
contributions publiques, décreté le 23 juin 1790.